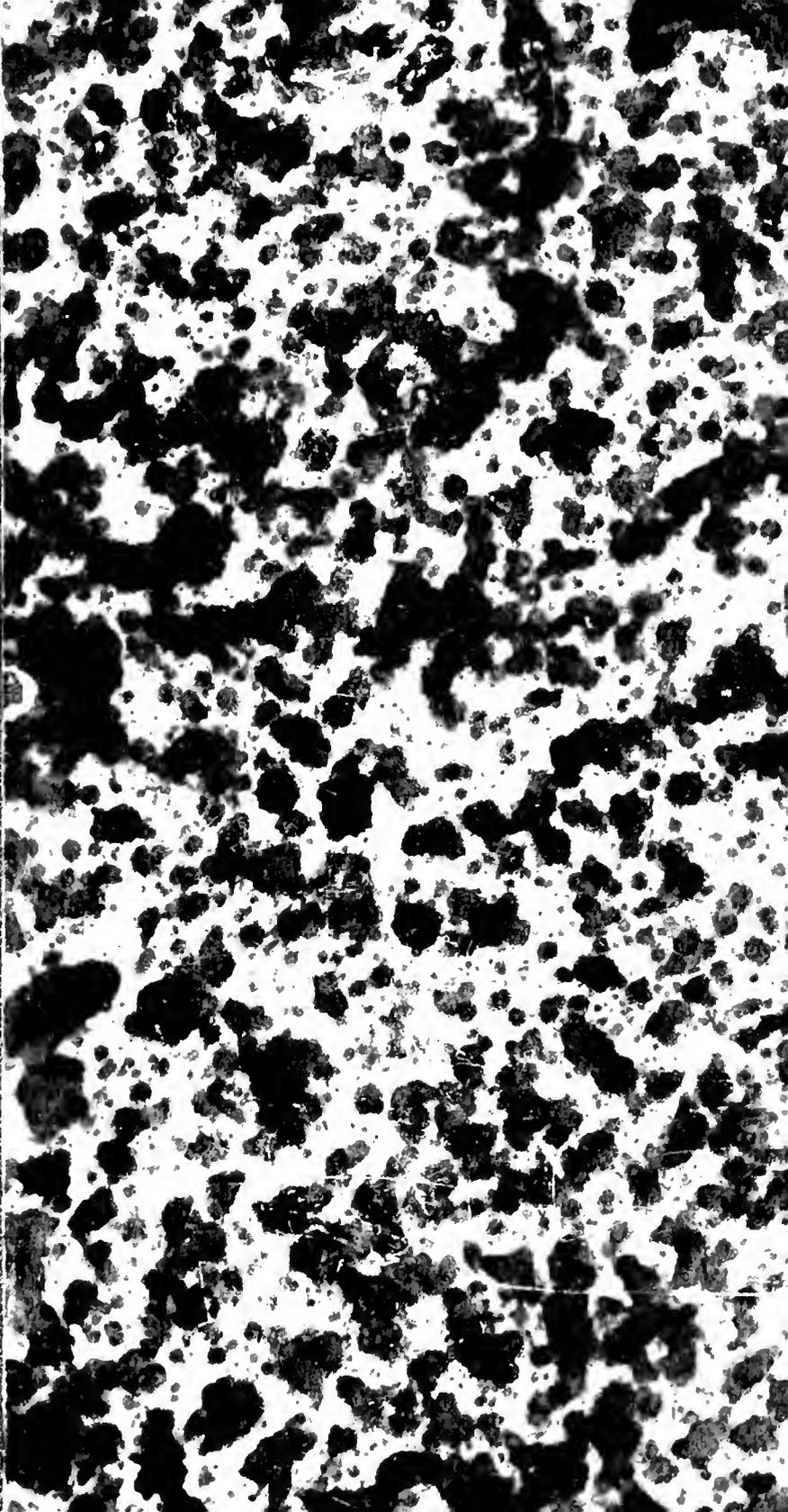
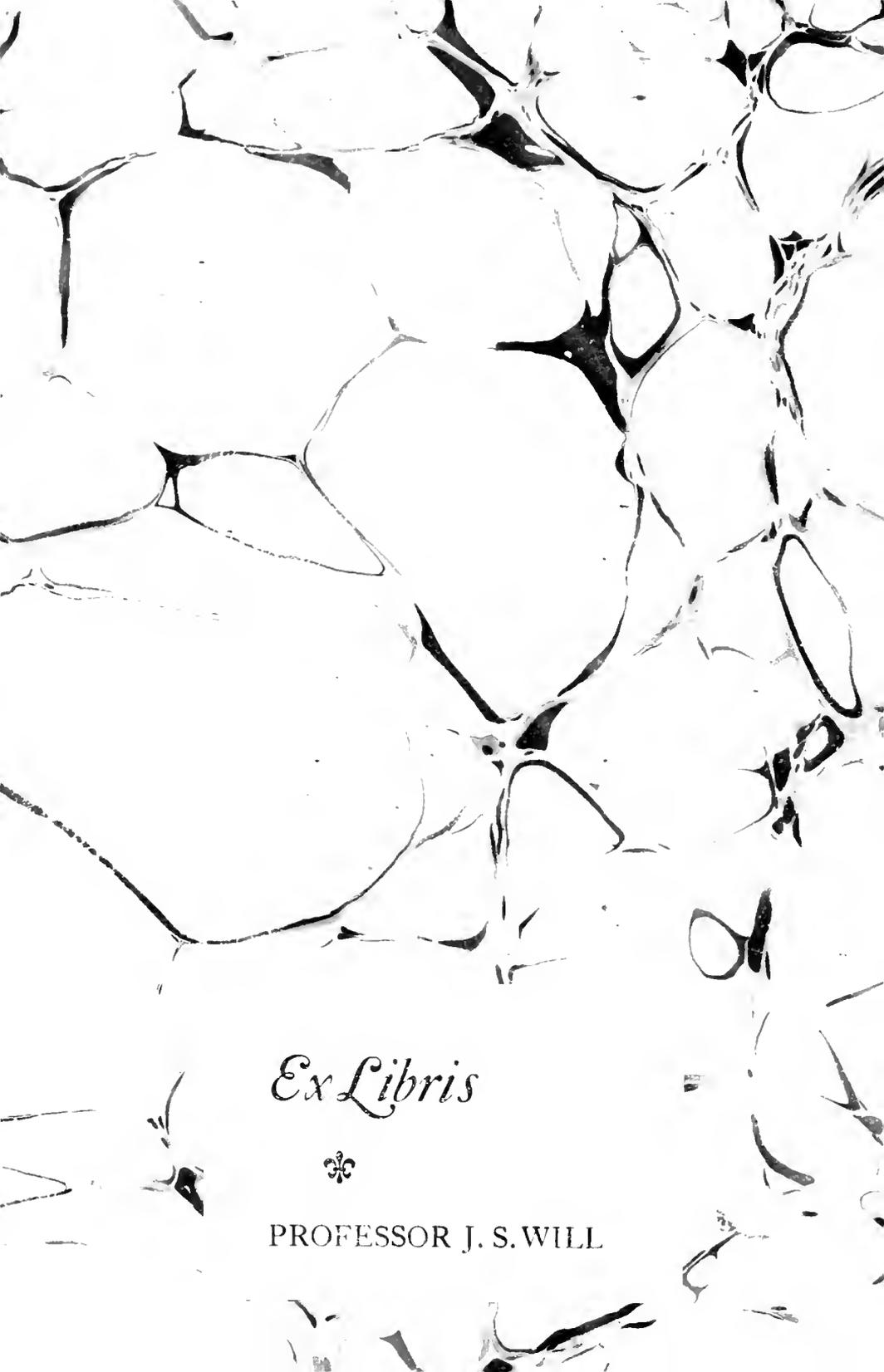




3 1761 05736426 7

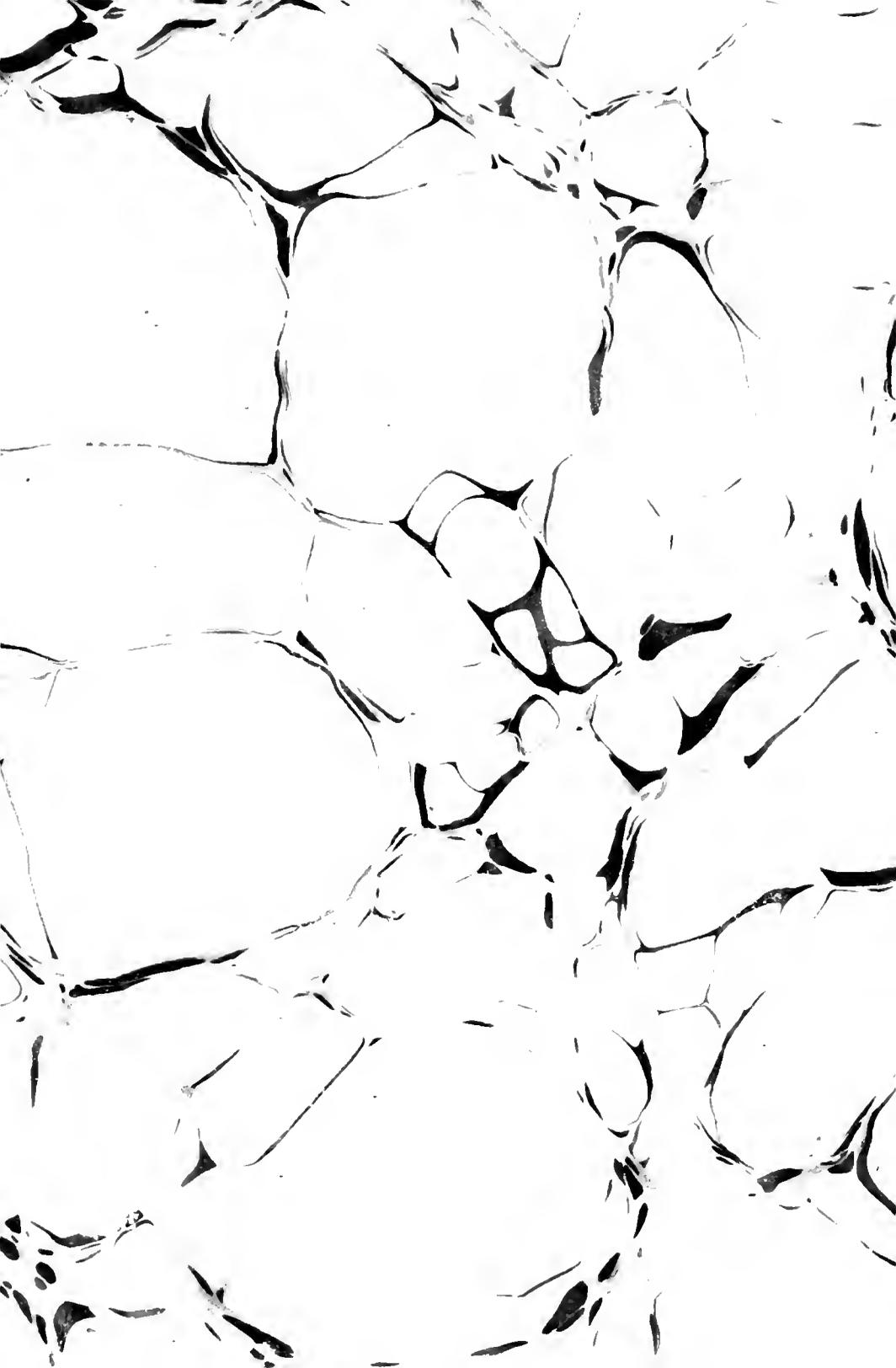




*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL









**SUIS-JE CATHOLIQUE ?**



G. TYRRELL

---

# SUIS-JE CATHOLIQUE ?

---

EXAMEN DE CONSCIENCE D'UN MODERNISTE

OU

RÉPONSE AU MANDEMENT QUADRAGÉSIMAL

DE SON ÉMINENCE

Le Cardinal MERCIER, Archevêque de Malines



PARIS

LIBRAIRIE CRITIQUE

ÉMILE NOURRY

14, Rue Notre-Dame-de-Lorette, 14

—  
1909

## AVANT-PROPOS

---

Nous avons changé, avec l'autorisation de l'auteur, le titre du présent livre. *Médiévalisme*, titre de l'ouvrage original eut été, en effet, difficile à traduire et n'eut pas assez indiqué l'importance et la valeur constructive de cette œuvre qui n'est pas seulement — et de beaucoup s'en faut — une œuvre de combat. Sur le *Modernisme* lui-même, sur l'origine, le but et l'aspiration de ce grand mouvement contemporain, rien jusqu'ici n'a été écrit de plus autorisé, de plus complet et de plus sincère. C'est ce qui explique l'accueil enthousiaste que le public anglais a fait à ce livre et comment les meilleurs juges n'ont pas hésité à placer *Médiévalisme* tout à côté de la fameuse *apologia* de Newmann.



170  
785

## EMINENCE,

Puisque vous avez jugé bon de me mettre en cause, de me désigner par mon nom dans votre Lettre Pastorale (Carême 1908), puisque vous me présentez comme le type du Modernisme que vous y dénoncez; puisque vous prétendez trouver dans mes livres l'explication de ce mouvement; puisque d'ailleurs votre mandement a reçu l'approbation du Saint Père et qu'en le faisant paraître en brochure, vous cherchez à lui donner une publicité plus large et plus durable, vous ne vous étonnerez pas que j'use, en vous répondant, du droit inaliénable qu'a tout homme de défendre ce qu'il croit être la vérité.

La manière d'agir de votre Eminence en cette circonstance, m'a surpris à bien des égards, je l'avoue. Certes, je ne saurais invoquer des raisons d'amitié, elles n'existent pas entre personnes qui n'ont jamais entretenu de relations directes; cependant les rapports indirects dont votre Eminence avait pris l'initiative, n'étaient point sans cordialité. Si

les démarches que vous avez faites autrefois en ma faveur ont été le point de départ des difficultés d'ordre ecclésiastique qui ont suivi, je ne vous en rends pas responsable ; je sais de quelles mains partent ces manœuvres. Toutefois, il y avait là, il me semble, une raison de plus pour penser que vous seriez le dernier parmi les évêques, à vouloir ajouter aux difficultés dont vous aviez été l'occasion innocente. N'est-il pas question quelque part dans l'Évangile d'un roseau brisé et d'une mèche qui fume encore ? Je voudrais qu'on me montrât l'homme que l'on a rendu meilleur en le clouant au pilori ? L'Encyclique *Pascendi* elle-même, qui ne pèche ni par excès de tendresse, ni par excès de charité, se contente de signaler les erreurs, elle ne cite pas de noms. Ne suffit-il pas d'être aussi zélé que le Pape ?

Peut-être en lisant l'Encyclique, vous avez jugé votre bienveillance passée comme dangereuse ; vous avez pensé qu'elle avait besoin d'être expliquée. S'il en est ainsi, vous accueillerez cette réponse avec joie, car elle prouvera que vos sympathies de la première heure s'étaient égarées et n'étaient dues qu'à un malentendu ; elle vous sauvera de toute apparence de complicité moderniste.

Ne croyez pas que je rougisse du « Modernisme ». Lorsque vous parlez de moi comme « de l'observateur le plus pénétrant du mouvement moderniste contemporain..., de l'homme le plus profondément imbu de son esprit », je me sentirais infiniment flatté si j'étais assez présomptueux pour me croire l'égal des pionniers qui nous ont ouvert la voie, des maîtres qui m'ont appris le peu que je sais et de qui j'ai encore tant à apprendre. Mais, pour votre Eminence, le Modernisme est la plus mortelle des hérésies et l'hérésie le plus grand de tous les maux. Or, vous me présentez d'abord à la Belgique et ensuite au monde entier comme le représentant le plus expressif de cette hérésie. Il ne me semble pas que ce fût nécessaire. Alors pourquoi agir envers moi de façon si peu bienveillante et en tous cas, si peu charitable, pourquoi ne pas laisser à l'archevêque de Westminster le soin de cette initiative? C'est en Angleterre et non en Belgique que je suis connu et lu.

Vous poussez même la bonté jusqu'à dire que vous m'êtes reconnaissant de quelques-unes des choses que j'ai écrites dans ces pages que vous dites « empreintes de l'erreur fondamentale de Doellinger et de l'idée-

mère du Protestantisme ». Dette bien légère, mais qui eût dû suffire, il me semble, à faire pencher la balance en ma faveur. Je n'aurais jamais cru, lorsque il y a quelques années je vous envoyais, — comment me serais-je méfié? — un de mes livres qui circulaient sous le manteau: *Oil and Wine*, je n'aurais jamais pensé que je vous fournissais des armes dont vous vous serviriez un jour contre moi.

Enfin, votre Eminence n'ignore pas les Censures récemment portées contre ceux qui parlent ou qui écrivent en faveur du Modernisme ou des Modernistes, contre ceux qui attaquent l'Encyclique *Pascendi*. Est-il alors bien généreux d'interpeller des hommes, par leur nom, et de les obliger, pour se défendre, à se mettre en rebellion contre l'autorité légitime — de frapper des gens qui n'ont point la liberté de leurs mouvements? Si vous avez prévu cette rebellion, n'en êtes-vous pas responsable? Sinon, ne profitez-vous pas de l'état de faiblesse de votre adversaire? Est-ce un procédé digne d'un gentilhomme de m'attaquer devant un public auquel vous pouvez interdire de lire ma réponse si elle vous paraît embarrassante?

Telles sont les raisons de mon étonnement ;

voilà pourquoi j'ai été peiné de me voir stigmatisé dans le Mandement de votre Eminence.

Vous me réserviez d'autres surprises sur des sujets plus importants et moins personnels. J'avais toujours entendu parler de votre Eminence comme d'un homme de haute culture, en sympathie avec tous les besoins intellectuels de son époque. Jusqu'ici vous vous étiez surtout intéressé à la renaissance de la scolastique à Louvain. Très différent du néo-scolasticisme de Rome, celui de Louvain cherche sincèrement un terrain de conciliation, il voudrait pouvoir accueillir les découvertes et les méthodes scientifiques, coudre au vieux vêtement du moyen-âge les morceaux neufs, drap ou soie, de la culture contemporaine; cette tentative si louable, est due en partie, me dit-on, aux encouragements et à l'inspiration de votre Eminence. Aussi, lorsque j'appris votre élévation au cardinalat, mon premier sentiment fut-il de regret. Hélas, plus, en effet, on se rapproche du Centre, plus on s'éloigne de la circonférence; plus lourdement pèsent les chaînes de l'Eglise officielle, plus on a de peine à sauvegarder sa liberté intellectuelle, à réaliser sa propre personnalité. D'où l'adage romain : *Promoveatur ut amo-*

veatur. On éprouvait pourtant quelque consolation de se dire qu'il y avait dans les rangs du Sacré Collège un homme en intelligente sympathie avec les exigences mentales de l'époque, un homme capable de modérer les folies de l'ignorance et du fanatisme.

J'aimais à me figurer que la Lettre Pastorale de votre Eminence était plutôt un hommage rendu aux idées et aux sentiments de l'Encyclique *Pascendi*, que l'expression de convictions personnelles; mais ici encore, je dois reconnaître que j'avais pris mes espérances pour des réalités. Il est vrai que dans votre appréciation de la constitution de l'Eglise, de la portée et de la signification de l'Evangile, dans votre critique de mes idées, et de mes efforts, il se rencontre bien des contradictions, des traces de conflit entre un esprit plus large et un esprit plus étroit. Mais, hélas! le doute n'est bientôt plus possible. On voit de suite quel est le vainqueur, quel est le vaincu; la théorie officielle l'emporte sur les idées personnelles, l'obéissance sur l'inclination.

Permettez-moi donc de commenter quelques-uns des passages de votre Lettre Pastorale.

## I

### **De la merveilleuse préservation des catholiques belges**

Vous commencez par rendre grâce à Dieu. de ce que « les erreurs qui ont envahi la France et l'Italie ne comptent guère d'adeptes en Belgique » et cet heureux état de choses, vous l'attribuez à « la vigilance des Pasteurs et à l'esprit d'impartialité scientifique et de soumission chrétienne qui anime les représentants du haut enseignement dans notre pays. » Cette remarque n'a rien de trop obligeant pour les évêques de France et d'Italie.

Eminence, si le *consensus* des Evêques avait une valeur quelconque en présence de l'affirmation du Pape, on pourrait croire que le mouvement Moderniste n'existe pas. En effet, l'Allemagne a été déclarée indemne par le Saint Père lui-même; l'Angleterre n'est point atteinte, à ce qu'affirme l'Archevêque de Westminster; d'autre part, les Américains déclarent que c'est là une maladie exclusivement européenne; selon les Italiens, l'En-

cyclique vise uniquement la France ; selon les Français elle n'a été écrite que pour les Italiens. Chaque Evêque remercie Dieu de ce que son diocèse a été préservé, telle une oasis de lumière au milieu d'un désert ténébreux ; Chacun demande : Qui est-ce ? personne ne répond : C'est moi.

En l'absence de renseignements précis, je suis tout disposé à croire que la Belgique a, en partie du moins, échappé à la contagion ; non pas peut-être pour les raisons que vous donnez, mais pour d'autres, auxquelles vous faites allusion, mais qui pour vous ne sont point les causes du mal.

Le tableau que votre Eminence trace dans la *Conclusion* de sa Lettre Pastorale, ce peu d'intérêt que les Belges, même les plus cultivés, dites-vous, portent aux choses de la religion, détone avec le ton optimiste du début. Pareille indifférence ne me semble pas faire beaucoup d'honneur à la vigilance des Pasteurs et à l'enseignement des Maîtres. Vous vous plaignez de ce que, alors que « un avocat, un magistrat, un médecin, un négociant, rougirait d'avouer à quarante ans, que depuis vingt ans, il n'a plus rien appris », « beaucoup de catholiques de vingt, de trente et de quarante ans seraient contraints de confesser

que depuis l'époque de leur première communion ils n'ont plus appris leur religion ».

Vous dites que vous avez cherché en vain dans les bibliothèques de vos amis catholiques les plus cultivés « le rayon de la littérature religieuse ». Vous parlez « des conquêtes de l'irreligion » et vous les attribuez à cette indifférence pour la religion et son histoire. Vous suggérez, entre autres livres destinés au « rayon de littérature religieuse », le Catéchisme, la Bible ou au moins le Nouveau Testament (dont vous jugez utile d'énumérer le contenu comme si vous aviez affaire à des païens), le Missel Romain et l'Imitation de Jésus-Christ. Pour peu qu'on soit au courant de ce qui se passe en Angleterre, imaginerait-on un Evêque Anglican recommandant aux membres de son troupeau, même aux plus ignorants, de se procurer une Bible et un *Prayer-book* ?

Votre Eminence pense-t-elle que dans les trois grands pays protestants — Angleterre, Allemagne, Amérique — dont elle déplore l'anémie spirituelle (« *les nations protestantes sont malades* »), et à l'influence desquelles elle fait remonter le paludisme du Modernisme, votre Eminence croit-elle que l'on pût trouver un seul foyer chrétien qui n'ait sa

Bible et quelques livres religieux ? Avez-vous jamais eu la curiosité de comparer la production annuelle de littérature religieuse dans un pays protestant comme l'Allemagne ou l'Angleterre avec celle d'un pays catholique comme l'Espagne ou l'Irlande ?

Avez-vous jamais eu occasion d'observer l'intérêt passionné que soulèvent les questions religieuses dans les pays où les laïques comptent encore pour quelque chose dans la vie de l'Eglise ? S'il est deux pays catholiques où les publications religieuses témoignent d'une renaissance de vie religieuse, ce sont précisément ceux que vous dénoncez comme les centres du Modernisme — la France et l'Italie. — Pourquoi donc en est-il ainsi ?

C'est qu'après avoir créé le vide, le désert, vous avez dit : c'est la paix. Vous avez pris le calme de la mort pour le calme de la vie ; le calme du silence pour le calme de l'harmonie ; vous avez confondu la misère de l'uniformité avec la richesse de l'unité organique.

Ce n'est pas que je ne sache que la variété sans unité est pour le moins un aussi grand mal que l'unité sans variété ; que là où l'accord de tous ne sert pas de but à l'effort individuel, là où la diversité est acceptée une fois pour toutes comme une situation normale et satis-

faisante, il ne peut y avoir de progrès réel. La critique laissée à elle seule est stérile, elle désagrège sans rien construire. Et c'est pourquoi nous ne pouvons pas nous passer d'une Eglise enseignante qui contienne dans ses frontières toutes les variétés de l'expérience individuelle, toutes les réflexions dont le conflit momentané s'harmonise tôt ou tard en une synthèse féconde. Mais l'uniformité militaire d'un troupeau qui a reçu l'ordre de n'avoir pas d'idées à lui et d'accepter celles de son chef, telle une cire molle reçoit l'empreinte du cachet, cette uniformité n'a rien de commun avec l'unité spirituelle; elle ne saurait exister que là où règne cette indifférence en matière religieuse que vous dites avoir constaté chez les membres d'ailleurs cultivés de votre diocèse. Je dis « d'ailleurs » cultivés, car il me semble impossible de considérer comme un homme cultivé, un homme pour lequel le premier et le plus grand des intérêts d'un être raisonnable reste lettre morte — l'intérêt qui prime tous les autres et qui les embrasse tous. C'est précisément l'absence de cet intérêt qui rend si vide et si languissante toute conversation avec la moyenne des ultramontains, laïques ou même prêtres. Abordez devant eux les questions religieuses, aussitôt ils se figent,

ils vous regardent avec les yeux morts d'une statue.

Comment pourrait-il en être autrement ? Dites au laïque, comme le fait l'Encyclique, que sa pensée religieuse ne sert de rien pour arriver à mieux comprendre et à pénétrer la foi chrétienne ; qu'il ne doit en rien se mêler de choses qui regardent exclusivement l'épiscopat, ou plutôt le Pape ; dites, qui plus est, que la science religieuse ne comporte pas de progrès réels ; que la Vérité Catholique a été stéréotypée une fois pour toute il y a deux mille ans et emmagasinée dans les Archives secrètes du Vatican ; que s'il lui survient des doutes, il ne doit pas chercher à s'éclairer par un effort personnel, mais en référer simplement à ces archives ; s'il en est ainsi, pourquoi, juste ciel, irait-il se mettre la tête à la torture, pourquoi les questions religieuses le passionneraient-elles plus que la table de Pythagore ? Arrivés à *douze fois douze*, notre curiosité est contente. Nous tenons la clef, nous saurons comment il faut nous y prendre quand nous aurons à compter *vingt fois vingt*.

Votre Eminence est trop psychologue pour ne pas savoir que ce qui est trop simple ne présente aucun intérêt, que la pensée est essen-

tiellement mouvement, enquête, interrogation, recherche. « L'avocat, le magistrat, le médecin, le négociant », savent tous que leur initiative, leurs efforts personnels contribueront au développement de leurs intérêts professionnels, qu'il y a toujours mieux à faire, toujours du nouveau à découvrir. On enseigne au catholique, au contraire, le jour de sa première communion, que la science religieuse ne comporte aucun progrès ; et qu'y en eût-il de réalisables, lui, laïque n'a pas à se mêler de ce travail. Le prêtre en l'espèce n'est pas dans une situation beaucoup meilleure que le laïque ; mais que dis-je, les Evêques eux-mêmes n'ont désormais d'autre devoir que de rester silencieux et immobiles à écouter le Pape ; le Pape seul et unique principe actif de la vie ecclésiastique, le Pape devant lequel évêques, prêtres et laïques sont aussi passifs que l'argile entre les mains du potier, ou que des moutons sous le ciseau de celui qui les tond.

A comparer les deux dangers, cette uniformité stérilisante me paraît infiniment plus funeste que les divisions et subdivisions du Protestantisme. Celles-ci au moins dénotent de l'énergie, de la vitalité, forces le plus souvent perdues, hélas, faute de la bienfaisante et unissante influence d'une autorité

doctrinale. Mais le Protestantisme au moins est plein de gens qui vivent, qui sentent, qui pensent leur religion ; qui se passionnent au point de se quereller pour elle. A leurs yeux, la question religieuse est la plus vitale de toutes les questions. Ici au moins nous sommes en présence d'une variété dont il serait possible de faire une unité. Mais d'une uniformité mécanique, à laquelle on arrive à force de décourager, de supprimer tout intérêt, toute initiative individuelle, qu'attendre, si ce n'est ce qu'on a obtenu ?

Par une discipline de caserne, par un système de coercition gouvernementale, on peut créer un parti politique, on peut obliger les gens à aller à la messe, à recevoir les sacrements, on peut leur apprendre les mêmes formules, on peut en les terrorisant les forcer à l'obéissance, on peut en faire les rouages d'une machine, mais on n'en fera jamais les membres vivants d'un organisme vivant ; on n'éveillera jamais leur intérêt intelligent, on ne surexcitera pas leur enthousiasme le plus profond.

L'unité spirituelle, vraiment spontanée et indépendante, même au degré le plus infime, telle qu'on la rencontre dans l'Eglise Anglicane et dans quelques sectes protestantes, est

infiniment plus significative, plus forte et plus durable que cette uniformité tout extérieure et artificielle sur laquelle vous comptez pour la conservation de l'Eglise et de la Religion Catholiques. En dépit des hérésies théologiques, des divisions, l'intérêt religieux reste vivant, il grandit chaque jour dans les pays Protestants tandis qu'il languit et qu'il meurt chez les Catholiques, écrasé sous le poids de cette centralisation gouvernementale et de cette uniformité militaire qui est la folie du moment.

Pouvait-on voir rien de plus admirablement enrégimenté que l'Eglise de France sous Napoléon III ? Qu'a-t-elle donné à l'heure de la tentation et de l'épreuve, quand le salut dépendait d'une laïcité intelligente, quand il eût fallu trouver des hommes directement intéressés à leur religion comme à leur affaire personnelle, au lieu de la considérer comme un monopole clérical ?

Eminence, s'il est vrai, comme vous le dites, que les questions religieuses laissent vos ouailles indifférentes, si dans votre diocèse on ne s'intéresse pas à la critique du Nouveau Testament uniquement parce qu'on ne lit pas le Nouveau Testament, il est bien à craindre que l'histoire de l'Eglise de France ne se répète bientôt en Belgique. « Vous tous aussi, vous allez périr. »

Si donc, il n'y a pas de Modernisme en Belgique, c'est peut-être que les questions religieuses ne passionnent pas la jeunesse laïque cultivée, et le clergé ; c'est peut-être que vos administrés sont trop ignorants ou trop indifférents pour sentir la nécessité d'harmoniser leurs idées religieuses avec leurs autres connaissances, c'est peut-être qu'ils n'essaient jamais de traduire en idées vivantes des formules intangibles que l'on répète par devoir, que l'on n'examinerait pas sans irrévérence. Admettons pour l'instant que le Modernisme soit une pure hérésie ; néanmoins son existence en France et en Italie est un symptôme de réveil, et un gage d'espérance. Ce à quoi on s'intéresse n'est pas encore mort. Le Modernisme est peut-être une mauvaise herbe, mais qui prouve du moins que la terre est encore fertile.

Eminence, sans doute, nous devons remercier Dieu de toutes les grâces qu'il nous accorde ; mais l'absence du Modernisme en Belgique est peut-être une grâce bien faible et l'indifférence en matière religieuse un symptôme alarmant, une marque d'épuisement et de stérilité. N'est-il pas plus grave d'avoir à constater l'existence d'une « presse hostile » ; l'irreligion grandissante ; un redoutable libéra-

lisme anticlérical qui rivalise avec le Catholicisme, lui dispute la suprématie en politique comme sur le terrain de l'enseignement ? Il n'y a pas là invasion du dehors, mais un mouvement créé par les défections du dedans et alimenté par les maux que le Modernisme cherche à apaiser et à guérir, alimenté par le manque de foi dans une Providence divine qui dirige les efforts grandissants de l'humanité aussi bien au dehors qu'au dedans de l'Eglise.

## II

### Le Modernisme

Afin donc de préserver votre troupeau de la corruption qui jusqu'ici l'a épargné, votre Eminence se met en devoir de lui expliquer l'essence propre, « l'âme », « l'idée-mère » du Modernisme. Vous commencez par dire que le « Modernisme n'est point l'expression moderne de la science ». Rien n'est plus certain. Et du coup, vous en inferez que « la « condamnation du Modernisme n'est la con-  
« damnation ni de la Science, ni des méthodes  
« scientifiques ». Cette conclusion n'est pas logique. Car bien que le Modernisme dépasse la Science moderne, il l'implique et comprend l'acceptation des méthodes et des résultats acquis de la science. Quant à savoir si tout cela se trouve implicitement condamné, nous le verrons plus loin.

Vous nous dites ensuite : « le Modernisme consiste essentiellement à affirmer que l'âme religieuse doit tirer d'elle-même, rien que d'elle-même, l'objet et le motif de sa foi. Il

rejette toute communication révélée qui du dehors s'imposerait à la conscience et ainsi il devient par une conséquence nécessaire la négation de l'Autorité doctrinale de l'Eglise établie par Jésus-Christ, la méconnaissance de la hiérarchie divinement constituée pour régir la Société Chrétienne. »

Eminence, voulez-vous permettre à celui que vous représentez trop flatteusement comme « l'observateur le plus pénétrant du mouvement moderniste contemporain », de trouver que la définition que vous en donnez est imaginaire et tout à fait paradoxale. C'est l'idée que pourrait s'en faire quelqu'un qui n'aurait jamais étudié les ouvrages d'un seul représentant du Modernisme ou qui les aurait lus si précipitamment et si superficiellement qu'il n'aurait vraiment pas qualité pour les juger. Chacun des traits du portrait est en opposition directe avec le modèle. De plus, il y a contradiction flagrante entre ce que vous dites ici, et ce que vous dites plus loin, tout aussi inexactement d'ailleurs, de ma situation personnelle.

Plus loin, en effet, vous montrez comment, selon moi, la vérité catholique s'élabore petit à petit grâce à l'expérience religieuse collective soumise à la réflexion de l'Eglise tout

entière ; comment elle est interprétée, formulée et imposée par la hiérarchie officielle. Nous possédons ainsi un corps de doctrines dont l'Eglise est l'organe et la gardienne ; qu'aucun individu n'a tiré de sa propre conscience, que l'on présente du dehors à l'adhésion de chacun, qui possède toute l'autorité de la pensée collective sur la pensée individuelle. Comment, ceci posé, pouvez-vous ensuite donner comme de purs individualistes, tirant chacun la raison et l'objet de la Foi de son intelligence propre, rejetant tout enseignement extérieur, toute autorité hiérarchique ? Vous présentez comme la forme la plus exagérée du Protestantisme ce qui est essentiellement la conception Catholique de la religion — collectivité de vie, de pensée et de sentiment — en un mot, tradition.

Serait-ce que votre Eminence s'est cru obligée de répéter à contre-cœur, mais avec une aveugle obéissance, les idées arbitraires de l'Encyclique *Pascendi*, pour édifier vos brebis et pour les exciter contre ces hommes dont vous croyez devoir qualifier l'adhésion à l'Eglise « d'hypocrisie sacrilège » ? Après avoir rempli ce pénible devoir, auriez-vous cru bon de concéder quelque chose à la Charité et à la Justice, et de reconnaître que le Moderniste type n'était pas encore

assez inintelligent pour se cramponner à une Eglise dont il nierait la nécessité? C'est ainsi que je me suis expliqué d'abord l'extraordinaire contradiction qui existe entre votre définition du Modernisme et l'exposé que vous faites de ma situation. Mais non, la véritable explication, j'ai le regret de le dire, fait moins d'honneur à la pénétration et au jugement de votre Eminence. La vérité, c'est que cette contradiction ne vous a pas frappé. Après avoir expliqué comment je remplaçais la conception mécanique de la révélation par une conception spirituelle — ce qui n'est en aucune manière la même chose que de rejeter toute révélation extérieure — vous résumez ma pensée en ces termes : « L'autorité de l'Eglise Catholique Romaine — les Evêques et le Pape — interprète la vie intérieure des fidèles, additionne le produit de la conscience universelle et l'énonce en formules dogmatiques. Mais *la vie religieuse intérieure elle-même reste la règle directrice suprême des croyances et des dogmes* ».

En soulignant ces mots, vous pensez me convaincre de ce pur individualisme qui est pour vous l'essence du Modernisme. Vous supposez que dans ma pensée, c'est la vie religieuse individuelle, non la vie

collective qui est la source et la règle directrice de la vérité dogmatique. Vous ne vous apercevez pas que les mots soulignés, si on les interprète ainsi, enlèvent toute espèce de sens à ceux qui précèdent, que vous avez accouplés de force, sans avoir le sentiment vrai de leur rapport et de leur portée. Vous dites avoir lu mes ouvrages, mais il faut que vous les ayez lus bien vite, si vous n'avez pas vu que depuis la première ligne jusqu'à la dernière je n'ai eu d'autre préoccupation que de défendre le principe catholique, « *securus judicat orbis terrarum* », contre tous les individualismes quels qu'ils soient, depuis celui qui fait du jugement particulier de chaque homme sa règle de conduite, jusqu'à celui qui impose le jugement d'un seul à tous les autres.

Le parti théologique, dans lequel votre Eminence met toute sa confiance, voudrait bien persuader à la foule des illettrés ou des demi-savants qu'il faut choisir entre ces deux individualismes; que ceux qui repoussent la conception dictatoriale, toute nouvelle d'ailleurs, de la Papauté, — c'est-à-dire celle d'un jugement privilégié et particulier auquel tous doivent se soumettre, — n'ont d'autre alternative que de proclamer la suffisance absolue du sens individuel.

Cette alternative, Eminence, c'est le Catholicisme même, la soumission de l'intelligence privée et individuelle à l'intelligence collective et publique de l'Eglise. Mais vous étiez dans la nécessité de montrer que puisque je ne suis pas ultramontain, je dois être protestant, et c'est dans cette intention que vous soulignez des mots qui, isolés, pourraient, en effet, rendre un son protestant, mais qui, remis en leur place, ne peuvent avoir qu'un sens pour tout esprit non prévenu. Que la vie religieuse de l'Eglise soit la source et le critère de la vérité doctrinale ; que l'expérience soit le criterium de la méthode, comme le fruit celui de l'arbre, c'est un point que je ne veux même pas discuter. Vérité que l'orgueil théologique a en horreur et contre laquelle il se cabre, mais qu'il n'ose contester en face de l'Évangile, et sacrifier ouvertement à une théorie démodée de la connaissance.

### III

#### **Essence supposée du Catholicisme**

Après avoir présenté le Modernisme comme le plus pur individualisme « Protestant », comme répudiant une Eglise hiérarchiquement et divinement établie, ayant autorité pour gouverner et enseigner, Votre Eminence développe l'idée de cette conception individualiste de l'autorité pontificale qu'elle voudrait présenter à ses lecteurs comme la seule alternative possible à l'heure actuelle. Et parce que les Modernistes répudient cet ultramontanisme de la dernière heure qui n'a absolument rien d'historique, vous les dénoncez comme des Protestants, des Protestants purs et simples.

Mais avant de pousser plus avant, je voudrais vous demander de répondre sans ambages à une simple question. Il existe environ cent millions de Chrétiens appartenant aux différentes Eglises d'Orient, dont le seul crime est de tenir trop strictement aux traditions du passé ; qui perpétuent avec la fidé-

lité d'un monument de pierre, les croyances des premiers siècles; qui tiennent aux mêmes symboles, aux mêmes sacrements, au même sacerdoce que leurs frères d'Occident. Est-ce que les chrétiens d'Orient sont de purs Individualistes? Mettent-ils en doute la nécessité et l'existence d'une Eglise enseignante? Cependant ils répudient absolument votre interprétation moderne de la papauté que l'Antiquité n'avait point soupçonnée et qu'ils considèrent comme une innovation hérétique et fantastique? L'Eglise grecque est-elle Protestante? Il vous sera difficile, sans doute, de faire remonter le Protestantisme à une si haute antiquité, mais vous y serez obligé, car vous citez comme « l'idée-mère du Protestantisme », et « comme l'erreur fondamentale de Doellinger » les paroles même de ce Docteur : « Les Evêques doivent aller au Concile pour y témoigner de la foi de leurs diocésains; les décisions qui en sortiront doivent être l'expression des croyances de la collectivité. »

Voilà, Eminence, la tradition universelle et ininterrompue des Eglises d'Orient; tradition que l'Eglise de Rome elle-même n'a point encore osé contester. Et vous appelez cela du Protestantisme et de l'Individualisme! En vérité, le vocabulaire de votre Eminence a quel-

que chose de déconcertant ! Mais pourquoi les Modernistes s'étonneraient-ils d'être qualifiés de Protestants par celui qui déclare Doellinger et les Eglises d'Orient coupables d'individualisme en matière de religion ? Tout absorbée par les problèmes de la Scolastique, votre Eminence n'aura sans doute pas eu le temps, aura négligé d'étudier ce chapitre de l'histoire du dogme.

C'est au Catéchisme que vous demandez votre théorie de l'Eglise. « Rappelons-nous les enseignements du Catéchisme sur la constitution et la mission de l'Eglise Catholique. » En effet, c'est une source d'information plus commode que la tradition, les Pères, les Conciles, et l'histoire du dogme. Mais est-elle aussi sûre ? Est-ce que les Catéchismes populaires et les manuels de Séminaire depuis quelque trente ans n'ont pas été soigneusement revus, corrigés, dans le but de favoriser l'interprétation du Concile du Vatican et d'exclure celle qui seule pouvait sauver l'Eglise romaine de l'accusation d'hérésie et d'apostasie ? Ne sont-ils pas l'œuvre de cette faction d'absolutistes qui a presque réussi en 1870 à ruiner la constitution de l'Eglise ; à métamorphoser les Evêques en simples figurants et à substituer comme règle de foi, le

jugement particulier du Pape au jugement public de toute l'Eglise représentée par l'Episcopat tout entier ?

Au commencement du siècle dernier, les Catholiques d'Angleterre et d'Irlande pouvaient lire dans leur catéchisme, un catéchisme approuvé (celui de Keenan), que la doctrine de l'infaillibilité du Pape était une invention des Protestants. Les Catéchismes, comme vous le voyez, ne sont pas des règles très sûres en matière de foi.

La théorie de l'Eglise des nouveaux Catéchismes est extrêmement simple, dangereusement, perfidement simple. Chacun le sait. Aujourd'hui que les tares de l'hérésie se manifestent de telle façon, qu'il est impossible de ne pas les voir, aujourd'hui que les Evêques gémissent sous les chaînes que leur facile complaisance a aidé à forger en 1870, on peut plus aisément retrouver dans le passé l'histoire de cette transformation. On voit comment à une époque où l'on ne savait rien des origines de l'Eglise et où la critique historique était encore inconnue, il était possible d'élaborer et de faire triompher une théorie uniquement par des raisons *a priori* et sans valeur, appuyées sur une demi-douzaine de textes de l'Ecriture plus ou moins dénaturés

et tout un ensemble de fausses décrétales. On voit qu'une théorie de l'Eglise de cette nature était nécessaire pour justifier les prétentions fort contestées d'une Eglise qui, non contente de sa légitime supériorité, cherchait à monopoliser entre ses mains le pouvoir spirituel de toutes les autres Eglises, de façon à tenir le monde entier sous sa loi et à faire du pouvoir spirituel absolu une arme de domination universelle. Sans cette prétention, la domination de la monarchie papale du Moyen-Age eût été impossible. Et c'est à cette simplification rudimentaire que saint Thomas d'Aquin, trompé par les fausses décrétales, ignorant l'histoire et la valeur de l'histoire, a apporté la juste autorité de son nom. On sait avec quelle énergie la Cour de Rome s'est cramponnée à cette théorie et grâce à quelles méthodes on l'a entretenue et développée; comment la Compagnie de Jésus n'a vécu que pour elle, et au bout de trois siècles l'a pour ainsi dire imposée au Concile du Vatican; comment les Jésuites continuent à travailler d'accord avec les Curialistes pour assurer l'oblitération complète de l'ancien principe Catholique qui voit seulement dans le Pape le témoin et le représentant de l'esprit collectif et de la volonté de

l'Eglise universelle; qui ne tient ses déclarations pour *ex cathedra* que lorsqu'il parle comme tel, lorsque manifestement c'est le corps tout entier qui parle par la bouche du Pape.

Votre exposé du Catéchisme débute par un admirable prologue; vous nous dites que le Christ n'est pas venu fonder une école de philosophie et livrer le monde à d'interminables discussions; qu'il est venu pour nous révéler la vie éternelle et la voie qui y conduit; qu'« il a promulgué un code de morale et nous a donné les moyens de mettre ce code en pratique », que « la grâce et les sacrements forment l'ensemble de ces secours, l'économie du salut ». Rien n'est plus vrai, ni plus évangélique. Le Royaume du Ciel et les moyens d'y parvenir; le but idéal et la force divine pour l'atteindre, voilà tout l'Évangile. Plût à Dieu que ceux qui cherchent à faire de l'Eglise une école de subtiles controverses, qui confondent la révélation avec la théologie, la foi avec l'orthodoxie théologique, fussent pénétrés de cette vérité; ceux, dis-je, qui décrètent l'excommunication et la perte éternelle des âmes, au nom de problèmes qui dépassent l'intelligence humaine, et n'ont aucun rapport avec la vie spirituelle; ceux qui font dépendre le sa-

lut de formules qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, et qui, à les examiner de près, sont vides de tout sens. Comme il serait à désirer que votre Eminence s'en tint à ce sommaire du Christianisme et n'enlevât pas d'une main ce qu'elle donne de l'autre ! Mais il est trop évident que vous considérez l'Église comme chargée non de prêcher l'Évangile ainsi que son Maître, mais d'enseigner la théologie, ce que son Maître n'a jamais fait. Par deux fois vous insistez, avec la belle assurance d'un Tertullien, sur la nécessité d'accepter les définitions théologiques comme telles et distinctes de la révélation qu'elles protègent, de les accepter « sous peine de damnation éternelle ». Je ne dirai rien de l'authenticité plus que douteuse du texte que vous citez à l'appui d'un sentiment si peu chrétien, je me contenterai de discuter l'exégèse un peu fantaisiste que vous en faites.

« Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toutes les créatures. Celui qui croira (la foi que vous enseignez) et se fera baptiser sera sauvé ; mais celui qui refusera de croire sera condamné. » (Marc, XVI, 15.)

Les mots que je mets entre parenthèse sont, je crois, le commentaire particulier de votre Eminence, car il m'a été impossible de trouver

ce texte nulle part. Je ne m'élève pas contre les termes eux-mêmes, bien que très certainement par « foi » vous entendiez et vous vouliez que vos lecteurs entendent l'exactitude théologique. Mais pouvez-vous sérieusement penser que « prêcher l'Évangile » et « prêcher la théologie » ne sont qu'un ?

Ce texte ne veut-il pas dire qu'il faut que les Apôtres fassent ce que le Christ a fait ? Or voyez-vous le Christ, dans ce même Évangile de saint Marc, imposant des définitions théologiques « sous peine de damnation éternelle » ? « Les temps sont accomplis ; le Royaume du Ciel est proche, faites pénitence et croyez la bonne nouvelle », voilà le résumé, la substance de sa prédication. Sa doctrine sur la nature du Royaume du Ciel et la nécessité de la pénitence n'est pas entièrement nouvelle. Il ne fait qu'infuser une vie nouvelle, donner un sens plus spirituel à des idées très simples déjà familières à ses auditeurs. Ce qu'il se propose, c'est d'enflammer les cœurs endurcis, de fortifier les volontés chancelantes de ceux qui connaissent la route, mais qui ne peuvent pas ou qui ne veulent pas s'y aventurer. Son œuvre est celle d'un prédicateur ou d'un prophète, non d'un théologien. De sorte que lorsqu'il dit : « Celui qui croira

et qui sera baptisé sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné », il entend simplement que ceux qui croient que le Royaume est proche, qui « font pénitence et reçoivent le baptême pour la rémission de leurs péchés (Actes II, 38), entreront dans ce Royaume; tandis que ceux qui ne croient pas, seront laissés en dehors de l'Arche de Salut au jour du Déluge universel ».

Le renvoi de votre Eminence au passage de Mat., XVIII, 17, n'est pas beaucoup plus heureux. Vous nous y montrez N.-S. instituant la coutume de la primitive Eglise qui défendait aux Chrétiens de porter leurs litiges devant des juges païens ou de scandaliser le monde par leurs dissensions intestines. Si deux croyants n'arrivaient pas à s'entendre, s'ils refusaient de prendre pour arbitre un coreligionnaire, on portait l'affaire devant la communauté religieuse. Lorsqu'ils refusaient de se soumettre au jugement de la Communauté et en appelaient à des tribunaux profanes, ils se rendaient coupables de schisme, ils étaient mis hors l'Eglise, considérés comme des païens et des publicains. Il n'y a rien dans ce texte qui puisse suggérer l'idée d'une Eglise imposant des définitions théologiques « sous peine de damnation éternelle ». Le Christ,

l'ami des païens et des publicains, a-t-il jamais livré païens et publicains aux flammes éternelles en raison de leur hétérodoxie ? S'est-il jamais, comme Tertullien, réjoui de penser que les incroyables souffriraient tous les tourments de l'enfer ? Personne n'oserait soutenir une chose pareille ; si quelques-uns le pensent, « ils ne savent pas quel est l'esprit qui les anime » ; l'esprit de Boanergès avant sa conversion, l'esprit de ceux qui ont haï, brûlé, torturé leurs frères, chrétiens comme eux, au nom d'une théologie orgueilleuse et vide de sens, au nom de l'orthodoxie. Non, Eminence, depuis que le monde est monde, jamais homme n'a été perdu ou sauvé par la théologie ; des hommes se sont perdus parce qu'ils ont souhaité et procuré dans la mesure de leurs forces l'excommunication de leur prochain, qu'ils ont détruit avec leur théologie les âmes pour lesquelles le Christ est mort.

Si vous aviez lu mes écrits avec quelque peu de soin, vous sauriez que je crois fermement à la nécessité et à l'utilité de la théologie, mais d'une théologie vivante qui procède continuellement de l'expérience et qui retourne sans cesse à cette expérience dont elle est l'analyse, une analyse toujours tâtonnante, tou-

jours perfectible. La plus simple, la plus élémentaire des expériences religieuses implique toujours quelque représentation et quelque image théologique. La théologie contre laquelle je m'élève, c'est celle qui puise ses idées dans les idées et non dans l'expérience; qui nous donne des ombres d'ombres, au lieu d'ombres de réalités; qui s'éloigne de plus en plus des faits et se perd au milieu des déductions invérifiées; qui se fait le tyran et non le serviteur de la vie religieuse; qui impose ses conclusions comme divinement révélées « sous peine de damnation éternelle ». C'est l'horreur qu'une théologie de ce genre inspirait au Christ qui a été la cause de sa mort concertée par les « Curialistes » de Jérusalem. Ce que j'affirme, c'est que ceux qui suivent le Christ, qui voient en lui la voie et la vie, qui acceptent et mettent en pratique « le code de morale qu'il a promulgué », acceptent implicitement tout ce qu'il faut de théologie pour être sauvés. Rendre cette théologie accessible, en déduire les conséquences intellectuelles, c'est un grand bien pour la Communauté en général, mais entraver la conscience de chacun et de tous en la liant à cette théologie particulière, demander plus que l'acceptation implicite contenue dans

la vie et la pratique chrétienne, c'est semer d'obstacles, comme à plaisir, la route du salut. Sans cette tyrannie, le monde entier serait Chrétien à l'heure qu'il est. Saint Marc, après tout, croyait que son petit livre contenait tout ce qui est réellement nécessaire au salut. Il n'avait pas conscience de collaborer au livre appelé Nouveau Testament et ne songeait pas que saint Paul et les autres évangélistes viendraient ajouter leur pierre, achever l'édifice. Et cependant, c'est en vain que vous chercheriez une théologie précise dans son Evangile. Si cette précision n'était pas nécessaire au temps des évangélistes, quand donc est-elle devenue nécessaire, et qui donc avait autorité pour rendre le salut plus difficile que le Christ ne l'avait fait ?

Si j'insiste autant sur ce point, c'est que votre conception de l'autorité enseignante de l'Episcopat et du Pape repose sur cette affirmation erronée que le Christ est venu avant tout comme professeur d'orthodoxie théologique que lorsqu'il priait (saint Jean, XVII), pour que son Eglise fût une, il ne nous offrait pas la charité comme le but idéal de nos prières et de nos efforts, mais nous promettait une unité théologique perpétuelle et immédiate. Il est

certain que pour résoudre les controverses théologiques, l'esprit collectif de la Communauté n'est pas un instrument très déagagé ni très rapide. Il est aussi lent à mettre en mouvement lorsqu'il s'agit de théologie, que lorsqu'il s'agit de toute autre science. Il fraie sa route à travers mille erreurs et excès jusqu'au jour où il s'arrête enfin à une vérité approximative. Même en concédant que les simples laïques n'aient pas le droit de collaborer à ce travail, la collectivité des évêques ne sera guère plus expéditive. Le mécanisme des conciles œcuméniques exigera toujours beaucoup trop de peine et de temps.

Très certainement, le moyen le plus « simple » d'assurer l'unité théologique est de s'en remettre à un théologien infallible — le Pape — qui peut trancher toutes les questions sur l'heure et imposer l'uniformité. Du moment que cette conception peut seule assurer l'unité théologique, il est clair que le Christ a dû y penser et que, par conséquent, il s'est arrangé pour que les choses soient ainsi et l'on apporte plus d'un texte équivoque à l'appui de cette démonstration *a priori*.

Cependant, Eminence, si le Christ avait voulu, prévu, organisé cette uniformité théologique, comment expliquer les longues et si

amères controverses ante-Nicéennes sur la sainte Trinité, l'Union hypostatique, la personnalité du Saint-Esprit, c'est-à-dire sur les doctrines centrales de notre théologie? Comment se fait-il que des générations de chrétiens aient vécu saintement, soient mortes joyeusement en ignorant ou en niant des points qui ont été réglés par je ne sais quel Concile œcuménique, après plusieurs siècles d'incertitude; comment se fait-il que saint Augustin, saint Bernard et saint Thomas d'Aquin n'admettaient pas l'Immaculée Conception, qui d'ailleurs demeura controversée jusqu'en 1854. Si la certitude était une nécessité vitale, pourquoi nous a-t-elle été refusée si longtemps? Pourquoi les hommes d'aujourd'hui sont-ils tenus de croire, « sous peine de damnation éternelle », ce que saint Thomas et saint Bernard pouvaient impunément ne pas croire?

Et pourtant, si votre interprétation des Décrets du Vatican est juste; si les Papes, indépendamment de l'Épiscopat et de l'Église, ont le pouvoir et l'autorité de trancher à la minute les questions théologiques controversées, en vertu d'une illumination miraculeuse, comment, je vous le demande, ont-ils ignoré cette prérogative pendant des siècles? ou

s'ils ne l'ignoraient pas, ne doit-on pas les tenir responsables de toutes les divisions, de toutes les hérésies qui ont déchiré l'Eglise, alors qu'ils n'auraient eu qu'un mot à dire pour y mettre fin ? Si l'on croit avec vous que le Christ a promis à son Eglise cette uniformité théologique, il est presque impossible de comprendre que l'Eglise ait hésité longtemps même sur des points de foi. Mais qu'on ait eu besoin en 1870 de définir la *règle* même de la foi, voilà qui est manifestement incroyable. Vous nous dites que l'infaillibilité du Pape a été instituée par le Christ pour assurer l'uniformité de la doctrine et la certitude ; et pourtant cette doctrine est demeurée incertaine pendant près de deux mille ans ! Y eut-il jamais un cercle plus vicieux ?

Non, Eminence, les dogmes et les définitions des Papes et des Conciles, sous leur aspect théologique, ne sont que les gangues protectrices de la révélation, de l'Évangile du Christ. Et ce n'est qu'au noyau même de la révélation, non à son enveloppe, à sa gangue théologique que ces dogmes peuvent lier nos consciences. Que ceux qui ajouteraient fut-ce un grain de poussière, un rien, au joug aimable, au poids si léger de l'enseignement du Christ, soient anathèmes !

Regardons les faits en face. Dès le commencement, la Voie, la Vie et la Vérité ont été clairement présentées aux plus ignorants. Les vérités qui donnent la vie à nos âmes qui les sanctifient, sont peu nombreuses, elles apparaissent clairement à chacun. Pour le surplus, l'incertitude théologique n'a pas la moindre importance au point de vue de l'intérêt spirituel de l'individu ; le doute est souvent même plus salutaire que la certitude. Or, prétendre que le Christ doit avoir et par conséquent qu'il a préparé l'uniformité théologique c'est défier les faits et dénaturer le but et le sens de l'Évangile résumé en ces mots : « Faites pénitence, car le Royaume de Dieu est proche. » Cette confusion entre la Foi et la théologie, entre l'unité de Foi et l'uniformité théologique est, cela va sans dire, l'un des principaux arguments de l'interprétation individualiste des Décrets du Vatican, une des raisons pour lesquelles ses protagonistes refusent de reconnaître l'esprit collectif de l'Église tout entière comme l'unique règle de la Foi.

## IV

### **Constitution supposée de l'Eglise**

Et maintenant, j'en viens à votre conception de la constitution de l'Eglise, formée selon cette soi-disant nécessité d'uniformité théologique et en confondant le gouvernement autoritaire et militaire avec l'autorité spirituelle. Comme toutes les erreurs spéculatives, celle-ci doit sa force et ses triomphes aux intérêts souvent très humains et peu surnaturels qu'elle a servis. Qu'une Eglise revendique pour elle seule le monopole de la saine doctrine et de toute juridiction ; qu'elle veuille s'élever au détriment de toutes les autres pour devenir le centre unique de la domination spirituelle et temporelle, cela n'a rien que de naturel. Mais elle n'aurait pu y réussir, si cette prétention n'avait eu quelque fondement ; sans cela, pourquoi les autres Eglises, tout aussi humaines, n'auraient-elles pas revendiqué les mêmes droits pour elles-mêmes ?

Vous nous dites donc que le Christ a conféré tous ses pouvoirs, non à l'Eglise collec-

tive, mais aux Apôtres et à leurs successeurs les Evêques unis au Pape. Vous oubliez, pour l'instant, que tout Chrétien peut conférer le plus grand des sacrements, le baptême, pour ne rien dire du sacrement du mariage. Vous dites que c'est seulement l'Episcopat uni au Pape qui a le droit d'interpréter officiellement la révélation. Si vous entendez par là que leur rôle est de rassembler, de formuler et de proclamer la tradition sacrée qui vit dans la conscience collective de l'Eglise tout entière, — *Discens et Docens*, - laïques et clercs, — c'est ce que tout véritable Catholique reconnaît. Si vous voulez dire que la tradition vit exclusivement dans la conscience épiscopale collective; ou ce qui serait pire encore (et c'est incontestablement ce que vous pensez), dans la seule conscience du Pape, c'est autre chose. Cette dernière interprétation, toutes les Eglises d'Orient la repoussent; elle a donné lieu à de violentes controverses en Occident jusqu'en 1870. En 1870, elle fut approuvée mais en apparence bien plutôt qu'en réalité, par le Concile du Vatican. Si vous êtes dans le vrai, l'Eglise tout entière a été dans l'erreur au sujet de l'essence même de sa constitution pendant des siècles. Vous parlez comme si l'Episcopat était toute l'Eglise

chargée de convertir et d'évangéliser le bas clergé comme les laïques. Vous oubliez que bas clergé et laïques font partie de l'Église et que c'est l'Église tout entière qui a été chargée de convertir et d'évangéliser le monde ; que c'est à l'Église tout entière et non pas seulement aux Apôtres qu'il a été dit : « Allez et enseignez toutes les nations. » Vous oubliez que tout Chrétien qui a reçu le baptême a charge d'apôtre ; que, comme tel, il n'est pas un simple téléphone ; qu'il doit parler avec la plénitude chaleureuse de l'intérêt personnel et vivant qu'il porte à la vérité ; qu'il doit *penser* sa foi, la pénétrer et la développer selon ses moyens et l'éducation qu'il a reçues. Vous voudriez nous faire croire que le seul devoir du laïque est de recevoir passivement la foi comme un homme accepte sans conteste les récits d'un voyageur qui revient de régions inconnues ; récits qu'il repasse à d'autres sans se porter garant de leur authenticité et sans engager sa responsabilité personnelle. Et vous vous étonnez que votre troupeau, simple automate récepteur, ne porte aucun intérêt aux choses de la religion, qu'il ne se sente pas responsable de son enseignement ; vous cherchez en vain des Nouveaux Testaments et des Paroissiens Ro-

maines dans les bibliothèques de vos catholiques cultivés!

Pas un catholique ne méconnaît la distinction entre « Eglise enseignante » et « Eglise enseignée ». Il est manifestement nécessaire que les chrétiens puissent s'assurer à chaque heure de l'état de la croyance commune, afin qu'ils ne demandent pas aux autres plus que ce qu'exige l'Eglise universelle. C'est à l'Episcopat, en assemblée, à fixer ce minimum; c'est à lui de témoigner de la croyance commune des différents diocèses, et d'imposer cette foi commune à chacun des membres de l'Eglise en particulier, fût-il laïque, évêque, ou Pape. Si nous nous inclinons devant les décisions d'une Eglise enseignante, c'est parce que l'unanimité morale d'un Concile, véritablement libre, représente en fait le consensus de tout l'ensemble des croyants. C'est seulement une présomption que les faits peuvent contredire. L'œcuménicité d'un Concile est, en quelque mesure, toujours une fiction, mais une fiction nécessaire dans l'entrée de l'ordre et de l'unité. Ce devant quoi nous nous inclinons, c'est une divine tradition dont l'Eglise tout entière, et non pas seulement l'Episcopat, est l'organe et le dépositaire, à laquelle nous attribuons la même

sorte d'infailibilité, ni plus ni moins, que celle que nous attribuons aux Saintes Ecritures, lesquelles ne sont après tout que quelques feuilles de hasard tombées du livre de la tradition.

Je remarque que vous dites : « L'Episcopat en union avec le Pape est l'organe de transmission des enseignements révélés par Jésus-Christ. Cet organe de transmission, soit dit *en passant*, est ce qu'on appelle la Tradition. »

Cet « en passant » est bien significatif. Il indique que vous avez conscience qu'il y a ici un rouage légèrement faussé, quelque chose qui grince, qui ne s'accorde pas avec votre simplification mais qu'on ne peut pourtant pas tout à fait passer sous silence à moins de ne tenir aucun compte de l'histoire du dogme. « L'organe de transmission est l'Episcopat ». Ces déclarations manquent d'harmonie. J'aurais cru que la Tradition c'était le procédé de transmission, ou bien la chose transmise, non l'organe de transmission. Il est vrai que pour excuser cette confusion, vous pourriez invoquer un excellent précédent, le mot de Pie IX : *La tradizione son io*, calqué sur cet autre mot : « L'Etat, c'est moi. »

Mais si la tradition peut être prise soit comme le procédé de transmission, soit comme

la chose transmise, elle ne peut jamais s'entendre des personnes qui transmettent. En admettant même que l'Épiscopat fut le seul dépositaire de la tradition et le seul organe de sa transmission, nous ne saurions dire que l'Épiscopat ou le Pape *est* la tradition. Si votre Eminence veut bien réfléchir un moment, Elle verra clairement que la Tradition est à l'Épiscopat ou au Pape ce que la Loi est au Juge. C'est une règle suprême établie au-dessus des hommes par une autorité supérieure ; règle qu'ils doivent appliquer et interpréter, mais qu'ils n'ont pas faite, et qu'ils n'ont pas le droit de changer. La Tradition, c'est la foi qui vit dans l'Église tout entière, qui se transmet de génération en génération, dont le corps tout entier, non une poignée de personnages officiels, est le dépositaire et l'organe de transmission. Le Saint-Esprit répandu dans le cœur de tous les fidèles est l'auteur de cette règle et de cette loi ; l'Épiscopat n'en est que le serviteur, le témoin et l'interprète.

Je me demande même, en me plaçant sur votre propre terrain, si vous avez le droit de dire : « La Tradition c'est l'Épiscopat. » Si vous ne devriez pas dire plutôt : « La Tradition c'est le Pape ; *La Tradizione son io.* »

Vous parlez toujours de « l'Épiscopat en union avec le Pape », ou « des Evêques d'accord avec le Pape », comme de l'autorité suprême en matière de doctrine. Vous n'osez pas, par respect pour l'histoire, mettre les Evêques tout à fait de côté, mais les conditions auxquelles vous les soumettez rendent leur existence purement illusoire et décorative. Les Evêques sont vraiment gênants, la simplification sans eux serait bien plus commode ; mais le fait que vous soyez obligé de tenir compte d'un élément aussi embarrassant fait du moins honneur à votre conscience d'historien. S'il existe encore un Épiscopat, un Épiscopat de nom, ce n'est pas la faute des Curialistes et de leur nouvelle théologie. Car si je ne dois tenir compte d'une certaine catégorie de témoins que lorsque leur jugement est d'accord avec celui d'un témoin particulier ; si l'opinion de celui-là seul suffit sans la leur, leur témoignage n'est-il pas absolument superflu et sans valeur ? A quoi bon me préoccuper des Evêques, s'il me faut d'abord m'assurer qu'ils sont d'accord avec le Pape ? N'est-ce pas exactement comme si un Protestant venait nous dire que sa suprême règle de Foi est l'Épiscopat tant qu'il est d'accord avec la Bible ? Ne voyez-vous pas que cela revient à dire que

la Bible, et la Bible seule, est sa règle de Foi? Ne voyez-vous pas que vos paroles sous-entendent que le Pape et le Pape seul, est la règle de la Foi, qu'il faut d'abord faire passer nos Evêques en jugement et vérifier leur orthodoxie d'après cette règle?

Mais si la nouvelle théologie parle des Evêques, si elle les introduit dans la formule, ce n'est que pour cacher ce fait: que la Constitution de l'Eglise a été bouleversée, mise sens dessus dessous par cette interprétation toute nouvelle et très individualiste de la Papauté.

Nos Evêques ne paraissent au conseil du Pape que comme une parade. Vous pouvez les appeler des « co-juges » et des « co-définisseurs », mais ils n'en sont pas. Leur jugement ne compte absolument pour rien. Ils n'ont que l'honneur de mener le chœur de louange universelle et de soumission passive comme les représentants principaux de l'*Ecclesia discens*. S'ils « enseignent » ce que le Pape leur apprend, ils ne font pas autre chose que ce que fait le plus modeste prêtre, le moindre laïque qui fait réciter le catéchisme. Ne nous payons pas de mots. L'Episcopat individuellement et collectivement a passé à l'*Ecclesia discens*, et l'*Ecclesia docens* c'est le Pape seul. — « La tradizione son io. » Si un

Evêque ou un certain nombre d'Evêques ne peuvent influencer sur la décision du Pape en matière de dogme, on ne peut vraiment pas dire qu'ils ont collaboré à cette décision. En tant que conseils, ils sont au même rang que les simples prêtres qui appartiennent à l'*Ecclesia discens*.

Quelle différence faites-vous entre les Evêques et l'*Ecclesia discens* par rapport au Pape, quand vous écrivez : « Chaque fois qu'une discussion s'élèvera sur la doctrine parmi les Fidèles ou *parmi les Evêques*, le Pape décidera en vertu de sa suprême autorité? »

Vous aurez beau faire, trier vos mots, les serrer, votre pensée glisse et s'échappe à tout instant.

Mieux vaudrait dire les choses franchement, avouer honnêtement la simplification au lieu d'en cacher la honte sous les loques de l'ancienne tradition Catholique.

Le Pape *est* l'Eglise. C'est à lui seul que le Christ a confié la mission apostolique, a remis le dépôt de la révélation, la plénitude de l'autorité doctrinale, du pouvoir spirituel et de la juridiction. C'est lui seul qu'il a chargé d'enseigner et de sanctifier non le monde, mais les Evêques, le Clergé et les Fidèles. « Pais

mes brebis, pais mes agneaux. » Si les brebis épiscopales ou cléricales ont quelque pouvoir spirituel ou doctrinal sur les agneaux, ce n'est que comme délégués du Pape, comme les ruisseaux échappés de cette unique source de vie surnaturelle et d'enseignement. Le Pasteur ne fait pas partie du troupeau. Il se tient en dehors et au-dessus, c'est un être d'une autre espèce, d'une espèce supérieure. Les brebis sont absolument passives, elles se laissent mener par le pasteur. Elles n'ont ni pensée, ni volonté, ni initiative individuelle ou collective.

« L'autorité doctrinale et juridique de l'Église, écrit le P. Liberatore, S. J., en 1871, est réunie et concentrée dans le Pontife Romain. De sa chaire jaillit la lumière qui éclaire et qui embrase tout l'univers. Son trône est plus élevé que les trônes de tous les prélats, ses subordonnés et de la tiare qui ceint son front partent les rayons de lumière qui en se réfléchissant sur les mitres épiscopales, illuminent le monde entier. » Les Evêques, comme de simples planètes, ne brillent que d'une lumière empruntée au Pape — soleil, seule source de leur splendeur.

La pensée individuelle, la volonté du Pape (miraculeusement inspirées, cela va sans dire), sont exactement la pensée et la volonté de

l'Eglise. Je ne sais pourquoi, à moins que ce ne soit par pure politesse, on continue à donner aux Evêques le nom de Pasteurs. Tout bon Catholique, « en union avec le Pape », pourrait aussi bien recevoir ce titre et être considéré comme membre de l'*Ecclesia docens*. Cette manière de voir admise, il serait, en effet, absurde de considérer la pensée collective du troupeau comme le dépositaire et l'organe de cette divine tradition que le Pape seul doit interpréter : « *La tradizione son io* » ; c'est uniquement dans les profondeurs de sa conscience religieuse que le pasteur doit chercher la vérité dont il a besoin pour guider son aveugle troupeau.

Eminence, un adolescent, presque un enfant, aussi ignorant qu'il était vicieux, fut un jour élu Vicaire du Christ. Au moment de son élection, il ne savait pas le premier mot de son catéchisme. Prétendez-vous que la grande tradition Chrétienne, que le dépôt de la Foi, a tout à coup pénétré cette petite cervelle vide et impie, que l'Enfant-Pape n'a eu qu'à regarder en lui-même pour découvrir le vrai sens de la révélation et en instruire tout l'Episcopat ? — En vérité, votre théorie de l'Eglise n'est soutenable que si l'on suppose un miracle continu, aussi extraordinaire que

le changement de l'eau en vin aux Noces de Cana, et qui nous donnerait le droit de compter, pour le Gouvernement suprême de l'Église, sur une sagesse suprahumaine dont hélas, nous ne retrouvons nulle trace dans l'histoire. Rien d'étonnant alors que vous donniez au Pape ce titre d' « Evêque des Evêques », que Grégoire I<sup>er</sup> repoussait avec indignation comme un *Nomen blasphemiae* et une *Maxima stultitia*. Car d'après votre théorie nouvelle, le Pape est dans les mêmes relations vis-à-vis des évêques que l'évêque vis-à-vis de ses prêtres. Ils dépendent de lui de façon absolue. S'il les nomme encore ses « frères », c'est pour dissimuler l'atteinte portée à l'antique tradition. Eux ont commencé à lui donner le nom de Père, et en fait, ils ne sont plus ses frères, mais ses fils ou plutôt ses serviteurs. Ils sont tenus de lui obéir aveuglément comme des esclaves, non pas même avec l'intelligente sympathie de fils. Et cependant, Eminence, le Christ n'a point dit à Pierre : « Confirme tes fils » ou « tes serviteurs », mais : « Confirme tes frères » ; encore moins a-t-il dit : « Gouverne tes serviteurs, *Dominare in medio servorum tuorum.* » Je remarque que vous distinguez cet « Evêque des évêques » de ses serviteurs évêques com-

me étant « le représentant immédiat du Fils de Dieu ». Il y a vingt ans, mon professeur de théologie, un Jésuite, n'aurait pas osé enseigner comme certain le fait que les autres Apôtres ne tiraient pas leur autorité directement du Christ, mais qu'elle leur venait par la médiation de Pierre. Il suffisait dans ce temps-là de dire que l'union avec Pierre était la condition nécessaire pour exercer l'autorité divinement conférée. Aujourd'hui nous allons plus loin. Les onze Apôtres jaillissent de Pierre, l'Épiscopat jaillit du Pape comme les branches du tronc de l'arbre. Encore une fois, le Pape est leur père, non leur frère.

Il n'y a pas place entre frères pour le droit de commandement ou le devoir d'obéissance ; l'accord entre frères ne peut être que tout spirituel et spontané. Le Christ n'agissait pas en maître à l'égard de ses Apôtres. Au milieu d'eux il était comme un serviteur. Il ne les appelait pas ses serviteurs, mais ses amis. Le titre, aujourd'hui vide de sens, de « Serviteur des Serviteurs de Dieu », que le Pape n'ose pas bannir, porte témoignage de l'ancienne tradition de l'Église et s'accorde mal avec celui d'« Evêque des Evêques ». Les promesses faites à saint Pierre le furent à chacun des Apôtres et des Evêques comme tels ; et aux premiers

siècles de l'Église, chaque Evêque se regardait comme le successeur de saint Pierre et l'héritier de ses promesses.

Autrefois un Evêque était le suprême représentant du Pouvoir ecclésiastique dans son diocèse. Il ne dépendait de personne, il n'était responsable qu'envers l'Église universelle dont il était l'organe et l'agent. Mais aujourd'hui que votre nouvelle théologie a concentré l'Église universelle dans la personne du Pape, il existe comme un double épiscopat dans chaque diocèse : l'Evêque de Rome et l'Evêque local, ce dernier n'étant que le délégué ou Vicaire Général du premier. On ne retrouve pas trace de ce système pendant les six premiers siècles de l'Histoire de l'Église ; là nous voyons que le Pape n'est ni au-dessus des Evêques comme maître, ni au-dessous d'eux comme délégué ; il est sur le même rang, le premier parmi ses frères ; que cette hiérarchie enseignante n'est ni au-dessus ni au-dessous de l'Église tout entière dont elle est une partie organique et qui, dans son ensemble, vit, agit, parle, non seulement au moyen de cette partie organique, mais en union avec elle.

Comment une semblable révolution a-t-elle pu s'accomplir ?

Lorsque le Christ disait à ses disciples : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie », ou « Celui qui vous écoute m'écoute », il ne disait pas « lequel d'entre eux serait le plus grand ». Il avait répondu à ses disciples lui posant cette question, le jour où il avait placé un petit enfant au milieu d'eux ; le jour où il s'était agenouillé pour leur laver les pieds ; où encore quand il les prémunissait contre l'esprit de domination. Il ne conférait pas l'autorité juridique à la hiérarchie de l'Eglise et n'y soumettait pas les laïques. En vérité, il ne songeait aucunement à la hiérarchie de l'Eglise. Il pensait au monde non converti et à la petite poignée de croyants — la lumière du monde, le sel de la terre, — qui devait continuer sa mission apostolique dans le même esprit et par les mêmes méthodes.

A tous et à chacun en particulier, il a donné le pouvoir et ordonné de prêcher l'Évangile, — non de se frapper et de s'excommunier les uns les autres. — L'organisation de ce corps de missionnaires, sa division en gouverneurs et gouvernés ; en maîtres et en élèves ; en membres actifs et en membres passifs ; la mise au second plan de l'œuvre d'évangélisation de l'Eglise, la concentration de tous les efforts pour arriver à former un tout homogène, as-

surer l'unité intérieure en soumettant une moitié de ses membres à l'autre moitié, — tout cela, Eminence, est ce que nous autres, pauvres Modernistes, appellerions un développement. Au commencement, il n'y avait pas une Eglise enseignante et une Eglise enseignée, mais une Eglise enseignante et un monde enseigné. Chaque Chrétien, par la vertu de son baptême était un maître et un apôtre.

Et c'est à chacun de ces Apôtres et à tous que Jésus confère sa propre autorité ; son Esprit ; sa mission. « Recevez le Saint-Esprit ; comme le Père m'a envoyé, je vous envoie. »

Mais quelle sorte d'autorité le voyons-nous exercer pendant qu'il accomplit son apostolat ? Le voyons-nous définir des points de théologie « sous peine de damnation éternelle ». Je ne puis m'en rappeler un seul exemple. Je vois le Christ attirant les hommes, je ne le vois jamais les menant au fouet. Je vois un Berger qui marche en tête de son troupeau, qui l'entraîne à sa suite : « Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il me suive. » Je le vois exerçant une autorité spirituelle, non une autorité juridique, — l'autorité que la vérité a sur la pensée ; la bonté sur la conscience ; l'autorité que la Véritable Humanité exerce sur les hommes ; la véritable Personnalité sur les personnes.

Et c'est exactement cette autorité spirituelle qu'il a conférée à ses frères, allumant dans leurs cœurs le feu qu'il était venu répandre sur la terre et dont son propre cœur était embrasé. Débordant du même Esprit-Saint, ils devaient être si bien façonnés à son image, à sa ressemblance, qu'on ne pourrait les séparer de Lui; mêmes enthousiasmes, mêmes buts, mêmes méthodes: « Celui qui vous écoute, m'écoute. »

Vous me direz que l'Évangile fut une illumination; comme Il avait été « la Lumière du monde », ils devaient être la lumière du monde. Sans doute, mais quelle sera cette lumière? « Votre lumière brillera de telle façon devant les hommes, qu'ils verront vos bonnes œuvres et glorifieront votre Père qui est au Ciel. » Ce n'était pas la lumière d'une nouvelle théologie, mais celle d'une nouvelle révélation, d'une nouvelle expérience, d'une nouvelle vie, d'un nouvel idéal humain. Et de cet idéal, les Apôtres devaient être la personnification, non moins que leur Maître. Il enseignait en montrant ce qu'Il était; tel aurait dû être aussi l'enseignement de son Église: « Ainsi les hommes connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » Voilà la vraie « note » de la

véritable Eglise. « Voyez comment ces Chrétiens s'aiment les uns les autres. » C'est donc bien de cette autorité spirituelle qu'il parle quand il dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie » ; « Celui qui me voit a vu mon Père » ; « Celui qui vous écoute, m'écoute » ; lorsqu'il prie : « Qu'ils soient tous un comme mon Père est en Moi, et que Je suis en mon Père ». — Nulle part, la pensée de donner à quelques-uns autorité sur les autres ou d'imposer une uniformité théologique « sous peine de damnation éternelle ». La Révélation qu'Il leur a laissée, c'est celle de la Vie divine du Père, fidèlement représentée dans sa propre vie pour être aussi fidèlement représentée par celle de l'Eglise. C'était la « Vérité » pure, l'archétype de vérité, la « vérité » de la Voie, de la Vie, non d'une théorie ou d'une théologie.

Quand la petite troupe de missionnaires était encore si peu nombreuse ; quand elle était remplie de l'enthousiasme de l'Esprit de son Fondateur ; quand ils « n'avaient tous qu'un seul cœur et une seule âme », « qu'ils mettaient tout en commun », point n'était besoin d'une organisation compliquée, il suffisait que l'œuvre d'apostolat s'accomplît. Lorsqu'elle s'étendit à un plus grand nombre d'homme bons,

mauvais ou indifférents, l'influence spirituelle de l'Eglise dans le monde exigea une hiérarchie de fonctionnaires munis de pouvoirs judiciaires permettant d'exclure de la Communauté ceux dont la présence aurait été une source de discorde ou un sujet de scandale. Mais c'était lorsqu'ils se conduisaient d'une façon indigne d'un chrétien, non en raison de leurs opinions théologiques que les hommes dans ce temps-là étaient excommuniés. Le premier cas dont il est fait mention, est celui d'un Corinthien coupable d'inceste.

Mais alors que nous sommes soumis à la juridiction de l'Etat, que nous le voulions ou non, c'est par notre libre choix que nous nous soumettons à celle de l'Eglise. Je ne suis tenu d'obéir à ses représentants que comme j'obéis à mon médecin, après m'être librement mis entre ses mains pour être guéri par lui. Il n'a sur moi aucun pouvoir de domination. Il ne peut dire qu'une chose : si vous ne voulez pas m'obéir, vous mourrez. L'autorité qu'il a sur moi, c'est moi qui la lui ai conférée, de même l'autorité que l'Eglise a sur moi dérive de ma conscience, de ma volonté libre. La seule chose qu'elle puisse me dire, c'est : « Si tu m'aimes, garde mes commandements. » Et si je ne garde pas ses commandements, elle peut

me dire encore : « Tu ne m'aimes pas », mais elle ne peut ni me châtier, ni me menacer. — Elle peut m'avertir que je m'expose au danger de l'enfer, mais elle ne saurait m'y envoyer. Son devoir est d'essayer de se faire aimer, de tâcher de me ramener si je m'écarte, non de me chasser.

Appliquer au pouvoir hiérarchique, au pouvoir de juridiction de l'Eglise actuelle, des textes qui ne se rapportent qu'au pouvoir spirituel de l'Eglise primitive et préhiérarchique, n'était possible et excusable qu'à une époque où le sens historique et critique n'existait pas. Et cependant cette erreur d'interprétation a été et est encore un des principaux soutiens de la théorie médiévale de l'Eglise. En vérité, il serait temps d'abandonner cette exégèse enfantine qui ne repose sur rien.

## V

### **Développement de cette conception**

Il n'est donc pas très difficile de voir comment cette conception de la juridiction absolue du Pape en matière de doctrine et de discipline s'est développée peu à peu, après avoir eu pour point de départ un malentendu initial.

La prééminence de l'Eglise de Rome se manifeste d'abord dans la charité et les bonnes œuvres. Ainsi que saint Irénée nous le donne à entendre dans un passage que vous acceptez sans vous laisser troubler par les découvertes plus récentes de la critique et comme s'il n'avait jamais été contesté : « Telle est la prééminence de l'Eglise de Rome que les Fidèles du monde entier doivent nécessairement s'y rencontrer. » Si vous préférez traduire par : « doivent nécessairement être d'accord avec elle », cela ne changera rien au sens qui est tout à fait clair. C'était là, dans ce ganglion central, au cœur æ l'Empire Romain, que se rencontraient tous les représentants des Communautés Chrétiennes, où l'on

pouvait par conséquent étudier le mieux toutes les croyances et toutes les pratiques de l'Eglise tout entière.

L'Eglise Romaine avait donc cet avantage d'être continuellement en contact avec toutes les autres, non pour leur donner des ordres, mais pour apprendre d'elles ce qui était partout tenu pour vrai et cru. Et c'est pour cela que l'opinion de l'Eglise Romaine était dans la pratique celle de l'Eglise en masse. Son Christianisme était le Christianisme type. Etre d'accord avec elle, c'était être d'accord avec tous. Ce qui n'est point du tout la même chose que de dire que la Foi de Rome est le suprême critère de la foi. Elle ne l'est que dans la mesure où Rome, reflète l'ensemble de la foi des autres Communautés Chrétiennes.

Rome était alors la Cour d'appel où les affaires se traitaient le plus rapidement, mais ce n'était pas une Cour suprême. En ce temps-là, elle ne revendiquait aucun pouvoir de juridiction sur ses Eglises-sœurs. Celles-ci la vénéraient, l'admiraient, l'imitaient en toute liberté et spontanément. Elle les attirait à elle, mais ne les conduisait pas. Pierre confirmait, soutenait, mais ne gouvernait pas encore ses frères, il ne les appelait ni ses fils ni ses serviteurs. Sa suprématie était spiri-

tuelle, non juridique. Elle constituait un devoir plutôt qu'un droit, devoir d'édification, d'encouragement, de direction qui pesait plus lourdement sur lui que sur eux ; idéal qu'il n'a jamais pu réaliser complètement et auquel il a failli plus d'une fois, ainsi que le prouve l'histoire de l'Eglise.

Se voyant si universellement prise pour arbitre, son approbation tenant lieu de brevet d'orthodoxie, ses excommunications servant de modèle aux autres Eglises, il était tout naturel que l'Eglise de Rome en vint insensiblement à considérer cette déférence comme un droit et à se servir de l'octroi ou du retrait de sa faveur pour imposer sa volonté à ses Eglises-sœurs. Chaque jour, à tous les degrés de l'échelle sociale, n'assistons-nous pas à un spectacle analogue : un chef choisi parmi ses égaux et devenant le maître et le tyran de ses premiers compagnons et libres admirateurs qui ne sont bientôt plus que des sujets et des domestiques ?

Tel fut le procédé par lequel le premier des Evêques devint l' « Evêque des Evêques », et par lequel ses « vénérés frères » passèrent au rang de fils, de serviteurs et l'on pourrait même dire maintenant de poupées. Et c'est ainsi que la mission de Rome, toute spi-

rituelle, se trouva transformée en un droit de juridiction suprême. Dès que l'on eut appliqué à celui-ci les textes évangéliques qui se rapportent à celle-là, la simplification finale ne pouvait plus être qu'une question de temps et de logique scolastique. Tôt ou tard on arriverait à cette concentration monstrueuse : l'Église personnifiée tout entière dans un seul Evêque. Pendant de longs siècles en dehors des motifs d'ordre ecclésiastique, l'avarice, l'ambition, l'égoïsme ont contribué à ce développement. La méprisable et basse théologie de ce développement avec son cortège de logique aveugle, de textes torturés, d'explications forcées des Pères, n'est qu'une justification après coup, ce n'est pas la vraie cause du phénomène. Et bien que jamais jusqu'ici un tel idéal d'absolutisme et d'irresponsabilité n'ait été réalisé ni même conçu par l'intelligence humaine, je me demande si cette nouvelle théologie ne nous réserve pas encore de plus grandes surprises dans l'avenir. On nous a avertis, au moment où a paru la Bulle sur les Ordres Anglicans, que sans être *ex cathedra*, elle pouvait être infaillible. Car, disait-on, le Décret du Vatican, tout en ne contenant que des affirmations *ex cathedra*, n'excluait pas les autres. C'est ainsi que Votre

Eminence parle du Modernisme comme condamné « par l'autorité suprême de l'Eglise », c'est-à-dire que vous accordez la même valeur à l'Encyclique *Pascendi* qu'au *Credo* de Nicée. Et très certainement, les arguments *a priori* (cela devrait être, donc cela est), aussi bien que l'exégèse fantastique qui soutient tout l'édifice feront passer bien d'autres choses encore. On étendra l'infailibilité, et ce sera logique, au moindre bref et à toutes les encycliques. Puisque les raisons de le faire sont pour le moins aussi bonnes, pourquoi n'en viendrait-on pas à définir l'impeccabilité du Pontife Romain ?

En effet, le Pape n'a-t-il pas hérité de toutes les prérogatives de Pierre, au moins de toutes celles qui sont nécessaires à l'édification de l'Eglise ? Est-ce que les théologiens ne nous disent pas que Pierre et ses compagnons Apôtres ont été « confirmés en grâce », préservés de la corruption morale ? Peut-on dire que l'Eglise a moins besoin, de nos jours, d'une telle édification qu'aux temps apostoliques ? En vérité, il serait curieux que les seules prérogatives de Pierre non réclamées par le Pape fussent précisément celles qui, étant vérifiables, seraient les plus convaincantes : la pureté morale et le don des miracles. Passe pour ce

dernier qui ne répondait peut-être qu'à un besoin particulier de l'Eglise naissante, mais l'impeccabilité du Pape ne serait pas moins utile et désirable aujourd'hui qu'elle ne le fut au temps de saint Pierre. Il y a donc une certaine logique dans la tendance grandissante à considérer le Pape comme impeccable et au-dessus de toute espèce de critique en matière de discipline et de gouvernement ; à lui rendre le culte réservé jusqu'ici aux Saints canonisés.

Et si vous interprétez le « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel », comme conférant l'autorité de juridiction non l'autorité spirituelle, ne serez-vous pas forcé d'aller plus loin et de dire que Dieu est le Vicaire du Pape au ciel, l'exécuteur obéissant et passif de sa volonté ? L'un de vos frères, au cœur candide, le Cardinal Archevêque de Salzbourg, dans sa Lettre Pastorale du 2 février 1905, n'hésite pas à dire ouvertement ce que vous pensez tous : « O pouvoir d'une inconcevable puissance ! le ciel permet que la terre lui donne des ordres ; le serviteur est transformé en juge et son Maître dans les Cieux ratifie la sentence qu'il a prononcée sur la terre. » Ainsi, Dieu lui-même est mis sur le même rang qu'un Evêque, il reçoit les ordres de Rome, et en donnant les clefs du Royaume à Pierre, le Christ est devenu un *roi fainéant*.

Eminence, dans la *Tessera* de communion pascale de cette année, approuvée par l'Archevêque de Milan, je trouve, par deux fois, Marie et le Pape mis sur le même plan : *Gloria alla Madre Immacolata*; *Gloria al Santo Padre*! J'ai vu sur des croix vendues aux pèlerins à Rome, la figure du Christ remplacée par celle du Pape. Tout cela est logique, j'en conviens, mais je me demande où nous nous arrêterons. Irons-nous jusqu'à proclamer l'immaculée conception du Pape, ou sa présence réelle dans le Sacrement de l'Autel? N'ai-je pas le droit de demander: « Est-ce Pie qui a été crucifié? Est-ce au nom de Pie que vous avez été baptisé? » (Cf. I, Cor. I, 13.) Faut-il s'étonner si les Protestants parlent de « Papolatricie » et du Pape comme de l'Ante-Christ qui se pose en Dieu dans le temple de Dieu? Hâtons-nous de le répéter, un pareil système n'aurait pu vivre une heure, il ne se serait pas maintenu pendant des siècles s'il n'avait présenté aux hommes de bonne foi certaines apparences de vérité. Au-dessus de tous les sophismes théologiques mis en avant, il y avait un certain nombre de raisons d'ordre religieux qui devaient influencer ceux que des raisons purement politiques ou humaines n'auraient pas touchés. L'unité, c'était pour eux, à juste

raison, le « signe » de la véritable Église. Mais concevant l'unité plutôt comme une uniformité militaire et mécanique, que comme l'accord libre d'esprits libres ayant une même foi, un même but, les mêmes sentiments, ils concluaient, non sans raison, cette fois encore, qu'une telle uniformité n'était possible qu'avec une dictature militaire; le Christ, par conséquent, avait dû assurer cette nécessité absolument vitale, et en dépit d'évidences contraires, l'Écriture et l'Histoire de l'Église devaient être interprétées de manière à confirmer, ou du moins de manière à ne pas exclure cette hypothèse.

Mais en admettant, pour un instant, que l'unité dans les formules théologiques fut le signe de la véritable Église, et le miracle constant, la preuve de la réalité de ses prétentions, cette preuve n'aurait-elle pas été plus concluante encore si la multitude des fidèles avait spontanément et librement souscrit à cet accord; et si les Evêques, sans l'expédient assez embarrassé des Conciles, des controverses, des disputes et des intrigues, s'étaient trouvé dire les mêmes choses. C'eût été là vraiment un miracle. Cette uniformité d'ailleurs est considérée comme miraculeuse. J'ai déjà fait observer que la connaissance infallible et l'inter-

prétation de la tradition par un Pape-enfant absolument ignorant comme Jean XII ou Benoît IX, serait un effet sans cause ou explication naturelle; et dans une certaine large mesure, on en pourrait dire autant de tous les Papes. Or, tandis que l'unité théologique indépendante de l'Episcopat serait un miracle vérifiable et utile; l'unité obtenue par une obéissance aveugle au Pape est aussi peu significative que celle d'un régiment de soldats. Le témoignage de témoins indépendants a seul quelque valeur. Si donc il nous faut raisonner *a priori* sur ce que Dieu aurait dû faire et par conséquent sur ce qu'il a fait, il est clair qu'il aurait dû réaliser le miracle vérifiable de l'unité épiscopale spontanée de l'épiscopat plutôt que cette unité produite bon gré mal gré par l'obéissance à un dictateur.

Que Dieu n'ait pas pris de telles dispositions, cela revient peut-être à dire que la théologie n'est pas encore en position de dire exactement ce que Dieu devrait faire; cela revient peut-être à dire que Dieu n'attache pas autant d'importance à l'uniformité théologique que les théologiens se l'imaginent.

Il en est de même en ce qui touche la concentration de toute l'autorité juridique de

l'Eglise entre les mains du Pape seul. L'idée peut se défendre puisque, en fait, c'est le seul moyen d'assurer une unité d'action, unité militaire, sans laquelle l'Eglise devrait renoncer à être une grande puissance internationale, livrant des batailles politiques avec des armes politiques. Mais qui donc a donné à l'Eglise une semblable mission ? Et où trouve-t-on trace de semblables prétentions aux premiers siècles de son existence ? Sa mission était d'annoncer la venue du Royaume de Dieu sur la terre, — événement dont la réalisation était entre les mains de Dieu non dans celles de l'Eglise, — et de prêcher la pénitence et la vie nouvelle, pénitence, vie nouvelle, qui donnaient seule entrée dans ce Royaume.

Tout homme, quelle que soit sa position en ce monde et ses occupations, qu'il soit soldat, médecin, savant, artiste ou marchand, pourvu qu'il travaille pour le bien général et pour la cause de la justice et de la vérité, travaille à réaliser le Royaume de Dieu sur la terre. Toutefois, l'Eglise n'est pas directement intéressée en ces choses. Elle ne détient pas la solution infaillible des problèmes politiques, économiques ou scientifiques. Sa besogne est de former des âmes individuelles sur le modèle du Christ ; de façonner des ca-

ractères; d'élever l'idéal. Sa mission est de persuader à tout homme que son devoir n'est pas de vivre pour lui seul, mais de travailler dans la mesure où il le peut au bien général, en vue du Royaume de Dieu; de raviver dans chacune de nos âmes cette flamme de dévouement que le Christ est venu allumer sur la terre; de stimuler la foi, l'espérance, d'exciter l'enthousiasme en faveur d'un idéal si élevé, si sublime, que devant lui, le pauvre esprit humain abandonné à lui-même, se sentirait pris de vertige et de découragement. Car sans la Foi et l'Espérance chrétiennes, où trouver la force de travailler à amener le règne de la justice et de la vérité sur la terre? A quoi bon tant d'efforts, si au bout de quelques milliers d'années on doit s'apercevoir que l'histoire de l'humanité n'a pas plus d'importance que celle de toute autre espèce disparue, et si elle n'a pas, d'une façon ou d'une autre, la valeur éternelle d'un épisode dans la vie d'un être éternel? La Religion seule peut donner une valeur infinie et absolue à l'humanité, et aux services que l'on rend à l'humanité.

Une telle mission exige-t-elle une organisation militaire centralisée? L'immense bureaucratie de Rome, si compliquée, est-elle uniquement préoccupée de sanctifier les âmes,

de prêcher la pénitence et la vie nouvelle, de réaliser la mission de Jean-Baptiste et de Jésus? Aucun homme sérieux ne pourrait le soutenir. L'idée que la mission de l'Eglise consiste à contrôler le travail humain dans le monde, au lieu d'enseigner à chaque homme individuellement à considérer son travail comme partie de l'œuvre de Dieu, cette idée seulement peut expliquer cet extraordinaire « développement », je dirais plutôt cette déformation de l'Évangile. Lorsque tous les hommes seront de vrais Chrétiens, les choses iront bien d'elles-mêmes tout naturellement; le Royaume de Dieu arrivera; il sera au milieu de nous, tandis que nous le chercherons dans les nuages. C'est là un terme ou un idéal infiniment lointain sans doute, mais c'en est un dont nous devons nous rapprocher toujours davantage; chaque nouvelle étape, relativement à la précédente, est en quelque sorte, une réalisation du Royaume de Dieu.

« *In necessariis unitas; in dubiis libertas; in omnibus caritas* », — unité dans l'essentiel, liberté dans les choses douteuses; charité en toutes choses. Or si je m'interroge; il me semble qu'il y a beaucoup moins de choses essentielles que n'en suppose la nouvelle théologie: « Un seul Dieu », Jésus-Christ; « une seule

foi » dans la venue du Royaume de Dieu ; « un seul baptême » de pénitence et une vie nouvelle. N'est-ce pas là la « seule chose nécessaire » ? Tout le reste ne pourrait-il pas être facultatif, très désirable sans doute, sans être obligatoire ? Et la charité mutuelle qui tolère des différences dans ce qui n'est pas essentiel, ne serait-elle pas une unité supérieure à celle d'une uniformité imposée de force ?

Qui peut lire l'Évangile et ne pas sentir que sa pure et douce lumière est troublée, brisée, par tout le réseau, l'enchevêtrement théologique, à l'aide duquel on prétend le protéger contre toute profanation ? Du moment que nous reconnaissons que la théologie n'ajoute rien à ce qui oblige notre foi, que les dogmes ne servent qu'à l'expliquer, pourquoi ne pas se contenter de l'expression toute simple de la révélation inspirée, non laborieusement élaborée ? — N'est-ce pas assez de croire ce que Pierre croyait ?

Une chose est certaine. Si au lieu de discuter sur des questions controversées sur lesquelles il est impossible de rien savoir et à propos desquelles il ne servirait à rien de tout savoir, les Conciles œcuméniques avaient prêché la liberté dans ce qui n'est pas l'essentiel ;

avaient combattu l'esprit de chicane de la théologie, avaient rappelé les hommes à la simple révélation de l'Évangile; s'ils avaient déclaré la guerre à l'esclavage, au mensonge, à l'intempérance, à la cruauté, à l'oppression; s'ils s'étaient efforcés de purifier et de développer le pur idéal chrétien, le monde ne serait pas ce qu'il est. Où encore, et ici, pour une fois, Pie X ne me contredira pas, si les hommes avaient toujours pu voir dans l'Évêque et l'Église de Rome un exemple vivant du vrai Christianisme individuel et social; si au lieu d'une bureaucratie aimant l'intrigue et le monde, souvent relâchée dans ses mœurs et pour laquelle la centralisation est synonyme d'argent et d'influence, le Vatican avait toujours été gouverné par des hommes apostoliques comme les premiers Chrétiens ou les premiers Franciscaïns, uniquement préoccupés du salut des âmes, Rome pourrait encore posséder cette suprême autorité spirituelle que, pendant des siècles, on a vainement attendue d'elle; elle pourrait être encore le sel de la terre et la lumière du monde, la constante révélation de cette Vie nouvelle apportée et réalisée par le Christ.

Combien loin cet idéal, si on le compare aux réalités de l'histoire! Combien souvent ce-

lui dont le devoir était de « fortifier ses frères », de les réunir par la force de l'exemple, combien souvent il a été la cause d'irréparables scandales et de divisions ! Ne sont-ce pas les Papes qui, brandissant d'une main le glaive de l'omniscience théologique, de l'autre celui de l'omnipotence juridique, ont déchiré toute la Chrétienté ; séparé l'Orient de l'Occident, les races Teutoniques des races Latines ; l'Eglise tout entière du monde vivant. Et tout cela, sous prétexte d'assurer une uniformité extérieure stérilisante, sans aucune valeur spirituelle ; uniformité désastreuse qui épuise, qui suce le sang du corps tout entier, au bénéfice seul de la tête ; qui substitue le jugement, la volonté et l'action d'un seul individu à celle de *l'orbis terrarum*.

« Eh bien, dites-vous, eh bien, mes Frères, le Modernisme que le Pape a condamné est la négation de ces enseignements si simples que vous avez appris dès votre enfance lorsque vous vous prépariez à la première communion. »

Oui, Eminence, une doctrine « si simple », qu'elle laisse tranquillement de côté toute l'armée des difficultés scripturales, historiques, rationnelles qu'on lui oppose ; « si simple », qu'elle en a perdu tout intérêt et toute vie ;

« si simple », qu'après l'avoir une fois saisie, au moment de sa première communion, le fidèle juge inutile d'y jamais repenser. Obéir au Pape et ne pas poser de questions, voilà toute la religion, non seulement pour les laïques, mais pour les prêtres et les Evêques.

## VI

### La définition du Vatican

Si j'ai pris tant de soins pour exposer cette grande simplification médiévale, pour la dépouiller du vêtement primitif sous lequel on cherche à dissimuler sa nouveauté — de certaines expressions et formules Catholiques, sous lesquelles se sont glissés des sens nouveaux et souvent contradictoires, — c'est, je l'avoue franchement, que cette conception de la Papauté est non seulement celle de votre Eminence, mais celle du Pape et de tout le fonctionnarisme Romain ; de presque tous les Evêques ; de la plus grande partie du bas clergé et d'une partie encore plus grande des laïques. Et cependant, je ne crois pas une minute qu'une majorité numérique ait la même valeur que l'unanimité morale qui constitue le « *Consensus ecclesiæ* ». Bien plus, je ne crois pas, un instant, que le vote de cette majorité soit valable, qu'il soit celui de témoins libres et indépendants ; il ne représente tout au plus que l'opinion d'une très petite

poignée de théologiens et de fonctionnaires qui ont intérêt à la soutenir.

« Mais, direz-vous, c'est l'avis du Concile du Vatican, et ceci tranche définitivement la question. »

Voilà précisément ce que je refuse d'admettre et d'autant plus que ma situation de Catholique Romain dépend de ce refus; et de la possibilité pour moi de prouver par quelque *tour de force*, s'il le faut, que le Concile du Vatican, en dépit de ses efforts, n'est pas parvenu à bouleverser l'Eglise, à la mettre sens dessus dessous et à poser la pyramide hiérarchique sur sa pointe.

Naïveté ou sophistique, je sens bien que je vais cotoyer ces deux excès. On verra pourtant bientôt, j'espère, qu'en m'aventurant de la sorte, je ne suis ni plus naïf, ni plus sophiste que Newman lorsque, dans son fameux Tract XC, il prétendait ramener les articles anglicans aux définitions du Concile de Trente.

Tout ce que les Pères de l'Eglise ont dit de l'Infaillibilité des Conciles et de la Tradition, n'est rien en comparaison de ce qu'ils ont dit de l'Infaillibilité de la Bible. Quel que soit le respect dû à la Commission Biblique et au Saint-Office, on ne saurait nier que la

conception rigoureuse de l'infaillibilité des Ecritures a fait place pour toujours à une conception plus souple, plus dynamique. L'antique manière de voir est morte, comme est morte l'astronomie de Ptolémée. Tant pis pour ceux qui s'y cramponnent, ils mourront avec elle. De même, et à plus forte raison, devons-nous interpréter aujourd'hui, d'une façon plus large, l'infaillibilité des Conciles généraux.

C'est pour cela que les Catholiques peuvent se permettre d'interpréter les documents pontificaux dans un esprit plus large que par le passé.

Il y a plus. Je crois que quiconque a étudié l'histoire du Concile du Vatican, est autorisé à soutenir, avec toutes chances de ne pas se tromper, que ce concile a manqué des trois conditions essentielles à la validité d'un Concile, car il n'a été ni libre, ni représentatif, ni unanime ; les Evêques forcés et contraints, ont été tenus dans l'ignorance du programme jusqu'au dernier moment, privés des sources les plus nécessaires d'information ; on les a empêchés de se concerter librement ; de plus, le Concile regorgeait d'Evêques *in partibus* qui ne représentaient personne ; d'Evêques italiens qui ne représentaient presque personne ; alors que des populations entières, plus éloignées,

n'étaient, pour ainsi dire, pas représentées du tout. En même temps, assimilant arbitrairement la constitution de l'Eglise à celle d'un gouvernement moderne populaire, on substituait une majorité numérique à la voix moralement unanime de toute l'assemblée : enfin, étant donné la défection peu courageuse de la minorité dissidente, l'unanimité finale ne fut qu'une apparence.

Telle était du moins l'opinion du grand et zélé catholique qu'était le D. Dœllinger et de plus d'un juge tout aussi compétent. Mais il ne me plaît pas de retenir ces arguments, sachant que les décisions des plus grands Conciles pourraient être contestées si on les passait à ce crible.

On pourrait aussi soutenir, avec les Vieux catholiques, que l'acquiescement postérieur de l'Eglise Romaine au Décret du Vatican, ne constitue pas un *argumentum ad hominem* contre ceux qui font juge suprême de la Foi cet *orbis terrarum* Chrétien, que le Concile représente plus ou moins imparfaitement.

Car, en premier lieu, ils peuvent dire que le dissentiment de toute l'Eglise d'Orient, présente une sérieuse difficulté. Ensuite, il est facile de prouver qu'un acquiescement passif diffère entièrement d'une acceptation indépen-

dante et libre ; qu'une uniformité imposée, subie par indifférence ou par mollesse, n'a pas la valeur d'une unanimité active et spontanée. Nous savons comment ceux qui, depuis des siècles, préparaient la définition de l'absolutisme pontifical, qui avaient travaillé le Concile du Vatican dans ce sens, qui ont presque réussi à compromettre l'Église Romaine par cette innovation, se sont mis aussitôt à réparer les petits défauts de leur ouvrage, à boucher les trous, à mastiquer les fentes, — car en dépit de leurs efforts la définition craquait et on n'arrivait pas à réajuster complètement les principes fondamentaux du Catholicisme, *Securus judicat orbis terrarum* et *Quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*. Ignorer qu'il puisse exister une interprétation Catholique en sens contraire ; parler comme s'ils avaient réussi dans leur dessein ; flétrir, diffamer, traiter d'hérétiques ceux qui ne pensaient pas comme eux ; rectifier les catéchismes et les manuels des Séminaires dans leur sens ; choisir comme professeurs et comme Evêques les plus fanatiques partisans de l'absolutisme, il faudrait qu'un gouvernement, fut ou bien scrupuleux ou bien maladroit pour échouer dans une pareille entreprise. Au bout de deux générations, les résultats pouvaient-ils

être autres qu'ils n'ont été? Qui pourrait reconnaître l'inspiration du Saint-Esprit dans le concours d'Evêques choisis uniquement parce qu'ils abdiquent tous les droits de l'Evêque et consentent à n'être que les délégués du seul et unique Evêque; ou dans celui de prêtres encore plus dépouillés de personnalité; ou encore de laïques indifférents, dressés au moment de leur première communion à cette simplification qui épargne la peine de penser et par là dégoutés à tout jamais de s'occuper des choses religieuses.

Mais, je l'ai déjà dit, je ne veux pas me servir de cet argument que l'on pourrait invoquer avec succès, pour attaquer la décision d'autres Conciles et des plus vénérables. Je me demande seulement si, en matière théologique, un *consensus* peut jamais être autre chose que l'accord de quelques spécialistes, et si l'acquiescement de la masse a la moindre valeur complémentaire? C'est l'adhésion spontanée de l'esprit à l'esprit qui donne seule de la valeur à un *consensus*. S'il est le résultat de l'indifférence, du servilisme, de la pression gouvernementale ou de la crainte de l'enfer, il n'a plus aucune valeur.

Il ne peut y avoir accord complet *consensus* des fidèles, que sur des matières où tous

ont la même compétence ; des matières qui ne dépassent pas le cercle de l'expérience de chacun ; des matières qui touchent à la vie spirituelle — cette vie de la Foi en vertu de laquelle on les appelle « les Fidèles ». Lorsque je veux m'assurer que mes sens sont dans un état normal, que je ne suis pas le jouet d'une illusion, que mes perceptions sont objectives et non subjectives, je prends pour criterium de mon jugement celui de la foule. Mais si la question est d'ordre spécial, si ce n'est pas une expérience ordinaire qui est en jeu, s'il y faut de la science, de la réflexion, de l'instruction, s'il s'agit non d'un phénomène, mais de l'analyse d'un phénomène, il serait absurde de faire appel au jugement de la foule. Si la Foi se confondait avec la théologie, jamais les problèmes qu'elle soulève ne pourraient être réglés par un *consensus* général.

Mais, précisément parce qu'il ne s'agit pas ici de la théologie, mais de l'Évangile ; que l'objet de la foi est cette vie dont le Christ est la divine Révélation et non l'analyse de cette vie, chaque fidèle a le droit autant qu'un expert ayant qualité pour le faire, de dire d'après son expérience personnelle ce qu'il trouve dans l'Évangile. Chacun, individuellement, est juge en matière de foi ; et l'accord de tous constitue

un jugement infaillible, exempt de toutes les erreurs particulières et de toutes les idiosyncrasies.

Les décisions métaphysiques, œuvre de plusieurs grands Conciles, n'auraient certainement pas, étant donné leur nature, gagné de force par l'adhésion de l'Église tout entière. En quoi l'expérience chrétienne ordinaire pourrait-elle aider à préciser la nature de la présence Eucharistique; comment aurait-elle pu trouver la solution des problèmes compliqués de la Grâce? En vérité, il est difficile d'admettre que l'adhésion donnée à certaines propositions ait une valeur quelconque, car ces propositions ne sont guère autre chose qu'un assemblage de mots auxquels les théologiens, si on les presse, sont incapables de donner le moindre sens.

Mais que l'on parle aux Fidèles de la substance de la Révélation, de la venue du Royaume de Dieu sur la terre, de l'idéal de cette Vie nouvelle au point de vue social autant qu'individuel, du premier coup, l'intérêt s'éveille. Ils vous répondent au nom de leur expérience personnelle, en témoins indépendants. En un mot, leur *consensus* est un criterium de foi et non de théologie. L'acquiescement subséquent donné par les fidèles aux décrets

du Vatican ne saurait donc avoir la moindre valeur de confirmation. Ses causes sont purement extrinsèques ; elles ne jaillissent pas des profondeurs de leur conscience religieuse.

Sous ce rapport, il ne me semble pas que le Concile du Vatican soit en plus mauvaise posture que les autres Conciles. Ce n'est pas l'explication théologique fournie par ces Conciles, mais l'affirmation implicite de la Révélation Chrétienne qui a été confirmée par la foi de l'Eglise tout entière. C'est la même distinction que nous avons été obligé d'admettre entre la valeur historique, philosophique et scientifique des Ecritures sacrées et leur valeur religieuse.

Mais nous avons d'autres raisons de croire que les Pères du Concile du Vatican n'ont pas réussi à séparer l'Eglise Romaine de l'ancienne Tradition Catholique. Si l'Evêque Strossmayer, le plus habile et le plus vigoureux adversaire de la majorité, a fini par souscrire aux décrets, c'est qu'il a senti — il l'a dit nettement — que ces décrets pour autant qu'ils exprimaient la pensée des absolutistes, ne valaient pas le papier sur lequel ils étaient écrits.

Point n'est besoin d'attribuer l'insuccès des absolutistes à l'intervention miraculeuse de la

Providence, sauvant l'Eglise du suicide. Il y a des choses impossibles. Les hommes ne peuvent faire, le voulussent-ils, que des choses contradictoires, soient vraies en même temps. Ils ne sauraient nier un principe en vertu de ce même principe. Ils ne peuvent pas, au moment même où ils agissent au nom d'une autorité, déraciner cette autorité. Telle était la tâche impossible que les absolutistes s'étaient donnée et qui a abouti, comme il fallait s'y attendre, à l'incohérence.

En présence d'un document qui affirme certains principes généraux et qui, en même temps, proclame des faits en contradiction avec ces mêmes principes, il est clair que nos préférences iront aux principes généraux; nous interpréterons dans le sens des principes, les déclarations ambiguës et nous ignorerons purement et simplement les assertions contradictoires.

Or, bien que le désir ardent de la majorité absolutiste fût de noyer l'épiscopat dans la papauté, d'éliminer toute autorité qui pût faire échec aux prétentions de Rome et lui disputer l'omnipotence juridique et l'omniscience théologique, les absolutistes n'osèrent pas formuler nettement leur désir. Ils furent obligés de parler des Evêques comme de « co-juges »,

« co-définisseurs » ; de leur accorder l'infailibilité quand ils se trouveraient « en union avec le Pape ». Comme je l'ai démontré plus haut, cette déclaration est sans valeur positive et purement verbale. Et pourtant, c'est la reconnaissance tacite que le Concile n'a pas qualité pour abolir l'épiscopat. Tout ce qu'il pourrait tenter en ce sens, est non avenu.

Autre principe fondamental, les Conciles n'ont pas le droit d'introduire de nouvelles doctrines. Leur rôle, au contraire, est de s'opposer aux innovations ; de confirmer ce qui existe depuis le commencement. Par conséquent, le Concile du Vatican ne saurait valablement réclamer pour le Pape d'autres prérogatives que celles que réclamaient les Papes des premiers siècles ; il ne saurait faire du Pape « l'Evêque des Evêques » dans le sens où l'entendent notre nouveau catéchisme populaire et nos manuels de théologie, sens répudié comme ridicule et blasphématoire par Grégoire le Grand. Et encore, alors qu'un Concile peut prétendre à définir des points de foi selon la règle de la foi, il ne saurait définir la règle de foi elle-même ; il ne saurait définir ce qui est pour tous antérieur à la définition. Par conséquent, quand le Concile du Vatican semble croire que la règle de la foi elle-même (et

Votre Eminence insiste sur son évidence et sa simplicité enfantine), était inconnue avant d'avoir été définie en 1870, il se met en contradiction flagrante avec les premiers principes.

Le Concile nous dit encore que l'infaillibilité du Pape n'est pas différente de celle qui appartient à l'Eglise tout entière.

Ceci peut vouloir dire ou que l'Eglise n'est infaillible que parce qu'elle possède un Pape infaillible, — un peu comme un troupeau de brebis en union avec son pasteur, pourrait être déclaré intelligent ; — ou cela peut vouloir dire que le Pape — comme le Concile — ne parle *ex Cathedra*, et n'est infaillible qu'autant qu'il représente la pensée de l'Eglise tout entière et qu'il parle en son nom — il est infaillible quand il propose une définition infaillible, c'est parce qu'il est lui-même en union avec l'Eglise tout entière ; il n'est ni au-dessus ni au-dessous d'elle : il ne fait qu'un avec elle. La première manière de voir est celle du parti qui avait convoqué et préparé le Concile ; la dernière, celle qu'il aurait bien désiré, mais qu'il n'a pas osé exclure ouvertement.

Enfin, quand on nous dit que le pouvoir du Pape est « ordinaire » dans chaque diocèse, cela peut vouloir dire que dans chaque diocèse il y a deux évêques qui ont le droit d'or-

donner, de confirmer, de gouverner, d'instruire; dont l'un, l'Evêque local, agit seulement en qualité de Vicaire de « l'Evêque des Evêques ». C'était à cela que les absolutistes voulaient arriver; ils n'ont pas osé le dire. Ou cela peut vouloir dire que bien que l'Evêque soit le plus haut dignitaire de son diocèse, il est responsable vis-à-vis de l'Eglise Universelle dont il est le mandataire, et au nom de laquelle un autre Evêque (en fait, l'Evêque de Rome), peut être chargé de parler et d'agir. L'immanence d'un organisme dans toutes ses parties ne signifie pas le dédoublement de ces parties. L'Eglise locale et l'Eglise Universelle ne sont pas deux Eglises.

Ces critiques montrent qu'il n'est pas difficile de prouver avec l'évêque Strossmayer, que les Décrets du Vatican pour autant qu'ils expriment l'intention des absolutistes ne valent pas le papier sur lequel ils furent écrits. La majorité n'a pas réussi à jeter l'Eglise de Rome dans l'hérésie. Il est donc possible à un honnête homme de souscrire aux Décrets du Vatican sans renier le Catholicisme.

Et c'est pourquoi, tout en rendant hommage à la parfaite orthodoxie catholique du D<sup>r</sup> Doellinger et en partageant son horreur pour les

subtilités dialectiques, j'incline à croire que l'attitude du cardinal Newman et de l'évêque Strossmayer vis-à-vis des Décrets du Vatican, était la plus sage.

## VII

### « Doellinger l'apostat »

Mais puisque Votre Eminence a jugé bon de mêler à la discussion le nom vénéré d'Ignaz von Doellinger, de le prendre à partie dans la Lettre Pastorale où vous attaquez le Modernisme, de l'appeler « Doellinger l'apostat », de voir en lui la personnification de ce même esprit protestant que vous avez si étrangement discerné dans le Modernisme ; permettez-moi une ou deux remarques au sujet de cette victime d'une faction ecclésiastique intolérante : le plus grand, le plus instruit, le plus loyal des Catholiques Romains du siècle dernier ; un homme qui a préféré souffrir les plus cruelles injustices plutôt que de renier les principes fondamentaux qui distinguent la conception Catholique de la conception Protestante de l'Eglise.

Tous les efforts de la nouvelle école théologique tendent, comme je l'ai déjà dit, à persuader aux hommes qu'il n'y a que deux attitudes religieuses possibles : l'indépendance de

chaque individu en particulier, ou la soumission absolue de tous à un seul individu. Celle-ci, dit-elle, est le Catholicisme; tous ceux qui ne l'admettent pas, sont des Protestants. Dès l'instant que les Eglises grecques, que l'Eglise d'Angleterre, que les Catholiques Romains Modernistes, la rejettent, ils sont Protestants; et par conséquent le D<sup>r</sup> Doellinger est un Protestant. Théologie très simple et très commode à l'usage des premiers communians, mais vraiment un peu sommaire! Sans doute, il est commode, dans l'intérêt de l'absolutisme, de présenter les défenseurs des libertés catholiques à l'exécration de la masse crédule, de les flétrir comme des hérétiques et des apostats. La foule aime les jugements tout faits et ne s'enquiert guère de leur valeur; Doellinger le Protestant et l'Apostat; Tyrrell l'écho lointain de Doellinger; c'est si simple, si facile à retenir!

Le procédé au moyen duquel un gouvernement dissimule ses iniquités, essaie de les faire oublier et marque ses victimes du sceau de l'infamie, fait plus d'honneur à son ingéniosité qu'à sa conscience. Lorsque le D<sup>r</sup> Doellinger s'est défendu de façon si décisive contre l'accusation d'hérésie et d'apostasie, pas un de ses calomniateurs n'a essayé de lui

répondre. On s'est contenté d'affirmer et de réaffirmer ; on savait qu'avec le temps, lorsque l'homme serait mort et la controverse oubliée, la multitude indifférente et docile continuerait d'accoler, pendant des siècles, au nom de Doellinger celui d'Apostat. Mais vous n'ignorez pas, Eminence, qu'il n'y a pas prescription pour certains crimes et que le temps n'efface pas l'injustice. Non seulement, au regard de Dieu, mais devant l'histoire, le nom de Doellinger sera respecté et vénéré longtemps après que ceux de ses persécuteurs seront oubliés : « *In memoria æterna erit justus ab auditione mala non timebit.* »

Un apostat, c'est, d'après l'étymologie et l'usage confirme l'étymologie, celui qui s'éloigne ou se sépare des idées qui avaient toujours été les siennes. Mais le D<sup>r</sup> Doellinger a pu dire, en toute vérité, que jusqu'à la fin de ses jours il a conservé sur la constitution de l'Eglise, les idées auxquelles il était attaché, idées qu'il avait enseignées ouvertement avec le plein consentement des pouvoirs ecclésiastiques pendant les trente années qui ont précédé 1870.

Vous me direz : puisqu'il croyait à l'infaillibilité des Conciles œcuméniques, il a commis une apostasie en repoussant les décrets du Vatican.

Mais pour qu'un concile œcuménique soit valable, il faut qu'il soit représentatif, parfaitement libre et spontané; moralement unanime dans ses décisions. Si l'on interprète les décrets du Vatican comme ils le sont le plus souvent; si l'on ne distingue pas, avec Strossmayer, entre ce que la majorité voulait définir et ce qu'elle a en réalité défini; si l'on admet que les décrets ont bouleversé la Constitution de l'Eglise, l'ont mise sens dessus dessous (1) faisant reposer le fardeau tout entier sur les épaules d'un seul individu, abolissant le principe distinctif du Catholicisme, jettant un défi plein de mépris à la face de l'histoire et de la tradition, comment s'étonner si la foi inébranlable qu'il avait dans l'indéfectibilité de l'Eglise ait poussé Doellinger vers la seule issue restée libre, — à admettre qu'un Concile qui manque, d'une façon aussi

(1) Le Dr Frédéric Nielsen dans son *Histoire de la Papauté au XIX<sup>e</sup> siècle*, nous raconte comment Mgr Pie ravissait les Pères, Italiens et Espagnols du Concile du Vatican en prouvant l'Infaillibilité Pontificale par le fait que saint Pierre ait été crucifié la tête en bas. « C'est ainsi que le Pape, comme tête de l'Eglise, la porte tout entière, mais c'est celui qui orne et non ce qui est porté qui est infaillible ». C'est par de telles trivialités, de pareils jeux de mots, des métaphores, des inventions de cet ordre que la nouvelle théologie espère battre en brèche les témoignages de l'histoire. Mais n'y a-t-il pas quelque danger à reconnaître que le Vicaire du Christ a mis la Chrétienté sens dessus dessous?

notoire, aux trois conditions essentielles de validité peut être considéré comme non existant sans manquer aux principes Catholiques ? Si même vous trouvez qu'il se trompe dans son appréciation des faits qui se sont passés au Concile, vous ne pouvez nier, d'après votre propre théologie, qu'*ex hypothesi*, il était parfaitement en droit de résister ; et c'est pourquoi, parler, et cela avec une certaine complaisance, d'un homme comme Doellinger, comme d'un « apostat », c'est, en vérité, monstrueux. L'apostasie est du côté de ceux qui ont rompu avec tout le passé et tâché d'entraîner l'Eglise tout entière dans leur erreur ; l'apostasie n'est pas le fait de celui qui s'est tenu ferme sur ses positions et debout a bravé l'attaque furieuse des vagues.

Eminence, je ne crois pas qu'il y ait de théologien si ultramontain qu'il puisse être, qui enseigne que le Pape est infallible lorsqu'il excommunie, qu'il ne peut y avoir, qu'il n'y a jamais eu d'excommunications injustes et qui ne pourraient être infirmées en raison de l'ignorance ou de la méchanceté des juges ecclésiastiques. En lui-même, le fait qu'un homme est excommunié n'autorise pas à traiter cet homme d'apostat. L'excommunié est l'homme que l'on jette à la mer ; l'apostat

est l'homme qui se suicide, qui volontairement se jette à la mer. Ils sont tous deux à l'eau, sans doute, et savoir comment ils y sont tombés importe peu ! Mais il importe beaucoup que la vérité finisse par triompher et même un excommunié a le droit d'invoquer le commandement qui dit : « Tu ne porteras pas un faux témoignage contre ton prochain. »

Quand vous parlez du D<sup>r</sup> Doellinger comme de la personnification de l'esprit Protestant ; comme contaminé par l'atmosphère Protestante qui infecte les Universités Allemandes ; comme perverti par les idées révolutionnaires de J.-J. Rousseau, vous me forcez à me demander si vous êtes plongé dans la philosophie de saint Thomas, au point de n'avoir pas eu le loisir de lire une seule ligne de l'auteur que vous incriminez de la sorte. La connaissance, même la plus superficielle de ses ouvrages, nous montre en lui un penseur très profondément, je dirai même, très obstinément conservateur, ne bâtissant ses conclusions que sur les bases de cette science historique où il est passé maître. S'il a erré, ce n'est que pour avoir été trop fermement attaché au passé, pour avoir refusé de marcher avec les novateurs. Doellinger un Protestant ! Doellinger un disciple de Rousseau ! Autant dire que le chien est un poisson.

La seule façon d'expliquer une semblable erreur de jugement, c'est de se dire, comme je l'ai fait plus haut, que pour Votre Eminence, quiconque n'est pas Ultramontain est Protestant ; qu'il n'y a pour vous aucune position intermédiaire entre l'indépendance religieuse absolue de chaque individu et la soumission absolue de tous à un seul individu. A ce compte, l'Eglise tout entière est Protestante depuis des siècles et elle n'a découvert son erreur qu'en 1870 !

Il n'est pas douteux que l'atmosphère des Universités Allemandes ait influencé la pensée de Doellinger, il n'est pas douteux qu'elle ne soit en partie responsable de l'esprit Protestant, ce Modernisme latent, que vous constatez en le déplorant, dans le clergé Allemand d'aujourd'hui où la maladie couve, mais ne s'est pas encore déclarée ouvertement. Il me semble pourtant que la caractéristique des Universités Allemandes n'est pas tant leur Protestantisme que leur respect pour les faits et les réalités ; leur respect pour les droits de l'histoire et de la science, leur esprit de patiente et laborieuse investigation. Les dangers que vous déplorez sont inhérents aux Universités en tant qu'Universités et non en tant qu'Allemandes. Dans la mesure même où vous ne rencontrez

pas ces dangers dans une Université, elle n'est point une Université, mais un séminaire blotti sous une enseigne menteuse.

Si vous arrivez à trouver du Protestantisme chez Doellinger, il n'est point surprenant que vous en trouviez dans le Modernisme. Doellinger est encore moins Moderniste que Newman. Ce qu'ils avaient tous deux en commun avec le Modernisme, c'est la conception traditionnelle et Catholique de la Constitution de l'Eglise; la croyance à la suprématie de l'*orbis terrarum*, c'est-à-dire de la totalité de l'Eglise même sur ses représentants et ses interprètes les plus élevés; sur les évêques, les conciles et les Papes. Si Newman, comme Strossmayer, a accepté les Décrets du Vatican, c'est qu'il a pu les interpréter dans le sens Catholique comme il avait interprété jadis les Trente-neuf articles de l'Eglise d'Angleterre. Doellinger, lui, a trouvé plus simple, plus franc, de prendre le mal à sa racine et de refuser au Concile toute validité. D'autre part, Doellinger s'incline devant les droits imprescriptibles de l'histoire et en cela, tout vrai moderniste l'imite. Mais ses études historiques ne l'avaient pas mis en présence des faits concernant les origines ecclésiastiques et bibliques qui viennent com-

pliquer le problème qui se pose aujourd'hui devant le Modernisme. On ne saurait appeler Moderniste, celui qui n'appartient pas à la génération actuelle et sur lequel ne pèse pas le fardeau des doutes et des inquiétudes de notre temps.

Cependant, lorsque Votre Eminence en arrive à décrire l'âme et l'essence du Modernisme, on cherche en vain quelque trait qui le distingue des idées de Doellinger. Pour vous tout le Modernisme semble se réduire à ce principe de la question de savoir si selon Doellinger : « Les Evêques siègent dans le Concile comme les témoins de la foi de leurs troupeaux ; et les définitions admises doivent exprimer les croyances de la collectivité tout entière. » Le Modernisme repose, selon vous, sur cette erreur fondamentale de Doellinger qui est « l'idée-mère du Protestantisme ». Y eut-il jamais semblable paradoxe ! Le principe traditionnel, l'idée essentielle du Catholicisme présentée comme l'idée essentielle du Protestantisme. Quand vous ajoutez : « L'accord des esprits individuels se substitue à l'Autorité », ne voyez-vous pas que faire de l'accord des esprits individuels une règle de foi, c'est en même temps reconnaître une autorité qui domine la pensée individuelle, et que vous ne

pouvez sans vous contredire reprocher au Modernisme de rejeter « l'autorité doctrinale de l'Église »? N'est-il pas évident, j'ai déjà insisté sur ce point, qu'il n'y a guère d'alternative entre l'individualisme de l'anarchie et celui de la dictature, et que la conception Catholique et sociale de l'Autorité a simplement disparu de la conscience ultramontaine? — Il est impossible d'expliquer autrement la confusion inextricable, l'embarras de votre argumentation. Lorsque vous mettez en avant mes idées, à peu près dans les termes que j'emploie moi-même, vous indiquez par vos italiques, auxquelles j'ai déjà fait allusion que la vie et la pensée unanimes de l'Église n'ont pas plus d'autorité à vos yeux que la vie et la pensée d'un simple particulier; que c'est une collection de zéros. C'est comme si vous disiez que vingt personnes ne pourront soulever ensemble un poids parce qu'aucune d'elles ne pourrait le faire à elle seule. Vous oubliez que l'unité que le Christ voulait pour son Église et qui devait être la preuve de sa vérité et de son autorité, c'était « l'accord des pensées individuelles ». « Qu'ils soient tous comme un seul... afin que le monde puisse croire. »

## VIII

### **Essence supposée du Protestantisme**

Et maintenant, quand je m'arrête pour examiner cet « Esprit Protestant » que vous croyez voir dans ce qui est son antithèse absolue, à savoir dans le principe de la Tradition, il m'est impossible de trouver dans l'énoncé que vous en faites, la moindre cohésion. Car, tel qu'il se manifeste dans le Modernisme, « il consiste », dites-vous, « essentiellement dans l'affirmation que l'âme religieuse doit tirer l'objet et la raison de sa foi d'elle-même et d'elle-même seule », dans le « rejet de toute communication révélée venue du dehors ». Mais d'après Votre Éminence elle-même, ceci est aussi faux du Protestantisme que du Modernisme ; car vous nous dites bientôt après que les Protestants tirent leur foi de la Bible, qu'ils regardent certainement comme « une communication révélée venue du dehors », et la parole même de Dieu.

Ils diffèrent par conséquent des Catholiques seulement en ce qu'ils choisissent certaines pages dans le livre de la Tradition et rejettent

le reste ; dans les deux cas, c'est par un acte libre et personnel (avec l'aide de la grâce sans doute), que la règle extérieure de la foi est acceptée et ses formules interprétées. C'est par une adhésion personnelle du même ordre que le Catholique accepte l'autorité de ses prêtres, le Protestant l'autorité de sa Bible. C'est par un acte personnel analogue que le Catholique interprète ce que lui dit le prêtre ; le Protestant ce que lui dit sa Bible. A ce « jugement particulier », le Catholique ne peut pas plus échapper que le Protestant attaché à sa Bible. Cela n'implique en aucune façon cet individualisme impossible, ce solipsisme religieux que vous attribuez au Modernisme. Un tel individualisme, on a pu l'observer sans doute chez certains quiétistes, Catholiques aussi bien que Protestants. Mais il n'a jamais été mis en pratique, par la raison bien simple qu'en dehors de toute tradition sociale, un homme ne peut pas plus se faire une religion à son usage qu'il ne peut se faire un langage qui ne soit qu'à lui. La seule question est donc de savoir si la pensée religieuse doit être l'œuvre de la société en général ou celle de sociétés particulières ou Eglises chargées spécialement de cet intérêt social particulier. En dehors de certaines exceptions, le Protestan-

tisme s'est toujours inspiré de cette dernière manière de faire ; il a formé des communautés organisées, ayant les mêmes lois, les mêmes usages dans le but de prêcher la tradition Chrétienne contenue dans les Ecritures Saintes et d'administrer les rites du Baptême et de la Sainte Communion.

Lorsque vous nous dites qu' « une Eglise Protestante est nécessairement invisible », je demande si l'Eglise d'Angleterre (qui, pour vous, est purement Protestante), est invisible ? Si l'Eglise Luthérienne, l'Eglise Presbytérienne, l'Eglise Méthodiste est invisible ? Si vous entendez parler du corps extérieur, ces Eglises sont aussi visibles que l'Eglise de Rome ; s'il s'agit de l'unité intérieure, symbolisée par le corps extérieur, l'Eglise Catholique est tout aussi invisible que ces Eglises. Dieu seul peut reconnaître les vrais Catholiques, les Catholiques de cœur et d'âme. Il n'y en a peut-être pas une moitié parmi ceux qui en constituent le corps visible ; il y en a peut-être des milliers au dehors : *Multi intus sunt qui foris videntur* », dit saint Augustin, et la réciproque n'est pas moins vraie. Combien sont dehors qui semblent dedans.

Le pur subjectivisme que vous considérez comme la caractéristique du Modernisme et

qui vient, dites-vous du Protestantisme, tous deux le répudient également. Une certaine règle de foi objective, l'acceptation et l'interprétation personnelle de cette règle sont choses communes au Protestantisme, au Catholicisme et à l'Ultramontanisme.

La différence ne se marque, entre Ultramontains, Catholiques et Protestants, qu'au sujet de cette loi objective qui est la Bible pour les Protestants; l'Église avec le Pape pour les Catholiques; le Pape sans l'Église pour les Ultramontains. Le jugement personnel qui accepte et interprète la règle de foi, n'est pas un jugement privé ou subjectif. Les principes, les ordres donnés par la Conscience et la Raison ne sont pas des opinions privées, mais le plus objectif, le plus universel de tous les jugements. La vraie différence entre le Protestantisme et le Catholicisme, c'est que pour l'un, l'interprétation personnelle s'applique aux Écritures et pour l'autre à la Tradition. En essayant d'identifier le Protestantisme avec le Modernisme, Votre Eminence montre qu'elle ne comprend ni l'un ni l'autre.

C'est à mon éducation Protestante que Votre Eminence fait remonter mon Modernisme. Vous dites que mes affinités avec le Protestantisme de Doellinger « n'ont rien qui doi-

ve surprendre », car Tyrrel est un converti dont l'éducation fut Protestante. Il me semble bien étrange qu'une éducation dirigée dans un certain sens, donne un résultat diamétralement opposé à celui qu'on en attend. Ou bien vous ne savez rien de mes antécédents, ou bien vous avez une idée bien haute de la force des principes protestants. Peut-être avez-vous lu certains journaux Romains qui parlaient de moi comme d'un « antico pastore protestante », qui, après avoir longtemps fait une guerre active à la papauté, avait été terrassé par la lumière aveuglante de la théologie ultramontaine pour revenir enfin à son vomissement comme la bête de l'Évangile. Rien ne saurait être plus éloigné de la vérité. Jusqu'à l'âge de quinze ans, les questions religieuses ne m'ont pas plus préoccupé qu'elles ne préoccupent en général les écoliers de cet âge. C'est après avoir lu le travail assez indigeste de l'évêque Butler sur l'*Analogy*, que j'eus pour la première fois conscience qu'il existait un grand et pressant problème qu'il était urgent pour moi et pour les autres de résoudre par un oui ou par un non. Les mêmes raisons qui me faisaient désirer que la solution positive fut la bonne, me faisaient espérer que le vieux Christianisme, sous sa forme

la plus répandue, avait trouvé la vraie solution. N'ayant aucune idée exacte des principes essentiels ou des différences entre le Protestantisme et le Catholicisme, et les objections que j'avais à faire à ce dernier étant purement superficielles, de simples préjugés populaires, il n'est pas très étonnant, qu'à l'âge vénérable de dix-huit ans, je fusse prêt à franchir le pas qui a coûté à un homme d'étude, comme Newman, la moitié d'une vie de réflexions. Il n'y a pas une des raisons qui m'ont poussé à agir, auxquelles je reconnaître à l'heure actuelle la moindre valeur. C'était pour la plupart celles de l'Apologétique anti-protestante, escamotages dialectiques, tours de passe-passe d'exégèse. Les fondements de mon Catholicisme d'aujourd'hui sont tout différents. A dix-neuf ans, j'étais Jésuite, et depuis cette époque mon unique préoccupation a été de justifier le Catholicisme à mes propres yeux comme à ceux des autres. C'est en travaillant à y parvenir que j'ai tâché de pénétrer au fond des choses, et que j'ai appris à connaître les vraies natures et les différences essentielles entre le Catholicisme et le Protestantisme. Comme vous dites dans vos écoles : « La science des contraires est une seule et même science. » Ce dont je me convainquis gra-

duellement, c'est que ma première conception du Catholicisme — le Catholicisme concentré dans la personne du Pape — était, au point de vue théologique, une hérésie ; au point de vue historique, un mensonge ; que le vrai principe qui distingue le Catholicisme du Protestantisme est celui-là même qui a échappé à la condamnation au Conseil du Vatican et pour lequel le D<sup>r</sup> Doellinger fut excommunié par Pie IX. Et c'est à mes antécédents protestants — à mes six ou sept années de Protestantisme passif et machinal — que vous faites remonter les convictions qui font de moi aujourd'hui un Catholique, les convictions qui m'empêchent de revenir à l'Eglise de mon baptême, ce qui, à tant d'égards, serait pour moi un indicible soulagement. Car « qui peut vivre au milieu de flammes incessantes ? »

Quoi ! trente années de vie consciente passées à défendre les idées Catholiques dont vingt-six sous la tutelle de la Compagnie de Jésus, n'auraient pas suffi à effacer l'impression laissée par le Protestantisme dans mon âme de collégien ? Il y aurait là une preuve bien éclatante de la supériorité du Protestantisme sur le Catholicisme.

Non, Eminence, ce n'est pas le Protestan-

tisme qui m'a enseigné le principe : *Securus judicat orbis terrarum*. Mais tout en ne conservant aucune attache avec cette religion, je me plais à reconnaître tout ce que je lui dois. Si la plupart des principes directeurs de ma vie morale sont catholiques, la force avec laquelle ces principes s'imposent à ma conscience, vient de mon éducation Protestante; chez les Protestants cette force est vivante, chez les Catholiques elle ne repose trop souvent que sur des formules mortes. Les droits de l'autorité et les droits de la personnalité; le développement de la Communauté et le développement de l'individu ne sont pas des idées contradictoires mais complémentaires. Si le Protestantisme a abandonné, oublié tout un côté de la vie religieuse, le Catholicisme Romain a oublié l'autre. « Les nations Protestantes sont malades », dites-vous. Oui elles sont malades; mais qui les a rendu malades? Qu'est-ce qui fait que leur cœur se soulève à l'idée seule d'autorité, d'une autorité si malfaisante qu'en comparaison les dangers de l'anarchie leur paraissent préférables? Qui donc a oublié la conception Catholique au point d'obliger les hommes à choisir entre le pur individualisme et une dictature ecclésiastique? « Les nations

Protestantes sont malades », mais les nations Catholiques sont mourantes. Le virus qui empoisonne les unes, est en train d'achever les autres. Mais là où le principe d'unité et d'autorité s'est trouvé malencontreusement affaibli, on peut encore espérer le restaurer. Les énergies de la personnalité subsistent, elles ne demandent qu'à être réorganisées, mises en valeur. C'est un chantier plein de richesses qui attend la force motrice. La maladie n'est pas la mort, et c'est peut-être l'aurore d'une vie nouvelle où se révélera la gloire de Dieu. Mais en éliminant toute personnalité, l'autorité se dévore elle-même. Une active coopération à la vie collective, le sentiment de la responsabilité vis-à-vis de cette vie collective, voilà ce qui constitue une vie personnelle et sociale. C'est de ces responsabilités, de cette coopération que les laïques d'abord, puis le bas clergé, et enfin les Evêques, ont été dépossédés par le système de centralisation qui fait du Pape la seule et unique individualité responsable dans l'Eglise — ou plutôt au-dessus et en dehors d'elle. Ce système a porté ses fruits : les membres passifs et irresponsables ont témoigné pour la prospérité du corps tout entier une indifférence absolue ; indifférence que vous déplorez en

Belgique et qui est l'avant-coureur du détachement que nous avons déjà eu occasion de constater dans d'autres pays Catholiques. Et voilà pourquoi il me semble que dans les pays Protestants, où si l'on est religieux on l'est pour de bon et de toutes les forces d'une âme vivante, on est plus près de la guérison que dans les pays Catholiques où les laïques considèrent comme un acte de vertu de rejeter toute responsabilité sur le clergé; le clergé sur les évêques; les évêques sur le Pape.

Lorsque je vois Votre Eminence découvrir du Protestantisme chez Doellinger et par conséquent chez moi, je ne puis m'empêcher de me demander si vous savez du Protestantisme autre chose que ce que peuvent vous en apprendre les caricatures populaires qui ont cours chez les Catholiques, lesquelles sont à peu près aussi ressemblantes que les caricatures du Catholicisme populaire en pays protestants. Si vous pouvez vous méprendre à ce point sur ce qui est si proche de vous, est-il vraisemblable que vous puissiez comprendre ce qui est beaucoup plus éloigné? C'est ainsi que vous racontez sérieusement, sur l'autorité d'un transfuge anonyme de l'Eglise d'Angleterre, l'histoire de cet évêque qui, aux environs de 1895, ayant blâmé un de ses

subordonnés pour avoir contesté en chaire la Divinité du Christ, fut ouvertement désavoué par son archevêque. La première personne venue, ayant la moindre connaissance de l'Eglise d'Angleterre, du caractère et des idées de ses archevêques, dans les trente dernières années, aurait vu de suite que cette histoire était un tissu d'invéraisemblances. Vous semblez croire qu'il faut à un Clergyman anglais plus de hardiesse pour confesser que pour nier la divinité du Christ, et pour un évêque de soutenir que de condamner un de ses prêtres coupable d'une telle singularité ! Si votre esprit n'était une véritable *tabula rasa* prête à recevoir et à croire tout ce qu'on lui raconte d'un pays inconnu, vous auriez examiné de près cette histoire invraisemblable, vous auriez senti la nécessité de vous renseigner soigneusement avant de porter une accusation d'un caractère aussi diffamatoire contre des hommes si haut placés — contre vos frères en Jésus-Christ, pour ne pas dire contre des évêques vos semblables. Qui ne connaît le type aigri du théologien converti, toujours prêt à brûler ce qu'il a adoré et à adorer ce qu'il a brûlé sans égard pour la vérité, la justice ou la charité ; empressé à faire sa cour à ses nouveaux coreligionnaires en leur racontant les choses qui peuvent les flat-

ter et qu'ils sont le plus disposés à croire. Est-ce uniquement à de telles sources que vous irez puiser vos informations sur une institution religieuse si éminente?

Quant à moi, si je demeure aussi sensible que je l'ai jamais été, aux déficits de l'Eglise d'Angleterre, je puis dire que je comprends mieux et que j'admire chaque jour davantage ses grandes et nombreuses qualités. Nous avons beaucoup à apprendre d'elle. Si elle est pauvre là où nous sommes riches, elle est riche là où nous sommes pauvres. Certaines raisons, qui ne sont pas des raisons de polémique, toujours plus ou moins sophistiquées, m'empêchent de rentrer dans ses rangs et m'obligent à rester où je suis, suspendu entre ciel et terre. J'avoue très franchement que je le regrette, et que j'ai fait tout mon possible pour me défaire de ces raisons.

J'insiste sur cela, afin que tout en me défendant contre l'accusation de Protestantisme portée contre moi, je ne semble pas partager l'étrange mépris que témoigne Votre Eminence à tout ce qui est protestant.

## IX

### **Un leader supposé du Modernisme**

Je l'ai déjà dit, je ne me plains pas de la façon simpliste dont vous résumez mes idées, bien que vos italiques montrent que vous m'avez compris tout de travers et que vous pensez avoir affaire au plus ardent défenseur du plus grossier individualisme. Il me faut néanmoins relever certaines de vos observations.

En premier lieu, en me présentant comme le Moderniste-type et le représentant le plus autorisé de l'École, permettez-moi de vous dire que vous me faites beaucoup trop d'honneur et que vous exagérez par là l'importance qui s'attacherait à ma défaite. Je ne crois pas avoir contribué par l'apport d'une seule idée personnelle à cette interprétation du Catholicisme. Je ne me targue d'aucune compétence en matière de critique, d'exégèse, d'histoire ou de philosophie, tout au plus essayé-je de me tenir au courant des découvertes des autres. Un homme qui ne pourrait écrire lui-même une seule note de musique,

peut pourtant être capable de distinguer la bonne musique de la mauvaise. Au son qu'ils rendent tous deux, je distingue le cuivre de l'or. C'est ainsi que faisant à contre-cœur le sacrifice de plus d'un préjugé, de douces espérances, de chimères, de rêves longtemps caressés, je me suis mis à l'école d'hommes plus capables et plus instruits que moi, d'hommes qui avaient gagné la bataille longtemps avant que je ne me misse en campagne. Mon œuvre a été une œuvre de « vulgarisation », j'ai tâché d'expliquer et de clarifier pour les autres les idées qui m'étaient d'abord apparus étranges, troublantes et compliquées.

Ce qui m'a mis en évidence, hélas, et a fait de moi un « leader » pour les journalistes et leurs lecteurs, c'est uniquement l'indiscrétion maladroite des autorités ecclésiastiques. Eussent-elles agi envers moi avec la prudence diplomatique la plus élémentaire, pour ne pas parler ici de justice et de charité, depuis deux ans il n'eut pas été question de moi. Mais toujours et toujours on m'a forcé à parler quand j'aurais beaucoup mieux aimé me taire. Et cette fois encore, c'est la Lettre Pastorale de Votre Eminence, qui m'oblige à reprendre la plume. Ne pouviez-vous me laisser tranquille ? Ne m'aviez-vous pas déjà causé assez d'en-

nuis ? Rien ne répugne plus à ma nature que de m'imposer indiscretement comme doit le faire un *leader* à la pensée et à la volonté d'autrui. Qu'on me donne un éléphant blanc plutôt qu'un disciple, un pénitent ou un converti. Mais en admettant même que je fusse un *leader*, juger un mouvement aussi complexe et aussi varié que le Modernisme sur un seul échantillon, quelle que soit sa valeur, ne me paraît pas loyal vis-à-vis des autres. Je ne représente que moi seul. Et la preuve, c'est qu'il ne faut pas parler de moi à l'abbé Loisy, je l'agace, il me considère comme un rêveur et un mystique. Le Père Laberthonnière me soupçonne de n'être qu'un scolastique déguisé. Tel ami se plaint de mes tendances démocratiques, tel autre de mes sympathies aristocratiques. N'en déplaise à l'Encyclique *Pascendi*, les Modernistes ne sont pas tous taillés sur le même patron et ils ne se sont pas engagés à défendre le même système et, moins que tout autre, celui que Sa Sainteté leur a fabriqué.

## X

### **Mon indifférence en matière d'histoire et de dogme**

D'autre part, vous expliquez mes aberrations par le fait que j'ai « toujours et d'une façon presque exclusive, été attentif aux mouvements de la vie intérieure, peu ou point préoccupé des enseignements traditionnels du dogme et de l'histoire ecclésiastique ». Rien n'est plus loin de la vérité. J'ai toujours été, au contraire, presque exclusivement préoccupé de l'enseignement traditionnel dogmatique et de la difficulté de le concilier d'une part, avec les nécessités de la vie intérieure, et de l'autre avec les récentes découvertes de la Critique historique religieuse. En fait de théologie dogmatique, je puis, sans me vanter beaucoup, affirmer que Rome ou Louvain n'ont pas grand chose à m'apprendre. Ce n'est peut-être pas beaucoup dire. Lorsque, dans mes écrits, j'ai laissé de côté les conclusions scolastiques, ce n'a jamais été par ignorance comme vous

le supposez charitablement, mais délibérément et consciemment, parce que j'avais le sentiment bien net de leur insuffisance. En ce qui regarde l'histoire de l'Eglise, il est vrai que je n'ai aucune compétence. Mais les résultats devant lesquels les hommes de science se sont inclinés ont été pour moi un sujet constant d'intérêt, et c'est, à mon sens, un des traits essentiel du problème auquel vient se heurter le Modernisme. Il existe, je le sais, une école de soi-disant Modernistes pour laquelle les difficultés historiques sont absolument secondaires, inexistantes; qui est guidée dans ses tentatives de reconstruction par le sentiment de l'insuffisance de la philosophie scolastique comme véhicule de la pensée chrétienne; qui réclame une philosophie religieuse qui serait l'analyse fidèle, expérimentalement vérifiable, des inductions de la vie et de l'action religieuses. Je suis de tout cœur avec cette école. Mais ce n'est point une nouvelle venue, elle est de haut lignage, elle remonte à la tradition pré-scolastique, ce n'est qu'une renaissance. Si pour celui qui ne va pas au fond des choses, elle rappelle, au premier abord, le Kantisme, c'est que les deux écoles s'élèvent aussi fortement l'une que l'autre contre la scolastique et que la terminologie kantienne,

pour la même raison, convient à merveille à la Philosophie de l'Action. Mais ce que celle-ci a de commun avec Kant remonte à Saint Augustin et beaucoup plus haut encore.

C'est la difficulté historique et non la difficulté philosophique qui inspire la tentative de reconstruction du Moderniste pur et simple. Ce sont les faits, impossibles à ignorer aujourd'hui, concernant l'origine et la composition du Vieux et du Nouveau Testament ; l'origine de l'Eglise Chrétienne, de sa hiérarchie, de ses dogmes ; le développement progressif de la Papauté ; l'histoire de la religion en général, qui créent un obstacle contre lequel la synthèse de la théologie scolastique doit nécessairement se briser.

Mais si je me sens disposé à accueillir, avec joie, la synthèse plus vivante et plus souple de la Philosophie de l'Action, cependant, lorsque je la vois mettre volontairement de côté ces faits ou les ignorer comme gênants, et faire la leçon à l'histoire, à la manière d'autrefois, j'avoue que je perds patience. Il m'est impossible d'admettre aucun argument *ex inconvenienti* : « Les faits sont les faits, et leurs conséquences ne dépendent pas de nous. »

Il s'en suit que bien que ce ne soit pas mon affaire que d'examiner et de discuter ces faits

déconcertants, je les ai toujours devant les yeux pendant que j'écris, ils jalonnent ma route comme autant de rochers ou de récifs qu'il faut tourner ou escalader le plus adroitement possible en évitant toute collision. Ma grande préoccupation est d'avancer en dépit de tous ces obstacles en sauvant le meilleur de mon bagage d'enseignement dogmatique traditionnel. Bref, vous n'êtes pas dans le vrai, lorsque vous dites que j'ai fait bon marché et de l'enseignement traditionnel dogmatique et de l'histoire de la religion.

## XI

### **De mes préoccupations Kantiennes**

Votre Eminence essaie ensuite de montrer que ce que vous appelez mon « système » est profondément empreint de la philosophie Protestante de Kant et de sa théorie de la certitude religieuse. Est-ce que véritablement l'idée que l'on arrive à Dieu beaucoup moins par la science et les syllogismes que par l'action et l'expérience, n'est pas infiniment plus vieille que Kant? Je ne pense pas que Pascal ni Saint Augustin, ni les grands mystiques Catholiques, ou encore Saint Paul et le quatrième Evangile aient subi l'influence de Kant. L'idée que le Protestantisme de ma jeunesse fut empoisonné par des infiltrations Kantiennes fera sourire quiconque connaît le rationalisme scolastique dur et coriace de la vieille théologie Anglicane. Autant vaudrait chercher Kant dans le Pentateuque.

En ce qui touche la « méthode de l'immanence », la recherche de la vérité religieuse au moyen de l'action, non de la spéculation,

je pourrais dire exactement le moment de ma vie où mon « immanentisme » a pris naissance. Dans ses « Règles pour le discernement des Esprits », empruntées bien entendu aux grands mystiques Catholiques, Ignace de Loyola dit : « Car de même que la consolation est opposée à la désolation ; de même les pensées qui prennent leur source dans la Consolation sont contraires à celles qui prennent leur source dans la Désolation. » D'un bout à l'autre de ses règles, il affirme que nos pensées et nos croyances sont déterminées par nos dispositions morales, par nos états sentimentaux et qu'elles en dépendent. Et encore, dans ses règles, pour faire un Choix et arriver à connaître la volonté de Dieu, il déclare que nous ne verrons clair que si nous ne sommes pas troublés par nos passions. A la vérité, ses Exercices sont une discipline des sentiments, la purification du cœur, seul moyen d'arriver à la connaissance de Dieu et de sa volonté. On dit qu'Ignace a toujours fait usage pour lui-même de la méthode qu'il recommande pour connaître la volonté de Dieu, c'est-à-dire observer si la résolution que l'on a prise s'accompagne de paix spirituelle ou d'inquiétude, usant ainsi des mouvements de l'âme, des états affectifs

comme d'une sonde, d'un bâton au moyen duquel il tâte le terrain et arrive à se frayer un passage. Il nous dit ensuite que c'est une des prérogatives de Dieu de créer ces états de l'âme sans qu'il soit besoin de connaissances préalables, états qui donnent naissance aux pensées inspirées et nous font sentir, par comparaison, combien nos pauvres tentatives humaines pour atteindre la vérité Divine, sont misérables.

Et maintenant, si Votre Eminence veut bien comparer ce que j'ai écrit dans diverses circonstances sur la nature et le mode de la révélation Divine, avec les principes empruntés par Loyola à la tradition mystique de l'Eglise, elle ne refusera pas de me croire quand j'affirme que ce n'est ni dans Kant ni dans la philosophie de l'Action, ni dans le Protestantisme que j'ai appris la « méthode de l'immanentisme », mais uniquement dans les Exercices spirituels du fondateur des Jésuites.

Loyola, à son tour, l'a empruntée aux grands maîtres de la méthode mystique, que l'Encyclique *Pascendi*, dans son désir de ne rien laisser subsister du Modernisme, balaye avec le reste. Il faut espérer que le Livre des Exercices qui a déjà été traduit devant le tribunal de l'Inquisition, sous le chef « d'illu-

minisme » Protestant, sera soumis de nouveau à une revision attentive.

Si je dois beaucoup de mon Modernisme à Saint Thomas d'Aquin, j'en dois plus encore à Ignace de Loyola: *Nova et Vetera et Hard Sayings* (quelques morceaux choisis, ébauches d'un volume sur les *Exercices Spirituels*), contiennent, au dire d'observateurs sagaces, la substance de toutes mes aberrations ultérieures. Ces livres ont été écrits longtemps avant que je n'eusse rencontré ou lu aucun de ceux qui devaient être plus tard mes maîtres en Modernisme. Ceux-ci m'ont aidé seulement à donner une forme et à fixer des idées flottantes et imprécises jusque-là; à séparer peu à peu les deux systèmes, scolastique et pré-scolastique, qui s'enchevêtraient, s'embrouillaient, luttaient désespérément dans mon esprit.

Il est donc tout à fait injuste de rendre Kant responsable d'idées qui sont plus vieilles que la scolastique et aussi vieilles que l'Évangile.

## XII

### Mes préoccupations darwiniennes

A côté de Kant, vous découvrez au Modernisme un autre parrain, Darwin. « Il a été aussi influencé, sans doute, par cet engouement, aussi général qu'il est irréfléchi, qui entraîne tant de bons esprits à appliquer, arbitrairement et *a priori*, à l'histoire, surtout à l'histoire de nos livres saints et de nos croyances dogmatiques, une hypothèse — l'hypothèse évolutionniste — qui, loin d'être une loi générale de la pensée humaine, n'est même pas avérée dans le champ restreint de la formation des espèces végétales ou animales. »

Ce que Votre Eminence considère ici comme un aboutissement, un résultat, est bien plutôt une cause. L'idée d'évolution n'est pas sortie de l'hypothèse darwinienne pour s'étendre ensuite à l'évolution mentale et sociale de l'homme, tout au contraire. L'évolution humaine n'est pas une hypothèse, c'est un fait certain. Je n'ai qu'à regarder en moi-même pour constater que mon esprit s'est développé aussi

réellement que mon corps a grandi, passant de l'état de l'embryon à celui de la maturité. Et ce n'est pas seulement que j'aie superposé une pensée à une pensée, une expérience à une expérience, comme on ajoute des pierres à un tas de pierres pour faire le tas plus gros, chaque pierre restant toutefois la même. Le psychologue que vous êtes se refuse à admettre, j'en suis sûr, cette explication mécanistique et atomistique du développement intellectuel. Chaque nouvel ingrédient modifie de fond en comble le caractère du mélange. J'emploie aujourd'hui les mêmes mots qu'hier, mais les pensées qu'ils évoquent sont infiniment plus riches, plus pleines, débordantes de nouvelles relations, de nouveaux rapports ; elles se sont développées avec tout l'ensemble de l'organisme mental dans lequel elles sont nées. Le Catéchisme ne peut avoir pour moi à quarante ans, la signification qu'il avait au moment où j'ai fait ma première communion. Il est arrivé à signifier infiniment davantage, ou bien il ne veut plus rien dire du tout. La ceinture de l'enfant ne peut entourer la taille de l'homme, il faudra, qu'elle s'étende ou qu'elle casse.

L'évolution de la pensée collective n'est pas moins certaine, bien que son évidence n'ap-

paraisse pas aussi clairement au premier abord. Ce n'est pas au moyen de simples additions, c'est par suite de transformations successives, que l'homme passe de la barbarie à la civilisation. Le cannibale n'existe plus parmi nous, il a été absorbé, il s'est transformé en quelque chose de plus élevé. L'évolution de la civilisation, de la vie, du sentiment, de la pensée collective est aussi évidente que la croissance de n'importe quel individu, plante ou animal. Elle n'a aucun rapport avec l'hypothèse darwinienne et n'en provient pas. Celle-là est matière d'observation ; celle-ci d'inférence et d'analogie. Vous ne pouvez sûrement pas ignorer que la méthode de critique historique existait et qu'elle avait été appliquée à l'étude des Saintes Ecritures, bien avant l'époque de Darwin et par des hommes qui tenaient pour bonnes les anciennes idées sur l'origine des espèces.

Lorsque vous dites que les Modernistes étudient la Bible et les dogmes dans l'idée d'y trouver la confirmation de l'hypothèse darwinienne, vous faites un acte de loyalisme envers l'Encyclique *Pascendi*, mais vous trahissez les faits. Vous vous rendez coupable du jugement le plus arbitraire, le plus *a priori*. Vous n'auriez jamais parlé ainsi si vous

aviez étudié sérieusement les critiques. Que la Bible et l'Église ne soient pas sorties armées de toutes pièces, du *fiat* divin, qu'elles aient grandi en même temps que l'homme, cela n'est point matière d'hypothèse ou d'inférence, mais d'observation. L'histoire les saisit sur le fait, en action. Les hommes qui vivent sur la surface de la terre, peuvent peut-être croire qu'elle a toujours été telle qu'ils la voient, mais les géologues qui explorent ses profondeurs savent bien toutes les transformations qu'elle a subies. La Bible et l'Église en ont subi d'analogues; l'histoire a creusé le sol et elle a fait apparaître à la surface des vérités qu'une scolastique *a priori* ne soupçonnait point. Elle a fait connaître, non pas une série de types dont la filiation n'est qu'une hypothèse aventureuse, mais des étapes successives dans le développement de ce que tout le monde reconnaît être un seul et même objet individuel.

Ce n'est pas comme s'il existait maintenant plusieurs Christologies que le Modernisme ferait remonter à une racine commune. C'est simplement l'histoire qui nous montre notre Christologie actuelle ayant passé par des phases différentes. Il suffit d'ouvrir Petreau pour se rendre compte qu'il en est ainsi. Où

voyez-vous là une hypothèse? Qu'est-ce que le Darwinisme vient faire ici? L'influence du Darwinisme sur Richard Simon, le fondateur de la Critique Biblique, ou sur Peteau, est aussi difficile à admettre que celle de Kant sur Pascal ou Saint Augustin.

## XIII

### **Mes préoccupations individualistes**

La troisième et principale cause du Modernisme selon vous est, je l'ai dit, « cet individualisme Protestant qui se substitue à la conception Catholique d'une autorité enseignante, établie d'office par N.-S. Jésus-Christ, et chargée de nous dire ce que, sous peine de damnation éternelle, nous sommes obligés de croire ». — Le Modernisme, je l'ai montré, adhère à l'ancienne conception Catholique et Apostolique d'une autorité enseignante appartenant à l'Eglise tout entière; autorité qui lui ordonne de prêcher la venue du Royaume de Dieu sur la terre, d'amener les hommes par ses préceptes, mais encore plus par ses exemples, à cette pénitence et à cette vie nouvelle sans lesquelles personne ne pourra entrer dans le Royaume de Dieu. Le Modernisme ne reconnaît pas l'indépendance religieuse de chaque individu en particulier; il ne reconnaît pas davantage la soumission absolue de tous à la volonté particulière et au jugement

d'un individu privilégié ayant le pouvoir d'imposer à tous des définitions théologiques sous peine de damnation éternelle.

Il croit à l'Église comme étant seule, dans le sens absolu du mot, le Vicaire du Christ sur la terre, seule chargée d'enseigner ce qu'il enseignait et rien de plus ; de la façon où il l'enseignait, et pas autrement ; seule chargée d'être ce qu'il était, la révélation d'une Vie nouvelle, l'inspiration d'une Espérance nouvelle, la communication d'une force nouvelle. La lumière qui doit, grâce au Christ, briller sur le monde, et qu'il l'a chargée de répandre, n'est pas la lumière de la science ni la lumière de la métaphysique, ni même la lumière de la théologie, c'est la lumière de cette révélation de Dieu qu'il était lui-même. En dehors de la sphère de cette révélation, l'Église n'a aucune autorité doctrinale divine quelconque. Le Royaume et la Voie, tels que le Christ les a prêchés contiennent le *depositum fidei* tout entier. Rien d'obscur ; rien d'abstrait ici ; dans un certain sens, rien de nouveau. C'est là un problème non pour l'intelligence, mais pour la volonté et le cœur. L'Évangile est une Force, il n'est pas une Science. Ce dont les hommes manquent, ce n'est pas de lumière, c'est de force. « Désirer, je le

peux bien, mais je ne peux rien accomplir. Malheureux homme que je suis ! Qui donc viendra à mon secours ? » Voilà le problème dont le Christ est venu apporter la solution et au sujet duquel l'Église a toute autorité en son nom.

Dans cette sphère, où elle a toute autorité pour enseigner, l'Église est une, indivisible, infaillible — *in necessariis unitas*. Hors de cette sphère, elle est divisée, variable, faillible — *in dubiis libertas*. Eh ! sans doute elle ne peut pas rester indifférente à la vérité théologique, à l'analyse intellectuelle de sa propre vie, non plus qu'à la vérité intellectuelle en général. Elle est tenue de se comprendre elle-même afin de se diriger et d'agir efficacement. Je l'entends bien ainsi, mais cette analyse consciente d'elle-même n'est pas la révélation. Ceci ne fait point partie de la prédication du Christ, et n'est point nécessaire pour entrer dans le Royaume du Ciel. Pourvu que nous vivions la Vie, il importe peu que nous ne réussissions pas à l'analyser ; l'analyse pourra toujours recommencer et se perfectionner. *In dubiis libertas*. Si la théologie de tout temps a été un brandon de discorde, un principe de désagrégation, c'est que l'on a toujours confondu ses con-

cepts et ses définitions avec cette Divine révélation dont ils ne sont que l'analyse humaine ; c'est qu'une Christologie a remplacé le Christ vivant, une théorie de l'Eglise, l'Eglise vivante ; c'est que la perte de la vie spirituelle, inévitable châtiment qui attend ceux qui ne croient pas à l'Evangile du Royaume et à la Voie, a été transféré arbitrairement à l'erreur théologique.

Les hommes sont naturellement intolérants en matière d'opinions, ils le sont encore davantage lorsqu'il s'agit de choses lointaines et incertaines où les opinions sont le plus souvent œuvres de l'imagination et ne sont contrôlées par rien. Ce serait à la religion et à la morale d'apaiser plutôt que d'alimenter ces passions égoïstes, à elles de prêcher la liberté, la tolérance. Si, au contraire, vous décretez que l'enfer est la juste punition de l'erreur théologique, si l'intolérance naturelle à l'homme reçoit la consécration et la bénédiction divines, le résultat ne pourra être que ce qu'il a été : haine, persécution, violence, division. La liberté, et non la contrainte pourra amener peu à peu à cette libre unité théologique, qui, si elle n'est pas absolument nécessaire, du moins est désirable pour le plus

grand bien de l'Eglise. Si on n'avait pas cherché à imposer, comme nécessaires, plus de choses que le Christ n'en avait imposé — le Royaume, la Voie, la Vie — si on n'avait pas confondu la foi à la personne du Christ avec l'assentiment intellectuel donné à des spéculations Christologiques, le monde entier serait Chrétien à l'heure actuelle. Mais les choses étant ce qu'elles sont, l'Evangile recouvert de tout cet attirail théologique, s'arrête au cerveau où il se perd avant d'arriver au cœur. Ce ne sera que le jour où l'Eglise se contentera de l'unité dans l'essentiel et où elle accordera la liberté dans ce qui n'est pas essentiel qu'elle réalisera l'unité.

En ce qui touche la prédication de l'Evangile, l'œuvre de la révélation, l'Eglise possède l'autorité spirituelle qu'avait le Christ lui-même. Et, dans la mesure où ses ministres parlent réellement en son nom, leur voix est la sienne. Ils ne sont pas seulement ses « délégués », car dans la mesure où ils la représentent réellement, ils ne sont pas distincts d'elle, ils sont partie de cette Eglise qui parle, et co-dépositaires de son autorité spirituelle. Un délégué ne s'identifie pas avec le message dont il est porteur. En dehors de la sphère de

sa mission divine, en matière de science, de métaphysique, d'économie, de politique, ils ne diffèrent pas des autres hommes, ils ont seulement l'obligation plus stricte d'être sincères dans la recherche de la vérité.

## XIV

### **Le Modernisme et la liberté scientifique**

« Les *doctrines* réprochées par l'Encyclique, continue Votre Eminence, épouvantent, par leur seul énoncé les consciences chrétiennes. » C'est assez naturel ; car parmi tant de crimes mis à la charge du Modernisme, vous l'accusez encore d'athéisme, d'agnosticisme, et de matérialisme. Le plus étrange, c'est que des conclusions si révoltantes aient pour origine des principes qui ont en eux-mêmes quelque attrait. « Il y a dans les tendances modernistes quelque chose de séduisant ; elles font impression sur certains esprits loyalement attachés cependant à la foi de leur baptême. D'où cela vient-il ? D'où vient au Modernisme son attrait pour la jeunesse ? »

Le problème est grave en effet. Si la jeunesse est avec nous, nous n'avons qu'à attendre. Encore une génération, et le monde entier sera avec nous. Les jeunes nous suivent parce que, vous le dites vous-mêmes, ils ap-

partiennent à l'aurore et non au déclin de la vie. Les deux caractéristiques les plus frappantes du nouvel ordre de choses, c'est l'esprit scientifique et le mouvement démocratique, — une nouvelle conception de la vérité et une nouvelle conception de l'idée d'autorité et de gouvernement.

Dans la mesure où le Modernisme marche à cet égard avec le siècle et l'Encyclique contre, les jeunes se sentent attirés vers celui-ci et repoussés par celle-là. Vous comprenez le danger et vous essayez de prouver que l'Encyclique ne cherche pas à entraver la liberté scientifique; vous dites que la Démocratie est possible en politique, mais que l'Eglise, qui est d'institution Divine, est une monarchie absolue, une dictature spirituelle, que c'est à prendre ou à laisser.

J'ai déjà noté que bien que Modernisme ne soit pas synonyme de pensée moderne, cependant la condamnation de celui-ci peut entraîner la condamnation de celle-là. La condamnation d'une synthèse peut tomber sur l'un ou l'autre des deux termes unis ou sur l'ensemble.

Dire que l'Encyclique *Pascendi* entrave la liberté scientifique, c'est, dites-vous, une calomnie répandue à plaisir par une presse hos-

tile et incrédule. Et vous donnez comme preuve les sacrifices faits à la science par les Catholiques de Belgique ; la preuve pour valoir quelque chose voudrait que vous n'en appeliez qu'à ce qui a été fait depuis l'Encyclique de Septembre dernier ; car ce sont les effets de l'Encyclique qui sont ici en question.

Vous nous dites que « les représentants de l'enseignement philosophique et théologique de notre université et de nos facultés libres, des séminaires, des congrégations religieuses, ont unanimement et spontanément déclaré et montré, dans un document signé par chacun d'eux, que par sa courageuse Encyclique, le Pape a sauvé la Foi et protégé la Science ».

Quelle spontanéité, quelle unanimité ! Combien, si cela disait moins, cela dirait davantage ! Dans l'espèce, tout cela ou rien, c'est la même chose. Vous imaginez-vous ce que deviendrait l'infortuné professeur, le malheureux maître, séminariste ou moine, la pauvre religieuse, qui, en refusant de signer une telle déclaration s'exposerait à toutes les petites persécutions prescrites par l'Encyclique et exécutées, avec quel empressement on le devine, par la clique bigote, jalouse, ambitieuse, adulatrice, que le Vicaire du Christ a déchaînée sur l'Eglise. Est-ce que nous ne savons pas tous,

aussi bien que Votre Eminence, comment ces adhésions unanimes et spontanées sont, sinon exigées péremptoirement, du moins attendues de tout évêque sous peine d'encourir le déplaisir de Rome. Quelle promptitude foudroyante dans ces adhésions ! Dans une circonstance récente, l'épiscopat français ne nous a-t-il pas édifiés, à la honte commune du catholicisme, sur la sincérité de ces convictions successives ?

Encore une fois, permettez-moi de vous rappeler qu'une uniformité mécanisée n'a rien de commun avec l'unité spirituelle ; que pour être significative, la coopération de témoins doit être absolument libre et indépendante ; qu'un homme menacé, persécuté, calomnié, exposé à perdre sa place et son gagne pain n'est pas libre. Ces signatures dont vous tirez tant d'orgueil ne prouvent qu'une seule chose, c'est que les Catholiques Belges sont admirablement enrégimentés et centralisés ; qu'ils sont comme une pâte molle entre les mains de leurs prêtres. Vous voyez là un symptôme de vie ; j'y vois moi, les prodromes de la mort et de la décomposition ; je connais trop bien vos officiers instructeurs pour avoir aucun doute à cet égard. Un cadavre obéit comme un cadavre ; un bâton comme un bâton. Votre déclaration

couverte de signatures ne m'impressionne nullement et je ne suis pas aussi sûr que Votre Eminence que l'on ne trouverait pas en Belgique un petit groupe de Modernistes timides, se réunissant dans quelque « mansarde » par peur des Juifs. Il me paraît difficile que la jeunesse du pays soit « attirée » vers le Modernisme et ne fasse rien pour manifester cet intérêt, que cette tendance si accusée n'aboutisse à aucun résultat. Mais peut-être n'êtes-vous pas encore bien renseigné. Votre « comité de vigilance » ne s'est peut-être pas encore assez familiarisé avec les méthodes de délation et d'espionnage.

Ceux qui, avec Votre Eminence, croient que l'objet de la Foi est une théologie révélée, un corps de termes, de définitions, d'assertions divinement garantis et valables pour tous les temps et tous les pays, sont parfaitement logiques en soutenant que l'Encyclique, loin de gêner la vérité et la liberté scientifiques, les encourage et les protège. Car on ne peut nier qu'il y ait solidarité entre la théologie et tout l'ensemble des connaissances humaines. Si la parole de Dieu garantit une science particulière, cette science devra être nécessairement la règle et le critère de toutes les autres; reconnaître sa loi, ce

n'est pas être esclave, c'est être libre, libéré de l'erreur. Bien plus, il y aura là une raison de progrès plus rapides et plus féconds. Alors qu'abandonnées à elles-mêmes, l'astronomie, la géologie, l'histoire, s'attardent, en se heurtant à des incertitudes, ces mêmes sciences, — si l'Écriture et la Tradition leur donnaient comme fondement ne serait-ce que trois ou quatre vérités indiscutables, — feraient de rapides progrès. Tels ont été pendant des siècles, les rapports entre la science Catholique et la révélation. Tels ils sont encore aujourd'hui dans la pensée de Votre Eminence et de l'Encyclique *Pascendi*. Tels ils doivent être nécessairement si les propositions scientifiques font partie, si implicitement que ce soit, de la substance de la Révélation Divine. Mais s'il n'en est point ainsi; si révélation n'est pas synonyme de théologie, les chaînes qui lient la science aux conceptions théologiques faillibles des siècles passés, sont bien celles de l'esclavage, un obstacle insurmontable au progrès.

Peut-on dire en jetant un regard en arrière sur l'histoire de son développement que le contrôle exercé par la théologie révélée sur la science, ait été pour elle un stimulant et non un obstacle? Peut-on dire que depuis qu'elle s'est débarrassée de ce contrôle elle a languï?

qu'elle a décliné, depuis le seizième siècle jusqu'au vingtième, surtout dans les pays Protestants ? Peut-on dire que ce que Votre Eminence appellerait « l'enseignement de l'Eglise » imposé sous toute espèce de peines et de châtimens temporels et éternels, a sensiblement hâté et facilité la découverte de la vérité sur la nature et l'histoire du monde et de l'homme ? N'est-ce pas précisément au nom de la révélation que l'autorité absolue de l'Eglise s'imposait à la conscience et rassemblant toutes ses forces a donné l'assaut à toutes les sciences les unes après les autres, essayant de les étouffer dès leur naissance ? Si l'Eglise était arrivée à ses fins ; si la raison n'avait pas refusé de la suivre en dehors du champ très restreint de son enseignement, nos idées scientifiques aujourd'hui, seraient celles de la Bible. Nous croirions que le monde est plat ou concave et non pas sphérique ; ou si nous le croyions sphérique, nous ne supposerions pas l'existence d'antipodes, nous penserions que les étoiles sont accrochées comme des lampes dans le ciel ; que le soleil fait chaque jour en courant le tour de la terre ; que l'homme n'a fait son apparition qu'il y a six mille ans ; que les fossiles ont été créés dans l'état où nous les trouvons ; que les éclipses et les météores sont des

présages miraculeux ; la multiplicité des langues un phénomène surnaturel ; que toutes les races humaines descendent des trois fils de Noé ; que toutes les espèces animales réunies sur un même point du globe étaient représentées dans l'arche de Noé ; nous croirions à un déluge universel et à sa cessation miraculeuse. Nous continuerions à brûler de vieilles femmes sous prétexte qu'elles ont le mauvais œil, ou qu'elles entretiennent des relations avec le démon ; à considérer les épileptiques, les hystériques, les fous, comme des possédés du démon ; les prières et les exorcismes nous tiendraient lieu de médecine, d'hygiène et de chirurgie ; nous sonnerions les cloches pour éloigner les esprits de la tempête et de l'orage, les démons des tremblements de terre ; le pharmacien serait un sorcier ; le prêteur d'argent un excommunié.

Les hommes qui, les premiers, ont battu en brèche ces idées reçues, furent condamnés et poursuivis au nom de la révélation comme hérétiques et blasphémateurs. Si ces premiers savants eussent été des libres-penseurs, cette opposition ne les aurait pas troublés. Mais c'était des croyants, et ils confondaient comme on le faisait alors la révélation avec la théologie ; ils ne faisaient pas la différence — cette

idée ne s'est imposée à nous que très lentement, — entre la valeur intellectuelle et la valeur expérimentale des Saintes Ecritures. Ils essayaient à tout le moins, mais ils essayaient en vain, de nier la solidarité entre la théologie et les autres sciences et de séparer l'enseignement scientifique de la Bible de son enseignement théologique. Par conséquent, et précisé-ment parce que c'était des croyants, la lutte entre leur conscience et leur raison était plus douloureuse. Leurs énergies se trouvaient paralysées, par le mirage d'une contradiction imaginaire entre la révélation et la science. Ce n'était pas la peur de la tyrannie ecclésiastique, c'était la crainte de Dieu, les inquiétudes d'une conscience troublée qui obligeaient un homme comme Galilée à rétracter ce qu'il savait vrai, par respect pour ce qu'il croyait une vérité révélée. Et c'est ainsi que, pendant des siècles, les efforts scientifiques des Catholiques furent arrêtés, rendus inutiles, parce que la théologie s'était substituée à la révélation. Dès qu'on eut secoué ce joug, la science s'élança, mûre pour de prestidigieuses conquêtes.

Mais tout cela, direz-vous, est de l'histoire ancienne, et les Protestants ne valaient guère mieux que les Catholiques en ces jours d'obscurantisme général. Aujourd'hui, tout est

changé. Est-ce que vous voyez l'Eglise se mettre en travers des découvertes de la physique, de la physiologie, de la géologie, de l'astronomie? Nous sommes libres comme l'air; nous marchons de front, nous avançons même les libres-penseurs sur le terrain scientifique.

Sans doute, mais à qui devons-nous la conquête de cette liberté, et quel en a été le prix? Est-ce à l'Eglise et aux théologiens ou à ceux que les théologiens combattaient et persécutaient; la théologie a toujours résisté, ne cédant le terrain que pied à pied. Quand elle a dû se tenir pour battue, elle s'est réfugiée dans le silence, un silence hostile, plein de mauvaise humeur. A quoi attribuer ce changement? La théologie abandonne-t-elle son principe ou serait-ce qu'elle ne se sent plus la force de le défendre? Les Protestants ont abandonné leurs vieux préjugés. Mais si nous nous tournons du côté de l'Encyclique *Pascendi*, nous retrouvons le vieux principe proclamé dans toute son intransigeance; nous voyons l'infailibilité scientifique et historique de la Bible affirmée, sous peine de faire de Dieu un menteur. Nous voilà liés à toutes les inductions scientifiques et historiques de l'Ecriture et du dogme; la science, nous dit-on,

doit se laisser diriger par la théologie scolastique, dont la protection lui sera bienfaisante. Le principe n'a pas changé. Et qui plus est, il faut l'appliquer avec énergie à cette science, la plus caractéristique et la plus importante de toutes à notre époque, la critique historique. La théologie, à laquelle ses défaites passées n'ont rien appris, s'apprête à défendre cette nouvelle position avec les armes d'autrefois, les tactiques vieilles; elle accuse ses adversaires de blasphème, d'hérésie, elle fait usage de la délation, de l'inquisition, invente de mesquines persécutions. Le ton même de la polémique, les attaques dirigées contre la méthode critique, tantôt violentes et injurieuses, tantôt arrogantes et ironiques, fait écho à la réfutation officielle de l'astronomie nouvelle de Galilée.

Donc, quand vous affirmez à la jeunesse de Belgique que l'Encyclique laisse la liberté scientifique intacte, vous voulez dire, sans doute, qu'elle se désintéresse des sciences naturelles contre lesquelles elle se sent désarmée et que, très sagement, la théologie s'est enfin décidée à laisser en paix. Mais vous oubliez la seule science autour de laquelle gravite la controverse du Modernisme et qui se trouve condamnée en même temps que le Modernisme.

Nierez-vous que la critique de la Bible et de l'histoire de l'Eglise soit une Science? Nierez-vous que cette science — la plus féconde et la plus importante à notre époque, — soit condamnée sous toutes ses formes, dans l'Encyclique du Pape? Nierez-vous que le document tout entier soit la réassertion du principe qui condamne la liberté scientifique? Si l'Eglise pouvait agir à sa guise, si elle était la maîtresse de diriger à son gré l'éducation, que serait l'avenir de la science historique, sous le contrôle des idées et des hypothèses de la *Summa Theologica* de Saint Thomas? C'est, cela va sans dire parce que vous croyez sincèrement à une histoire infallible, divinement révélée, que vous vous persuadez que le contrôle de la révélation ne peut qu'aider la vraie critique et non l'entraver. Mais je serais bien surpris si la jeunesse de Belgique partageait longtemps les idées de Votre Eminence sur ce point.

Quand vous vous félicitez des succès et de la supériorité des Collèges et Ecoles Catholiques en regard des non-Catholiques, en Belgique, on serait heureux d'attribuer ce succès au grand intérêt que l'Eglise porte à l'Instruction Publique en dehors de tout intérêt ecclésiastique spécial. Mais qui ne sait que les

parents, si bons catholiques qu'ils soient, hésiteraient à mettre leurs enfants dans des Ecoles Congréganistes s'ils pouvaient croire que celles-ci ne dussent leur assurer tous les avantages temporels aussi sûrement que les Ecoles du Gouvernement? Il en est de même partout. La concurrence et la loi de conservation, obligent le clergé à une activité, qu'il déploie rarement, quand cette compétition n'existe pas. Et voilà pourquoi je ne puis considérer votre argument comme probant. L'éducation, en se généralisant, ne crée pas une atmosphère favorable à une « théologie révélée ». Les théologiens le savent bien, et c'est pourquoi ils considèrent l'instruction du peuple comme un danger pour ce qu'ils appellent la Foi.

Les temps étant mauvais, il faut s'en accommoder, ou bien vivre comme si on ne vivait pas dans le temps. Entre deux maux, on a choisi le moindre. Ceci soit dit, bien entendu, non pour le jeune clergé qui monte, mais pour celui qui va mourir.

Dira-t-on que j'en conclus que l'Eglise est hostile à la Science et à tout intérêt humain? Dieu m'en garde! Je veux dire simplement que les théologiens ne sont pas l'Eglise; que puisqu'il y a solidarité entre la théologie

et les autres sciences, l'Église en reconnaissant qu'elle n'est point infallible en matière de science, reconnaît, du même coup, qu'elle ne l'est pas en théologie. Du moment où la croyance en une théologie révélée aboutit à l'erreur scientifique, c'est que cette croyance est une erreur.

La théologie est humaine ; la Révélation est divine. La Révélation, c'est l'expérience des réalités surnaturelles ; expérience qui s'exprime spontanément sous une forme populaire, en images et non pas en formules scientifiques ; la théologie n'est que l'analyse incomplète et toute pleine d'erreurs de cette expérience. La mission divine de l'Église est d'enseigner et de répandre une vie nouvelle, un nouvel amour, une nouvelle espérance, un nouvel esprit et non pas de faire l'analyse de ces expériences. La théologie de l'Église est vraie et utile dans la mesure exacte où elle vient, — mais pour y retourner toujours — de l'expérience religieuse collective de ceux qui vivent la vie de l'Évangile, se nourrissent de l'esprit de l'Évangile prêché par Jésus-Christ.

## XV

### **Le Modernisme et la démocratie**

Ce qui dans le Modernisme attire encore la jeunesse de Belgique, c'est sa conception du Gouvernement ecclésiastique et de l'autorité. C'est entendu, le Modernisme s'est laissé séduire, à la suite de Doellinger, par les idées de J.-J. Rousseau et les principes des « Droits de l'homme ». C'est un enfant de la Révolution française. La jeunesse de Belgique est malheureusement entichée de ces mêmes idées modernes : suffrage universel, gouvernement parlementaire, etc., et par contre, très opposée à l'idée de monarchie absolue que représente l'Eglise, monarchie de droit divin, où toute la puissance est concentrée dans les mains d'un seul individu irresponsable.

Identifier l'idée Catholique et historique de la Constitution de l'Eglise avec le principe du Gouvernement des majorités, j'aime mieux ne pas qualifier ce procédé de critique. Après tout, ce n'est pas là plus extraordinaire que de vous voir saluer un disciple de Rousseau dans le pen-

seur profondément conservateur qu'est « Doelinger l'apostat » ; l'homme qui a passé toute sa vie à étudier l'histoire ecclésiastique, et qui, s'il a protesté contre le pouvoir absolu du Pape, l'a fait au nom de la Tradition et non pas au nom de la philosophie actuelle. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer que la pensée de l'Eglise dont les évêques en concile sont les représentants, n'est pas celle d'une majorité numérique, pas même celle de l'unanimité ; c'est la pensée collective de la Communauté tout entière. Un organisme n'est pas plus différent de la somme de chacune de ses parties ; l'eau, pas plus différente des éléments qui la composent, une maison des tas de pierres qui ont servi à la bâtir,

En politique, en affaires, cette fiction, que la volonté et l'opinion de la majorité deviennent celles de la minorité, est nécessaire. Mais régler les questions de vérités et surtout de vérité religieuse, par un vote, c'est une innovation que nous devons au Concile du Vatican. Jusque-là, l'unanimité morale était requise pour consacrer les décisions œcuméniques. Car comment dire que c'est la pensée de l'Eglise, de *l'orbis terrarum* si elle est en opposition avec une partie assez considérable du monde Chrétien représentée par un

nombre appréciable d'évêques. Il ne s'agit pas d'organiser par une suite d'expédients la croyance universelle, mais de la découvrir et de la proclamer.

Transformer un Concile en *meeting* où la majorité des voix l'emporte, c'est une idée qui ne pouvait venir qu'à des hommes pour lesquels le caractère organique de l'Eglise était lettre morte et qui, sous l'influence des conceptions révolutionnaires et Napoléoniennes, en étaient venus à la considérer comme une construction artificielle.

La foi de l'Eglise n'est pas celle de chaque individu, fut-il Pape ou laïque. En chacun, l'esprit Chrétien se manifeste sous un aspect nouveau et particulier qui n'est jamais deux fois le même. Personne n'a le droit de dire : « Je suis la Tradition ; je suis le Christianisme. » C'est par l'échange constant et la comparaison entre ces manifestations différentes et toujours variées que se forme et se développe une pensée collective, qui guide, éveille, stimule le développement de chaque âme en particulier. Là est le grand avantage d'une Eglise organisée, dans le sein de laquelle toutes les expériences des siècles passés, des générations successives se groupent, sont passées au crible, purifiées pour le plus grand bien de tous.

C'est pour cette fin que l'Eglise a besoin d'être organisée hiérarchiquement, de manière à concentrer sur un même point les rayons innombrables de sa lumière spirituelle et à distribuer aux plus pauvres et aux plus déshérités, l'apport des plus riches et des plus savants. Les évêques réunis en concile ne sont d'aucune façon les délégués de leur troupeau. Cette métaphore champêtre a causé de bien grands maux. L'évêque est une partie du même organisme que le troupeau, il en est même la partie principale. Pasteur et brebis ne font qu'une même personnalité morale et non pas deux. Le pasteur n'est pas en dehors des brebis, ni au-dessus d'elles; elles ne sont pas davantage en dehors de lui, et au-dessus de lui. Lui et elles n'ont qu'une pensée collective, une volonté. Et c'est cette pensée collective que l'évêque représente et non pas sa pensée propre à lui, ni la leur. Le Pape n'est pas davantage le délégué de l'Eglise Universelle, comme jouissant d'une personnalité morale distincte. Comme le premier d'entre ses frères les évêques, il est le principal représentant non de sa pensée personnelle, mais de la pensée collective de l'Eglise. Evêque du siège central vers lequel les Chrétiens affluent de tous les coins du monde, il est, dit Irénée,

en contact avec la pensée universelle que l'on peut apprendre plus vite en s'adressant à lui.

C'est l'histoire, bien plutôt que J.-J. Rousseau, qui s'est chargée d'apprendre au D<sup>r</sup> Doellinger la vraie tradition Catholique de l'autorité. Vous laissez entendre que je vais encore plus loin dans la voie ouverte par Rousseau. Mais je ne saurais attacher beaucoup d'importance à de telles paroles. « C'est, dites-vous, cette conception du pouvoir que Doellinger voulait appliquer aux évêques réunis en concile. A son tour, Tyrrel l'applique aux évêques comme aux fidèles... de la communauté Chrétienne. » Vous entendez par là, sans doute, que si Doellinger considère les évêques comme de simples délégués, moi, je considère les laïques comme de simples délégués. Mais délégués de qui, juste ciel ? Il ne saurait y avoir de *processus infinitus* en fait de délégation. Rousseau fait du peuple un souverain, il n'en fait pas un délégué.

Vous voulez peut-être dire que, de même que Doellinger fait des évêques de simples délégués des fidèles, je fais du Pape le simple délégué des évêques. Mettre le Pape ainsi sous la dépendance des évêques, ce serait le faire sortir de leur rang aussi bien qu'en le mettant au-dessus d'eux. C'est contre cette sé-

paration mécanique, cette mutilation d'un organisme ayant une même vie, une même pensée, une même volonté, que je m'élève. A votre formule : « Les évêques en union avec le Pape » ; je substituerai : « Le Pape en union avec les évêques et les évêques en union avec l'Eglise ». Tant que le sens de votre observation ne m'apparaîtra pas plus clairement, je me permettrai de la considérer comme un morceau de bravoure. Dans tous les cas, si je suis en désaccord avec Doellinger sur ce point, c'est inconsciemment, et c'est tout aussi inconsciemment que je serais d'accord avec Rousseau.

Je n'ai ni le goût, ni le talent nécessaire pour m'embarquer dans une discussion sur la meilleure forme de gouvernement. Mais, d'une part, un système qui soumet les problèmes les plus difficiles et les plus complexes au vote de la majorité, c'est-à-dire des gens les moins compétents et les moins instruits, me semble une pure folie ; folie aussi grande que de faire trancher les controverses théologiques par le scrutin populaire. Pour tout ce qui regarde l'expérience quotidienne, les exigences ordinaires du corps et de l'âme, les idées communes en tant qu'elles se distinguent du raisonnement et du travail réfléchi, tous les hom-

mes ont la même compétence. Mais en dehors de cette sphère, la raison est avec le plus petit nombre, non avec le plus grand. D'autre part, la monarchie absolue ne me paraît tolérable que dans le cas, d'ailleurs impossible, où il se rencontrerait un Prince parfait. Cette institution, telle que nous la montre l'histoire, est une forme de gouvernement détestable et anti-chrétienne. La monarchie absolue a tenté de se légitimer en invoquant la doctrine du Droit Divin et en se réclamant d'une grâce plus ou moins miraculeuse, d'une direction donnée au Roi par le Roi des Rois. A l'abri de cette fiction, elle a commis des crimes abominables. Mais, même dans les conditions les meilleures, cette forme de gouvernement me semble incompatible avec la dignité et la responsabilité personnelle, qui sont les conquêtes les plus précieuses du Christianisme. Pour renoncer à sa propre et pauvre petite personnalité, pour vivre hors de lui-même et entrer dans la vie collective de la communauté à laquelle il appartient, il est indispensable qu'il soit au moins permis à l'homme de prendre part à l'action commune; qu'il se sente responsable en quelque mesure des destinées de tous; qu'il partage la gloire ou les hontes de la société. S'il n'a aucune responsabilité, si

son seul devoir est d'obéir aveuglément, sans même savoir où on le mène, de servir des intérêts inconnus — intérêts universels, dit-on, mais qui ne sont le plus souvent, que ceux d'une clique bureaucratique égoïste ; si l'homme n'est qu'une force brute aux ordres de ses gouvernants, il cesse d'être une personne, et ses intérêts se limitent aux intérêts de cette mesquine individualité.

L'interprétation moderne qui nous montre dans la Papauté une monarchie spirituelle absolue, a eu précisément ce résultat. Elle tend à faire, non seulement des laïques et du bas clergé, mais encore des évêques, autant de marionnettes mues par des ficelles que le Secrétaire d'Etat de la Papauté tient dans sa main. L'absolutisme spirituel est l'ennemi le plus dangereux de la personnalité, plus terrible qu'aucun absolutisme politique n'a jamais pu l'être et ne le sera jamais. Epictète, sous le costume de l'esclave, peut conserver sa personnalité ; il peut, sans s'exposer aux reproches de sa conscience, sans trahir sa religion, se sentir homme, et homme responsable de l'humanité ; les intérêts du monde sont ses intérêts. Il reste un citoyen libre dans la Cité de Dieu.

Ce droit de cité, l'Encyclique *Pascendi* l'en-

lève explicitement au laïque et au prêtre Catholique. Elle le laisse aux évêques, en apparence seulement, par respect humain et dans la crainte que les pierres elles-mêmes ne se dressent pour protester. On dit au laïque qu'il n'a aucune part dans la vie, dans l'action de l'Eglise, si ce n'est celle d'une force aveugle entre les mains du Pape, souverain absolu et irresponsable. Il n'a que faire de penser, de comprendre, de sentir, d'avoir des idées, il n'a qu'à obéir.

Quand je me suis trouvé, pour la première fois, au milieu de Catholiques Romains et en particulier de prêtres et de religieux, rien ne m'a plus surpris que leur extraordinaire indifférence pour les intérêts les plus profonds, les plus universels de leur religion ; pour le retentissement possible de l'opinion et des mouvements du monde sur la situation de leur Eglise. Nés pour des préoccupations plus nobles, on semblait avoir atrophié leur vie profonde en les absorbant sur de menus scrupules personnels, sur les intérêts d'une chapelle ou d'un parti. C'était une dangereuse excentricité que de manifester de l'intérêt pour « l'Eglise du Christ, l'Eglise militante sur la terre ». Les très rares exceptions à cette règle étaient pour la plupart, des recrues venues de l'Eglise

d'Angleterre ou d'ailleurs. A cet égard, le clergé Catholique Romain diffère des autres hommes, en général, qui ordinairement s'intéressent passionnément aux progrès de leur science, de leur art ou de leurs affaires. La raison en est bien simple. S'il n'y a rien à apprendre; s'il n'y a qu'à recevoir les ordres de l'Etat-Major; si toute la puissance, toute la responsabilité est entre les mains d'un homme; si nous ne sommes que des esclaves et non de libres citoyens, comment se pourrait-il que nous prissions intérêt à autre chose qu'à la tâche journalière qui nous a été confiée par l'autorité et que nous devons remplir dans un esprit d'aveugle obéissance? Ne serait-ce pas pour cette raison que l'interprétation du Catholicisme, si longtemps tenue en oubli, et remise en honneur par les Modernistes, éveille l'intérêt de la jeunesse de Belgique? Elle lui suggère l'idée que la religion est la plus grande cause du monde, que chacun est personnellement responsable de son succès, que tous doivent y collaborer de toute l'énergie de leur esprit et de leur cœur. Ne serait-ce pas pour la même raison que vous fouillez en vain les bibliothèques de leurs aînés sans y trouver un Nouveau Testament

ou un Paroissien Romain, un rayon consacré à la littérature religieuse ?

Quels que soient les inconvénients de la Monarchie absolue en général, — et ils se trouvent encore considérablement augmentés là où la puissance miraculeuse et divine du Maître justifie l'abandon complet de toute responsabilité, — vous nous direz que nous n'avons pas le choix. « L'Eglise, société naturelle, est essentiellement d'institution positive ou externe et doit être acceptée par ses membres avec l'organisation qu'elle a reçue de son Divin Fondateur. C'est au Christ lui-même qu'il appartient de nous dicter sa volonté. » C'est-à-dire : l'Eglise n'a pas grandi et ne s'est pas développée du dedans comme un organisme social naturel, en vertu d'un principe vital immanent. Elle a été créée de toutes pièces, instantanément, sous la forme d'une monarchie absolue avec son Pape, ses évêques, ses prêtres, ses dogmes, ses sacrements, ses institutions par le *Fiat* du Christ historique. Comme l'Adam de la Genèse, elle est sortie du limon parfaite et achevée dans son corps et dans son esprit.

Comme j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer, Votre Eminence ne tient pas compte de la science qui, de nos jours, est

une des plus importantes et des plus caractéristiques, de cette critique historique dont l'application aux Livres sacrés et à la Tradition de l'Eglise est le point autour duquel tourne toute la controverse Moderniste.

Vous supposez prouvé ce qui est en question, lorsque vous réfutez le Modernisme et ses méthodes en déclarant que la réfutation en est déjà faite et que la création en bloc du système ecclésiastique romain par le *Fiat* du Christ doit être considérée comme admise. Loin d'être évidente, cette conception devient, de jour en jour, plus difficile à défendre; si on l'étudie à la lumière de la critique historique, lumière, il est vrai, dont vous pensez pouvoir ne pas tenir compte, l'Encyclique l'ayant éteinte. Cette manière de voir, en tous cas, est bien sûre de ne pas faire de recrues nouvelles, et ses derniers défenseurs disparaîtront avec cette génération ou la suivante. Y accrocher l'ancre de l'Eglise, est aussi dangereux que d'attacher une embarcation à une baleine. La baleine plonge et avec elle le canot. Ce système aura autant de valeur historique d'ici à quelques années que la légende d'Eve et du serpent ou que celle du déluge.

Chaque progrès que nous faisons aujourd-

d'hui dans l'étude des origines du Christianisme est en opposition avec l'idée d'une création en bloc et définitive de l'Eglise Catholique par le Christ, « selon la chair », avec celle d'un Saint Pierre qui aurait eu, de sa fonction, de son rôle officiel, la même conception que Pie X, pénétré de sa suprématie, de son rôle d'évêque des évêques, et gouvernant ses frères en monarque absolu. Il n'est pas question ici d'expliquer une série d'espèces données par « l'hypothèse » de la génération et de la sélection, mais d'observer une série d'étapes franchies successivement par la même institution. On voit tous les jours, de plus en plus clairement, que ce que le Christ a fondé, ce n'est pas l'Eglise hiérarchique; le Christ a réuni autour de lui un petit groupe de missionnaires, de frères; ceux-ci, plus tard, guidés par l'esprit du Christ se sont organisés et tel a été le commencement de l'Eglise Catholique. Le Christ n'a pas chargé quelques-uns d'entre eux de gouverner les autres et de les instruire, mais il leur a dit à tous d'aller et d'enseigner toutes les nations et de les préparer, par le baptême de pénitence et une vie nouvelle, à la venue prochaine du Royaume de Dieu sur la terre. Cette conception, loin d'attenter à la dignité de

l'Église, de nier sa divine institution, l'exalte au contraire et établit ses titres sur une base beaucoup plus ferme que celle que pourrait fournir, grâce à une exégèse fort contestable, une demi-douzaine de textes plus ou moins falsifiés et défigurés.

Mais si cela devient une question de textes, il me semble que les défenseurs de l'absolutisme oublient, ce qui est d'ailleurs beaucoup plus commode, la promesse du Christ de demeurer avec son Église jusqu'à la consommation des siècles, de lui envoyer son Esprit pour la conduire à la Vérité ; ils oublient qu'il s'est identifié avec le Corps mystique de ceux qui étaient remplis de son esprit, embrasés du même feu. Est-ce que des expressions comme celles-ci : « Celui qui vous écoute, m'écoute » ; « Ce qui sera lié sur la terre sera lié dans le ciel », etc., n'autorisent pas les Modernistes à considérer l'Église Catholique comme une institution Divine, bâtie par le Christ, immanente dans le corps de ses successeurs ? Est-ce qu'elles ne leur permettent pas, sans faire violence à l'histoire, de parler du Christ historique comme ayant établi ses fondations sur ce petit groupe de missionnaires apostoliques, d'où elle est sortie, comme la plante sort de sa racine pour grandir et prospérer sous le souffle de

l'esprit de Dieu ? N'est-ce pas toujours la vieille querelle entre la vue statique et la vue dynamique de l'œuvre de Dieu ? Avons-nous encore à apprendre qu'il travaille comme un sage, non comme un fou ; qu'il procède progressivement, sans à-coups ni cataclysmes ? Que tel ait bien été le développement du Catholicisme depuis ses origines, cela n'est pas une simple hypothèse, mais un fait d'observation. On aura beau torturer l'exégèse, on ne parviendra pas à sauver la thèse ultramontaine de la nouvelle théologie.

Mais puisque le froment et l'ivraie ont poussé pêle-mêle dans le même champ, nous ne pouvons conclure en deux syllogismes que la monarchie absolue du Pape, telle que la majorité du Concile du Vatican aurait aimé à la définir et à l'établir, est l'œuvre du Christ immanent dans l'Eglise. Il ne saurait se contredire lui-même. Il peut développer les principes de son Evangile, mais il ne saurait se mettre en opposition avec eux. Celui qui a restauré notre personnalité, notre liberté spirituelle, ne peut nous dépouiller de nos droits de libres citoyens du Royaume de Dieu.

On ne peut douter que son idéal ne soit un gouvernement spirituel. Ses disciples sont ses amis, non ses esclaves, en ce sens qu'ils

coopèrent à ses desseins. Ils y coopèrent librement ; ils n'obéissent pas aveuglément ; ils le suivent allègrement, ils ne se font pas traîner. « Le serviteur ne sait pas ce que fait le maître. » Soutiendrez-vous que ces mots aient été adressés aux évêques seuls, plutôt qu'aux « évêques en union avec le Pape ? » C'est une prétention bien étrange.

Il nous dit encore : « Les maîtres des nations font peser leur domination sur elles : les plus hauts placés parmi les hommes exercent leur autorité sur les autres. Mais il n'en va pas ainsi pour vous ; que celui qui l'emporte sur les autres devienne votre serviteur et que le premier se mette à vos ordres. »

Il n'y a pas de doute possible, le gouvernement qui, par ces paroles, est interdit à l'Eglise, c'est le gouvernement des Césars Romains dont les principes, et les méthodes furent remises en vigueur par les Papes du Moyen-Age et par leurs successeurs, qui, par une étrange ironie, continuent à s'appeler en même temps : « évêques des évêques », et « serviteurs des serviteurs de Dieu ? » Il est plus aisé de tirer du sang d'une pierre, que de l'Esprit du Christ, l'esprit d'absolutisme. Sans doute, l'ivraie peut pousser au milieu du froment, mais ivraie et froment n'ont pas une racine commune.

Ce n'est pas seulement la critique historique qui refuse de considérer l'absolutisme de la papauté moderne comme d'institution personnelle du Christ. Pouvez-vous, non, vous ne pouvez pas prétendre que les Eglises d'Orient, si étroitement conservatrices et traditionnelles, soient Protestantes ou individualistes, qu'elles subissent l'influence révolutionnaire de Rousseau. Cependant, tout en reconnaissant l'ancienne primauté de l'évêque de Rome sur ses Frères, et l'obligation où il est, comme chef, et en raison de son autorité spirituelle, de donner le bon exemple, elles lui refusent le droit de se proclamer évêque des évêques, de gouverner ses frères, de les tenir sous son autorité juridique absolue et irresponsable.

Ce qui attire la jeunesse de Belgique vers la conception Moderniste de l'Eglise, c'est ce qu'elle a de commun, non avec Rousseau, mais avec l'Évangile de Jésus et avec l'ancienne tradition Catholique de l'Orient et de l'Occident, que les travaux de la critique historique, condamnée par l'Encyclique, viennent confirmer.

\* \* \*

Mais je ne veux pas pousser plus loin la critique de la Lettre Pastorale de votre Emi-

nence. C'est une réponse bien longue il est vrai à un document très court mais le texte le plus concis est souvent celui qui exige le plus long commentaire. Il y a mille manières de ne pas atteindre la vérité. Toucher le but, l'atteindre en plein cœur, demande du temps et des soins ; une vie tout entière peut ne pas suffire pour réfuter les erreurs accumulées dans un acte d'accusation d'une demi-page.

J'aimerais à penser que j'ai attaché trop d'importance à une page fugitive ; je voudrais croire que cette lettre a été écrite à la hâte, dans la bousculade d'une matinée très occupée ou à la fin d'une journée de fatigue. Mais le fait que vous ayez demandé et obtenu l'approbation spéciale du Saint-Père, que vous donniez à ce mandement la publicité d'une brochure, ne me le permet pas et m'oblige à croire que vous avez mis là le meilleur de votre pensée, que c'est l'expression de vos convictions les plus profondes.

Une telle incohérence dans les idées, une pareille méconnaissance de l'histoire, ont été pour moi un sujet d'étonnement sans cesse renouvelé, et de profond découragement. Tant d'ignorance des choses et des gens me surprenait douloureusement de la part d'un homme que

la rumeur publique m'avait signalé comme une des lumières les plus brillantes du Sacré-Collège, l'étoile d'Orient qui, un jour peut-être, se lèverait pour dissiper les ténèbres actuelles. Cette espérance, pauvre petite flamme vacillante, un rude coup de vent l'a éteinte.

## XVI

### Un des aspects du Modernisme

Mais avant de prendre congé de Votre Eminence, qu'elle me permette, en mon nom personnel, car loin de me considérer comme un des chefs du Modernisme, j'ose à peine essayer d'expliquer un mouvement aussi complexe, qu'elle me permette de lui dire ce que le Modernisme me paraît être et comment je le comprends.

Le terme « Moderniste » a été pris dans tant d'acceptions différentes, qu'il en est résulté beaucoup de confusion. Depuis l'Encyclique *Pascendi*, qui ne l'a pas inventé, ce mot désigne un parti dans l'Eglise Catholique Romaine. Aujourd'hui on l'emploie pour désigner les Chrétiens libéraux de toutes les catégories ; il a remplacé le mot vieilli de « libéral », lequel avait du reste l'inconvénient de s'appliquer en même temps à un principe politique et à un principe religieux, et d'être, par conséquent, moins exact. « Moderniste » opposé à « moderne », sous-entend que l'on insiste sur

la modernité comme principe. Cela signifie, la reconnaissance, de la part de la religion, des droits de la pensée moderne, la nécessité d'opérer une synthèse, non entre ce qui est ancien et ce qui est nouveau sans distinction, mais entre ce qui, après avoir été passé au crible de la critique, est reconnu bon dans ce qui est ancien, aussi bien que dans ce qui est nouveau. Le contraire du Modernisme est le Médiévalisme qui, en fait, n'est que la synthèse opérée entre la foi Chrétienne et la culture du Moyen-Age et qui se flatte bien à tort de remonter à la période apostolique; cette synthèse, faite une fois pour toutes ne veut pas admettre qu'un même travail d'adaptation incessante doive durer aussi longtemps que durera l'évolution intellectuelle, morale et sociale de l'homme. Et, par conséquent, elle se regarde comme l'expression définitive du catholicisme.

Médiavélisme est un terme absolu, Modernisme un terme relatif. Le premier représentera toujours les mêmes idées, les mêmes institutions; le dernier se modifie au gré du temps. Puisqu'on tient à nous donner un nom spécial, on pourrait nous en donner un pire; celui-là, au moins, est synonyme de vie et de mouvement par opposition avec la stagnation et la mort. Il distingue le Catholicisme qui

est de tous les temps du sectarisme qui n'a qu'un temps.

La plus grande force de l'Encyclique, en tant qu'elle fait appel au sentiment chrétien, tient à l'usage équivoque qu'elle fait du terme de Modernisme.

Elle prétend tracer le portrait des Catholiques Romains qui sont attachés au principe du « Modernisme », et qui croient qu'une synthèse entre la foi et les résultats acquis de la critique est possible sans que ni la foi ni la science aient à souffrir de cette synthèse. Mais en fait, elle range parmi les Modernistes ceux aussi qui n'ont pas cette assurance, qui considèrent que la critique doit être nécessairement fatale au Catholicisme, à ses croyances et à ses institutions, qui se moquent des essais de synthèse, les qualifient d'utopies et qui, le plus souvent, se mêlent aux adversaires les plus actifs — officiels ou non officiels — du Modernisme. En somme, l'Encyclique considère comme « Modernistes » tous les Catholiques Romains qui acceptent les résultats de la critique, que les conséquences pour la foi en soient désastreuses ou non. Elle rend ainsi très habilement tout « Modernisme » suspect de socinianisme, d'athéisme ou d'agnosticisme. Elle les marque tous au même fer rouge,

comme tous coupables d'une même hypocrisie. Hélas, il y a, et il y a toujours eu, de tels hommes dans l'Eglise et même sur la Chaire de Saint Pierre, et cela bien avant l'époque de la critique. Le scepticisme n'est pas moderne, non plus que l'athéisme ni l'hypocrisie. Conservons donc le nom de « Moderniste » ; il désignera ceux qui ont, en l'Eglise Catholique Romaine, une foi aussi ferme que les hommes du Moyen-Age, une foi plus profonde même et qui, loin de s'épouvanter, se sent stimulée au contraire par les découvertes de la critique moderne. Car, de même que c'est la foi dans le Christ vivant qui fait le Chrétien, et non une Christologie particulière, de même ce qui fait le Catholique, ce n'est ni telle ou telle théorie abstraite de l'Eglise, mais la foi en une communauté Catholique historique, jeune branche pleine de sève, poussée sur le vieux tronc, rejeton de la mission apostolique. Quiconque a perdu la foi dans la mission et la destinée de l'Eglise Romaine et dans le grand avantage qu'il y a à s'identifier avec elle, n'est pas un Catholique Romain.

Croire en la vivante et historique communauté Catholique, c'est croire que par sa vie et son travail collectifs elle réalise petit à

petit les idées et les fins pour lesquelles elle a été fondée ; qu'à travers bien des fluctuations, des erreurs, des égarements, des conquêtes nouvelles, des retours en arrière, elle se façonne et arrive à une forme d'institution plus parfaite pour le développement moral et spirituel des individus et des sociétés ; que par sa continuité, son extension, elle constitue l'objet collectif d'une vaste expérience, du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, un lent mais sûr accroissement de pensée ; que si elle avance péniblement et de façon presque insensible, c'est que son évolution, comme celle de la nature, est au prix d'une expérience immense, très coûteuse, parfois même affreusement cruelle et que les résultats des efforts individuels, toujours en lutte les uns contre les autres, ne s'affirment que lorsque leur droit à la vie, leur droit de conquête, a triomphé de toutes les objections. La foi que l'on a dans l'Église comme organe de la religion, dépend, dans une certaine mesure, de la foi que l'on a dans les lois de la psychologie collective, qui sont les lois de la nature, qui sont les lois de Dieu.

J'ai travaillé laborieusement à développer cette idée dans les premiers chapitres de « Charybde et Scylla », je n'y insisterai pas

davantage ici. En ce qui touche cette foi dans l'organisme vivant de l'Eglise, Modernistes et Médiévalistes sont d'accord. Ils sont Catholiques les uns comme les autres, quelle que soit leur analyse théorique ; les uns et les autres ont droit de cité dans l'Eglise. Dans la mesure où l'on ne croit pas que l'Eglise travaille lentement à l'éclosion d'une religion toujours plus vraie et plus féconde ; dans la mesure où on considère toute son histoire comme stérile, vaine, vide de sens, comme « un conte bégayé par un fou, plein de bruit et de fièvre, et qui ne veut rien dire (1) », on ne croit pas à l'Eglise et on n'est pas Catholique.

Cependant le Moderniste est un Catholique d'une espèce particulière.

En quoi consiste cette singularité ?

Elle consiste en ce que, tandis que le Médiévaliste considère l'expression du Catholicisme, formée par la synthèse entre la foi et la culture générale du treizième siècle, comme définitive, le Moderniste déclare cette finalité impossible et soutient que l'œuvre ne peut avoir de terme, puisque le progrès de la culture n'en a pas.

(1) Macbeth, V, 5.

Et c'est pour cela que les nouvelles méthodes historico-scientifiques et leurs résultats, les idées modernes, les institutions sociales et politiques, qui sont incompatibles avec la synthèse médiévale, paraissent, au Médiévaliste, inconciliables avec ce qu'il considère comme l'expression définitive et parfaite du Catholicisme. La vieille synthèse a bien subi quelques modifications aux Conciles de Trente et du Vatican mais sans abandonner les anciens errements et seulement pour marquer plus nettement son opposition vis-à-vis de la culture post-médiévale. Le Moderniste n'est point un admirateur aveugle de la culture actuelle. Il sait qu'elle est très mélangée, qu'il y a là du bon et du mauvais et qu'il est nécessaire d'en user avec critique et discernement. Mais il croit qu'en fin de compte le bon l'emporte sur le mauvais; que l'organisme Catholique finira par absorber tout ce qui a une valeur de vérité durable; parce que le catholicisme ne peut vivre qu'à ce prix.

S'il croit à l'Église comme Catholique, comme homme, le Moderniste ne se désintéresse pas des autres hommes. Regarder le monde qui n'est pas chrétien comme abandonné de Dieu; refuser d'admettre que Dieu travaille et se révèle dans l'histoire de l'hu-

manité ; qu'il est avec le genre humain, en lui, si l'on peut dire, dans toutes ses luttes contre le mal, l'ignorance, la bassesse ; qu'il est l'auteur premier de tout progrès intellectuel, esthétique, moral, social et politique, c'est, pour le Moderniste, la forme la plus subtile et la plus dangereuse de l'athéisme.

J'irai plus loin encore, et je dirai que sa foi dans le monde est plus fondamentale encore que sa foi dans l'Eglise, — dans ce monde dont il est écrit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné pour lui son fils bien-aimé. » Car celui qui prend place à table, est plus grand que celui qui sert. L'Eglise, comme son Maître, est envoyée pour servir le monde ; pour le servir, non pour le régenter, non pour le mépriser, non pour le fouler aux pieds. Si elle a quelque chose à lui apprendre, elle a aussi beaucoup à apprendre de lui. Le monde est le tout vivant dont elle n'est qu'une partie ; et le tout est plus grand même que le plus vital de tous ses organes. Le Moderniste aime l'Eglise pour l'amour du monde et de l'humanité, ce qui veut dire qu'il aime l'humanité davantage, la considérant comme une révélation plus pleine, plus complète de Dieu. Le dualisme Manichéen qui met en opposition l'Eglise et le monde, comme la lu-

mière et les ténèbres, est, pour lui, un compendium d'hérésies. Toute barrière qui les empêche de se communiquer leurs propres biens l'un à l'autre, appauvrit l'Église autant que le monde. Chacun doit absorber les forces actives de l'autre, sous peine d'un développement monstrueux, le développement d'un seul côté au détriment de l'autre.

Et encore, tandis que le Médiévaliste, avec son idée mécanistique et statique de l'infailibilité ecclésiastique, canonise en bloc et sans distinction toute la synthèse médiévale, le Moderniste, avec son idée dynamique d'un mouvement qui, à la fin, doit immanquablement produire le bien ; avec le sentiment que la plus haute vérité humaine est encore mêlée d'erreur, que ce qu'il y a de meilleur sur la terre est toujours mélangé de quelque mal, le Moderniste ne reçoit pas toutes les décisions de l'autorité avec une adhésion sans limites ; il se méfie de l'absolutisme sous quelque forme qu'il se présente.

Il ne considère pas l'essence du Christianisme comme composée de un ou deux principes simples donnés dès le début et demeurant immuables sous une masse déconcertante d'adjonctions vaines ou dangereuses. Il croit, au contraire, que cette essence s'enri-

chit et s'organise chaque jour, éclairée par les principes vivants qui président à son développement et qui l'aident à s'assimiler ce qu'il y a de bon et de vrai dans le travail du développement humain. Le christianisme n'est pas seulement le levain primitif, mais toute la masse qui a fermenté, qui s'est christianisée et qui s'est étendue d'âge en âge. Sur ce point, le Modernisme est d'accord avec le Médiévaliste contre le Protestant. Mais il ne croit pas que ce travail se soit arrêté au treizième siècle, et, par conséquent, il est encore plus strictement fidèle au principe Catholique.

Pour lui, toutefois, c'est là un double mouvement de bien et de mal, d'erreur et de vérité. Il voit clairement ce que les hommes de la Réforme pouvaient à peine distinguer à la lueur vacillante du flambeau de l'histoire, c'est qu'on a semé l'ivraie presque en même temps que le froment, qu'on la resème sans cesse; qu'ivraie et froment ont poussé ensemble dès les temps apostoliques, depuis les premières et pieuses interpolations des textes de l'Évangile; qu'il y a eu développement presque simultanément des bons et des mauvais principes, des vérités et des erreurs, du ferment de l'Évangile et du ferment de l'hypocrisie. Il voit qu'avec chaque généra-

tion se développe quelque erreur, tantôt l'une, tantôt l'autre; elle mûrit et trahit son véritable caractère, il faut la déraciner; à certaines époques, la moisson d'erreurs est si abondante qu'il n'y a pas moyen de s'en débarrasser sans faire une sorte de révolution; il faut prendre la faux, couper sans merci, lier en bottes et brûler les plantes malfaisantes. Il reconnaît d'une part dans le développement récent de la conception césarienne de l'autorité ecclésiastique, de l'autre, dans les découvertes de la critique historique et biblique, dans les transformations politiques et sociales, les signes d'une de ces crises périodiques dans la vie de l'Eglise. Il n'est point capable d'un de ces Philistinismes aveugles qui voudrait raser l'Eglise, semer du sel sur le terrain et rebâtir sur le vieil emplacement un beau bâtiment flambant neuf. Il croit fermement que rien de ce qui a si largement et pendant si longtemps donné la vie, ne peut être détruit sans qu'il y ait pour le monde une perte et un appauvrissement irréparables. Son unique effort est de séparer l'élément périssable de l'élément impérissable, de changer le moins de choses possibles, d'en conserver autant que la vérité et la sincérité le permettent.

Il n'ignore aucun des abus, aucune des erreurs auxquels ont donné lieu les dogmes et les institutions, mais il sait aussi quels services ils ont rendu aux principes qu'ils ont tenté, souvent en vain, d'exprimer. Amour du Christ, culte des saints, miracles, sacrements, dogmes, théologie, uniformité, rites, sacerdoce, sacrifices, papauté, infailibilité, et le Médiévalisme lui-même, tout cela représente autant de tentatives pour satisfaire les besoins religieux de la nature humaine.

Tout ce qu'il y a de matériel, de mécanique, de grossier, d'antihistorique ou de désuet, doit être éliminé mais sans compromettre les valeurs acquises qui ont surnagé en dépit de leur insuffisance manifeste. Si l'union des principes Chrétiens avec les principes et les éléments sains d'une civilisation grandissante a été féconde pour le vrai développement de l'idée Catholique, leur union avec les éléments malsains de la civilisation a donné des résultats bâtards au milieu desquels on peut toutefois retrouver et dégager un principe de vie. Il n'est pas jusqu'à des choses atroces, comme les persécutions et inquisitions religieuses, qui n'aient été approuvées par d'honnêtes consciences. C'est que de tels crimes ne faisaient que pervertir en les appliquant

des vérités incontestables, à savoir qu'un destructeur d'âmes constitue un plus grave danger pour le peuple qu'un assassin ; que la mort temporelle est un mal moindre que la mort spirituelle. Aucune immoralité n'aurait pu vivre et n'aurait prospéré, si elle n'avait fait appel à la conscience sous les apparences de la moralité. Il faut dégager cette moralité si l'on veut qu'apparaisse aux yeux, la difformité qu'elle cachait, et empêcher qu'elle ne se reproduise sous la même forme.

Et voilà pourquoi aux yeux du Moderniste, les erreurs même, les crimes et les folies du passé sont des expériences qui laissent l'Église d'autant plus sage, plus profonde et plus riche. Une même loi préside à la formation du caractère collectif et à celui de l'individu. Les vertus qui ne sont pas implantées dans l'âme après une lutte pénible, ne flottent qu'à la surface. L'arbre que n'a pas secoué le vent d'orage, tient moins solidement au sol.

C'est par la méthode expérimentale que la Nature se fraie la route et qu'elle arrive peu à peu en tâtonnant à découvrir ce qu'il y a de plus utile, de plus vrai dans les lois de la vie. Le Catholicisme est une grande expérience religieuse ; la recherche de l'expression la plus pleine et la plus parfaite du Christianisme.

Le Médiévalisme, aux yeux du Moderniste, est une expérimentation nécessaire qu'il faut maintenant pousser jusqu'aux dernières et plus amères conséquences si l'on veut que l'Église réalise, dans le fond de son âme et de sa conscience, une notion plus riche, plus profonde et plus vraie de liberté et d'autorité; de foi et d'orthodoxie; de développement et d'identité, qui ne serait pas possible sans cela. C'est ainsi que Dieu, dans l'histoire, fait passer le monde en jugement afin d'entasser le froment dans son grenier et de livrer l'ivraie au feu éternel.

Il est certain toutefois que si nous eussions possédé l'omnipotence et l'omniscience, nous n'eussions pas arrangé les choses ainsi; nous eussions évité tout ce temps perdu et les désastres qu'entraînent tant d'essais infructueux; nous eussions créé une Église parfaite et immuable par le *fiat* de notre volonté. Mais les voies et les vues de Dieu ne sont pas les nôtres et nous ne devrions pas nous étonner de le voir travailler sans compter et avec autant de calme dans le Royaume de la Grâce que dans le Royaume de la Nature. Le raisonnement qui consiste à imaginer ce que Dieu a dû faire d'après ce que nous aurions fait nous-même, est la base principale de la théorie ultramontaine de l'Église; base qui se

trouve quelque peu ébranlée quand on considère ce que Dieu a fait jusqu'ici et ce qu'il fait encore aujourd'hui.

Enfin, le Moderniste réclame, non pas plus de liberté, mais la liberté absolue pour la science dans le sens le plus large du terme. Rien ne doit l'entraver; elle ne doit reconnaître d'autres limites que ses propres lois, ses méthodes et l'expérience qui est son objet. Il ne permet même pas qu'on enchaîne la théologie à aucune affirmation révélée ou stéréotypée, mais seulement aux expériences religieuses qu'elle doit tâcher de traduire en concepts et en symboles. Ces expériences sont la substance de la révélation; les affirmations inspirées n'en sont que les symboles primitifs et classiques et ne peuvent pas être traitées comme on traite les prémisses d'un raisonnement.

La science, pour le Modernisme, est un système complet dans lequel rentrent toutes les expériences et qu'il s'efforce de réduire à une synthèse de l'intelligence. Théologien, il étudie les expériences spirituelles et surnaturelles, elles font, pour lui, partie de la totalité de l'expérience; il étudie les religions de l'humanité; la religion d'Israël, la religion de Jésus et de ses Apôtres, la religion de la

communauté Catholique, toutes comme autant d'expériences. Il tient compte des forces spirituelles, des tendances et des sentiments qui ont pris corps dans l'histoire, les institutions et les doctrines de l'Eglise Catholique Romaine et dans la vie et les actions de ses enfants et qui se manifestent tantôt par des défaites, tantôt par des victoires, par des développements réels ou imaginaires. Ces considérations l'amènent progressivement à se faire une idée plus juste de l'essence et des fins du Catholicisme, à établir un plus juste critère à l'aide duquel il jugera ses développements futurs.

Le Modernisme, par conséquent, n'a rien de commun avec cet ultramontanisme diplomatique et plus cultivé qui passe le plus discrètement possible sur les thèses surannées; qui flirte — oh! combien prudemment — avec la science et la démocratie; qui pèse ses mots et dose l'onction de ses phrases; qui prêche d'un ton bénin aux deux partis l'opportunisme et la tolérance; qui, semblable à Don Juan entre ses deux maîtresses, leur dit tour à tour qu'il est de cœur avec eux et qui, le plus souvent, pour toute récompense, il se trouve pris entre l'enclume et le marteau.

Le Modernisme ne s'arrête pas à modifier

tel dogme, telle institution plutôt que telle autre. C'est un principe qui envahit tout. Il prend le Catholicisme tout entier, et dans le Catholicisme il distingue toujours l'élément divin et l'élément humain, l'esprit et le corps, le permanent et le variable. S'il est une hérésie, il est bien « la somme de toutes les hérésies ».

Donc, si nous le regardons comme guidé par une tendance, un mouvement, dirigé d'après certains principes, qu'il est prêt à suivre aveuglément où qu'ils puissent le conduire, il me semble qu'il est facile d'en donner une idée assez claire. Mais si par Modernisme, nous entendons un système théologique achevé comme celui des scolastiques, proposant une solution définitive pour chacun des problèmes théologiques, si l'on me demande quel sera l'aboutissement de ses méthodes et de ses principes ; si l'on me demande quel est la doctrine moderniste sur le Christ, les sacrements, les Ecritures, etc., j'ai absolument le droit de répondre que « je n'en sais rien ». Comme un socialiste a parfaitement le droit de dire qu'il ne sait pas ce qu'est le socialisme ; qu'il ne saurait en donner une définition complète, car personne ne peut voir au delà de l'horizon ; qu'il est impossible de définir une idée en formation

et qui, tout naturellement, est encore inhabile à se formuler elle-même. Le socialiste sait que le monde entier est en travail; mais il sait mieux ce qui se fait à la présente minute que ce qui se fera demain. En présence des idées et des institutions sociales existantes, qui sont facilement définissables parce qu'elles ont fait leur temps, qu'elles sont mortes, il demeure muet, il passe pour fou, précisément parce qu'il est à la recherche de quelque chose de vivant, qui s'efforce de venir au jour, qui lutte, qui se transforme sans cesse, passant par une série de développements embryonnaires. Mais si par socialisme nous entendons non pas une théorie ou une idée, mais le procédé, la tendance, le mouvement qui groupe des millions d'hommes en vue d'une fin commune, les enrôle dans une œuvre à la fois de destruction et de construction, le socialisme est quelque chose de tout à fait défini et concret.

On peut en dire autant du Modernisme dans la mesure où il représente le groupement vivant des Modernistes, non l'idée encore obscure mais réelle et active qui les inspire et les réunit. Puisque le Médiévalisme est mort, on peut donner de lui une définition abstraite, le Modernisme n'est pas définissable de façon abstraite, puisqu'il ne cesse de

grandir. Un système qui volontairement ignore les résultats du développement social, moral et mental de l'homme depuis le treizième siècle, est tout naturellement plus simple, plus défini que celui qui, non seulement essaie de s'assimiler ces résultats, mais considère les conclusions actuelles comme provisoires et comme les simples amorces de progrès futurs. Le Modernisme a renoncé à l'utopie d'une synthèse faite une fois pour toutes : il sait que chaque période nouvelle impose à l'Eglise un nouveau travail d'adaptation.

Dès qu'on pense avoir épuisé en une formule le plein sens d'une expérience, cette formule ne tarde pas à usurper la place de l'expérience elle-même, à être l'*x* et l'*y* qui la représentent. Quand nous prenons le symbole pour la réalité, la formule pour l'objet, nous ne sommes pas gênés par l'insuffisance de la formule, comme nous le sommes quand formule et objet se présentent en même temps devant notre conscience. Il n'est pas difficile d'appliquer au Christ ou à l'Eglise certains prédicats quand ceux-ci ne sont pour nous que des mots ou des concepts ; cela le devient davantage quand c'est le Christ vivant et l'Eglise vivante qui se dressent devant notre conscience. Car nous sommes alors, toujours

sensibles à l'insuffisance de nos affirmations ; nous sentons la nécessité d'ajouter cet aspect, puis cet autre, ce rapport et encore celui-ci ; d'ajuster et de réajuster, de corriger, de perfectionner sans fin.

Le Moderniste, par conséquent, refuse au scolastique le droit de lui demander des définitions et des conclusions qui sont toujours en train de se faire et ne sont jamais faites. Mais, à ce compte, dira-t-on, privés d'un corps de doctrine stéréotypé, que pourrez-vous bien prêcher à la foule ? Nous répondons premièrement, que le besoin de conclusions précises ne serait pas une excuse suffisante pour donner des conclusions fausses ou prématurées et prétendre à la claire vue de choses qu'on ignore. Secondement, que la question ne se pose pas entre la religion populaire et la théologie moderniste, mais entre la théologie scolastique et la théologie moderniste, qui sont toutes deux la justification scientifique de la foi, et des pratiques catholiques populaires. Ce que nous prêchons aux pauvres, ce n'est pas la théologie, mais la révélation — l'expression simple et inspirée de ces expériences que la théologie traduit dans le langage technique des systèmes philosophiques.

Enfin, nous répondrons que le système

scolastique, en dépit de sa soi-disant simplicité, est tout aussi inintelligible aux foules que, par exemple, le système de l'immanence et du pragmatisme. Quel est donc l'homme de bonne foi qui peut dire et croire que les formules théologiques sur la Trinité, l'Union Hypostatique, ou la Transubstantiation, que nous apprenons aux Fidèles à répéter, évoquent dans leurs intelligences des notions correspondantes. Ne sait-on pas bien que pour les théologiens eux-mêmes, quand on les serre de près, ce ne sont là que des mots. Votre Eminence conçoit-elle très clairement les différents concepts qui répondent aux mots : « génération », « procession » dans le Symbole de Saint Athanase ; est-ce qu'elle a une idée bien nette d'expressions telles que : « la présence spirituelle », « tout entier dans le tout et dans chacune des parties », ou « trois personnes et une nature », ou « une personne et deux natures ? » Si vous croyez comprendre, n'est-ce pas seulement parce que vous vous dites que d'autres comprennent ? Non, Eminence, quand nous prêchons au Peuple ce que le Christ prêchait, — la venue du Royaume de Dieu, le baptême de la pénitence et la vie nouvelle, — nous le nourrissons de pain ; mais quand nous lui enseignons la scolastique, nous le nour-

rissons de mots et de vent. « Et c'est pour cela que beaucoup, parmi vous, sont faibles et malades, et que beaucoup restent endormis. »

Mais on aurait tort de croire que, parce que les idées de la théologie moderniste sont sans cesse en accroissement et par cela même indéfinissables et toujours incomplètes, elles sont sans valeur. Pour l'homme, la vérité est sans cesse en formation, elle n'est jamais un tout définitif. Son intelligence, ses facultés d'analyse, ne peuvent jamais faire autre chose que tracer le contour des masses grandissantes de son expérience. L'insuffisance de ses conceptions n'est pas simplement quantitative ; il n'y a pas mathématiquement la moitié, le quart ou le dixième d'un tout. Chaque addition change l'essence, la nuance de vérité, de tout ce qui a précédé, comme chaque nouvel ingrédient change la qualité d'un composé chimique. Néanmoins, ce qui est acquis reste acquis, bien que transformé et dépassé en raison des acquisitions subséquentes. La chrysalide survit dans le papillon, l'embryon dans l'adulte ; il en est de même pour les expressions successives qu'une même réalité, une même expérience, crée dans l'esprit humain. Chacune exprime la même chose ; chacune engendre celle

qui la suit et est engendrée par celle qui la précède. Bien plus, chacune a une valeur permanente, elle détermine la direction de tout le développement qui ne peut être ni compris ni critiqué si l'on néglige d'étudier une seule de ses différentes phases et de la rapprocher des autres.

Donc, lorsqu'il s'agit de prêcher le Christianisme ou de le vivre, le Moderniste l'interprète au moyen des mêmes symboles que le Médiévaliste. Lorsqu'il s'agit d'exprimer scientifiquement et intellectuellement les expériences que ces symboles représentent ; quand il s'agit d'une controverse théologique, il se refuse à considérer aucune théologie comme définitive ou à prédire quelle forme elle prendra dans son effort pour arriver à faire concorder l'expérience religieuse avec toutes les autres expériences, passées et futures. Il ne veut être l'esclave d'aucune formule, d'aucune inscription gravée sur la pierre, mais seulement des faits d'expérience dont ces monuments gardent le souvenir et des lois de la pensée.

Et c'est pourquoi la théologie d'un Moderniste, c'est-à-dire sa conception intellectuelle du Catholicisme, étant vivante et sans cesse en accroissement, ne saurait être présentée avec

la netteté d'une théologie finie et morte, inaccessible aux influences vivifiantes de la culture contemporaine.

Bien plus, il est évident que les théologiens modernistes ne pourront pas être d'accord entre eux comme ceux qui apprennent par cœur, un système que l'autorité leur impose et qui fait appel plutôt à leur conscience qu'à leur raison. Ceux-ci ne comprennent rien à ces théories qu'ils défendent, mais ils rassurent à la pensée que leurs prédécesseurs ont vu clair dans cette forêt ténébreuse. Ils croient naïvement à cette menteuse uniformité dont l'enseignement théologique se vante et qu'il ne prouve jamais. C'est la foi qui fait les miracles, dit-on. Combien plus puissante encore la foi dans la foi des autres. Elle est capable de vêtir d'un vêtement de gloire celui qui est nu, auréole que tout le monde admire et que personne n'aperçoit.

## XVII

### **Autres aspects du Modernisme**

Voilà, Eminence, le Modernisme tel du moins qu'il m'apparaît à la lumière des expériences de toute ma vie depuis l'époque où, tout jeune homme, j'osais me mesurer avec l'imposant Evêque Butler jusqu'à l'heure présente. Si le désir de faire de la religion une vérité vivante destinée à des âmes vivantes, est le Modernisme; j'étais Moderniste sur les bancs du collège, aux jours les plus ultramontains de ma jeunesse et pendant les longues années où j'ai patiemment cherché le Saint Graal, parmi les amas de poussière de la scolastique, sous la direction d'hommes qui ne doutaient de rien et dont la paisible assurance faillit me guérir de toute angoisse religieuse.

Tel est le Modernisme pour celui que vous nous montrez, avec un léger sourire de dédain, comme « soucieux par dessus tout de retenir dans le sein de l'Eglise ceux de nos contemporains que déconcertent les affir-

mations bruyantes des incrédules, qui, tantôt au nom des sciences naturelles, tantôt au nom de la critique historique, veulent faire passer leurs préjugés philosophiques et leurs hypothèses conjecturales pour des conclusions acquises à la science et en conflit avec notre Foi ».

Eminence, si je me suis trouvé en présence de gens si faciles à tromper, j'ai eu affaire aussi, vous le savez, à des hommes qui ont eu tous les avantages que l'éducation du séminaire peut donner ; des hommes qui auraient désiré très sincèrement trouver des guides chez leurs maîtres officiels, ces malheureux ayant osé un jour demander ce qu'ils devaient penser, on leur donna le conseil de ne pas penser du tout, de fermer leurs livres et leur intelligence, et de prier afin d'être délivrés des tentations du démon. Sage conseil, le plus habile, le seul même que de tels hommes puissent donner.

Mais enfin le Catholicisme est autre chose qu'une théologie, et ce n'est pas par le côté intellectuel seulement que le Médiévalisme entre en conflit avec un phénomène aussi complexe, le phénomène à mille aspects qu'est la culture moderne. Et c'est pourquoi le Modernisme qui poursuit ardemment la solution de tous les

conflits modernes, présente, non pas dans chacun des Modernistes (comme le croit l'Encyclique), mais dans l'ensemble, une variété infinie.

Tout le monde est d'accord pour proclamer que le monde du Moyen-Age est mort ; qu'il est impossible d'enchaîner l'Eglise à ce cadavre si on veut qu'elle vive. Mais chacun regarde la sphère du monde, que ce soit l'ancien ou le nouveau, de son point de vue très restreint et personne ne peut l'embrasser dans son ensemble. Il s'en suit que le rôle de la synthèse est infiniment plus vaste et plus difficile qu'on ne saurait l'imaginer. Celui, en effet, qui ne regarde que son petit coin du monde, peut avoir quelques moments d'ardente espérance. S'il pouvait voir tout l'ensemble, il aurait lieu de désespérer. Cependant, la division spontanée du travail qui a fait le monde, pourrait le refaire. Nous ne nous sommes pas encore mis librement à cette tâche collective, nous n'avons pas jusqu'ici choisi nos places. Les forces universelles qui régissent les progrès de l'humanité, nous poussent en avant, l'idéal qui travaille à se réaliser dans un avenir prochain nous entraîne. Notre interprétation de ces forces obscures est certainement erronée en quelque mesure.

Aucun mouvement de ce genre dans l'histoire, ni la réforme Protestante, ni la réforme des Jésuites, ni la réforme Franciscaine, ni même la réforme Chrétienne, n'a suivi les voies tracées et voulues par ses premiers promoteurs. Les grands Réformateurs ont toujours été les instruments à demi-aveugles d'une puissance dont les plans étaient infiniment plus vastes que les leurs. Ce qui les enchaînait à un passé devenu impossible était précisément ce qui faisait d'eux des instruments utiles, les canaux par lesquels, ce qui avait de la valeur dans le Passé, pénétrait l'Avenir, un Avenir qui leur eut semblé tout impossible, et sans doute nullement désirable.

Le but de nos désirs et de notre travail, c'est la renaissance du Catholicisme Romain en décadence, et cela dans ce que nous pensons être les plus vrais intérêts de la religion.

En admettant même que nous nous trompions, la peine que nous aurons prise, nous ne l'aurons pas prise en vain. L'esprit qui vit en nous, qui nous inspire, qui nous unit, ne peut manquer à ses fins qui sont plus grandes que les nôtres. Cet esprit a déjà prononcé l'arrêt de mort du Médiévalisme. Celui-ci a fait ses preuves; expérimentalement on l'a « pesé dans la balance, et on a vu sa misère ». Main-

tenant, c'est le Modernisme qu'on va mettre à l'épreuve, et c'est nous, forcément, qui serons les instruments de cette tentative. Il est impossible d'en prévoir le résultat. Mais nous savons que, de cette expérience, il ne peut en sortir, comme de toute autre, que la vérité, qu'elle se traduise par un échec ou par un succès. L'organisme ecclésiastique est-il assez fort pour vivre en repoussant toutes les idées nouvelles; est-il assez fort pour se les assimiler; est-il si faible que cet effort doive le tuer? Qui pourrait le dire? Le monde de Dieu n'en continuera pas moins d'avancer et les efforts de ceux qui auront travaillé pour cette noble cause ne seront pas perdus.

## XVIII

### **Transformations possibles du Modernisme**

Le Moderniste croit à l'Église, ai-je dit, dans la mesure où il croit au monde et à l'humanité. Il n'y a pas deux Dieux, il n'y en a qu'un qui travaille et se révèle à la fois dans le tout et dans la partie. Je parle du monde que « Dieu aimait tant ». Le monde dont il est dit : « Malheur au monde », et « Tu n'aimeras pas le monde », vit au dedans aussi bien qu'au dehors de l'Église, et sous la forme la plus répugnante, l'hypocrisie.

Mais notre foi dans l'Église comme notre foi dans le monde, doit être judicieuse, ce doit être une foi dans la valeur du principe lui-même, plutôt que dans les résultats déjà obtenus, quelque utiles qu'ils soient. Ainsi, du moins, devraient aller les choses, mais les Modernistes sont hommes ; les difficultés de leur position actuelle, les persécutions et les ennuis dont les abreuve leurs ennemis de l'intérieur, « ceux qui habitent la même maison » risquent de les aigrir et de les rendre in-

justes. Dans ce conflit entre l'Eglise et le siècle, ils seront tentés de donner tous les torts à l'Eglise, de ne plus reconnaître aucune de ses excellences. Ce nouveau Philistinisme ne vaudrait pas mieux que celui contre lequel nous nous sommes révoltés.

Tel sera, peut-être, le succès imprévu des mesures de répression imposées par l'Encyclique. Il est possible qu'elle parvienne à tuer ainsi le Modernisme, mais pour faire place à un mouvement beaucoup plus violent et beaucoup plus dangereux ; et beaucoup plus ressemblant à la révolution du seizième siècle. Sans être prophète, ni même fils de prophète, il est facile de reconnaître les signes avant-coureurs d'une telle catastrophe.

Il y avait, soyez-en sûr, au dix-huitième siècle, des hommes paisibles, des penseurs, qui espéraient voir les idées de liberté pénétrer pacifiquement, opérer une réforme dans les institutions sociales. Mais tandis qu'ils songeaient et philosophaient sans que le gouvernement s'inquiétât de leurs rêves, le peuple exaspéré par la tyrannie, s'emparait de leurs idées, et, sans les comprendre, les appliquait brutalement, de façon à ne pas plus satisfaire les philosophes que les rois ; la violence tourna au profit de la tyrannie et retarda d'un siècle la

cause de la liberté. Aujourd'hui, pendant que le « Modernisme de chambre » est alternativement traité avec mépris, déclaré inexistant ou activement combattu par la bureaucratie du Vatican, l'esprit moderne, senti plutôt que compris, objet d'une idolâtrie que n'atténue aucune critique, surexcite l'enthousiasme du Clergé et des laïques en Italie, et souffle partout un esprit révolutionnaire avec lequel il faudra bien compter un jour. C'est la révolte non pas tant de l'intelligence captive que du sentiment religieux et moral violé par l'opposition cyniquement antireligieuse et égoïste de la bureaucratie du Vatican ; par son indifférence pour tout ce qui n'est pas sa propre puissance et sa domination et surtout par les misérables méthodes Machiavéliques qu'elle emploie et au moyen desquelles elle espère arriver à ses fins.

Les Papes changent ; mais la trop puissante bureaucratie qui exploite la papauté demeure immuable dans son esprit, ses méthodes, ses fins. Nous trouvons ici une immense multitude d'hommes pour lesquels la Centralisation de l'Eglise de Rome signifie argent et situations ; qui ont intérêt à pousser les revendications de la Papauté jusqu'à leurs plus extrêmes limites. Avec eux, le Pape peut tout faire ; sans eux,

il ne peut rien. C'est par eux qu'il est en communication avec l'Église et il ne peut rien se passer entre Elle et Lui, qui ne prenne la forme la plus favorable à leurs intérêts collectifs. C'est contre cette armée compacte de fonctionnaires que la conscience Catholique est en train de se soulever avec indignation.

Pendant un certain temps, l'intégrité personnelle du Pontife régnant a tenu la révolte en échec. Mais depuis que les histoires Montagnini et autres ont révélé les méthodes et les principes de notre gouvernement ecclésiastique, il est impossible de garder le silence. L'indignation éclate. Non seulement le Nonce et son subordonné n'ont pas été blâmés, mais ils ont été comblés d'honneurs. Et Rome, après cela, s'imagine qu'elle peut exiger respect et obéissance, qu'il n'est besoin ni d'explications, ni d'excuses; que l'on passera l'éponge sur tous ses crimes par déférence pour sa haute position officielle!

Oui, je sais bien, tout cela est trop logique, et, par conséquent, pas assez raisonnable. Il faudrait distinguer entre la charge et l'homme, et pouvoir respecter celle-ci quel que soit celui qui la remplit. Mais la psychologie nous enseigne qu'il y a une limite à tout et qu'il vient un moment où le respect le plus

profond ne suffit plus à tenir en bride l'indignation qui bouillonne, où le devoir commande d'oublier tout respect, sous peine de sembler prêter la main à des méthodes que l'on juge immorales. Nous sommes des hommes avant d'être des prêtres; et les choses peuvent en arriver au point — si elles n'y sont déjà — ou pour être prêtre et même évêque il faudra cesser d'être homme pour devenir un instrument inerte en des mains irresponsables et sans scrupules. Sans parler des malheurs qui peuvent actuellement en résulter, la situation en elle-même est aussi profondément immorale que celle de membres d'une société secrète qui ont juré de servir aveuglément des desseins dont ils n'ont pas le droit de s'enquérir.

Rien d'étonnant donc, que tout ce qui, dans le jeune clergé, est animé de sentiments généreux, ardents et Chrétiens, soit prêt à la révolte; que des hommes refusent de recevoir comme venant de Dieu les ordres fabriqués par le bataillon des coureurs de carrières et des ambitieux qui fournissent au Pape les informations falsifiées nécessaires à leurs fins impies. Rien d'étonnant que l'indignation grandissante de la foule se montre impatiente du contrôle modérateur des synthèses soigneu-

sement élaborées par de paisibles savants, loin des champs de bataille où les idées se personnifient dans les hommes, et qui mettent aux prises moins des idées que des intérêts et des personnes.

La condamnation de ces travailleurs, les persécutions dont ils ont été l'objet, ont encore surexcité les colères et convaincu les hommes d'esprit pratique, de la futilité qu'il y a à vouloir combattre la violence et la mauvaise foi avec les armes fragiles de la raison. Les partis puissants sont ordinairement guidés par des idées étroites. Ils ne voient qu'un côté des choses. A peser le pour et le contre, leur élan s'arrêterait. Ils jouent le tout pour le tout. Ainsi, pour nos réformateurs d'aujourd'hui. Le Socialisme avec toutes ses brutalités, son étroitesse, son antichristianisme, est plus chrétien, plus près de l'Évangile par « son enthousiasme humanitaire », que l'ecclésiasticisme cynique et froid auquel on l'oppose. Sentiments religieux froissés, morale, tout ce qui les révolte contre ce dernier ennemi, les jette, tête baissée, entre les bras du premier. S'ils ne peuvent pas civiliser l'Église, eh bien, ils évangéliseront le monde.

Tel est l'état d'esprit que le Pape Pie X a soulevé, surtout en Italie, en essayant de

terrasser le spectre du Modernisme ; ce nouvel ennemi sera plus difficile encore à abattre. Ces Modernistes qui, jusqu'ici, avaient réussi à tenir en bride les têtes chaudes et les exaltés, les suppliant d'avoir confiance dans la puissance de la fermentation de la Vérité, dans la lente pénétration des idées, de compter sur le Temps qui fera son œuvre, fauchant les têtes grises des derniers sectateurs d'un passé mort, ne pourront plus hélas que se tenir à l'écart et assister, impuissants, à une conflagration où sombreront leurs synthèses patiemment élaborées, leurs échafaudages, et reculera, pour des siècles, la réalisation de leurs espérances. Bien que Dieu ne soit ni dans le tremblement de terre, ni dans le cyclone, ni dans le feu, mais dans la brise légère, néanmoins il conduit ces redoutables cataclysmes, les gouverne et les domine comme les nécessaires avant-coureurs de la voix encore faible qui doit suivre. Il se peut que ces violences soient indispensables pour arriver à une appréciation satisfaisante de vérités qui ne sont point encore mûres.

Franchement, je ne saurais considérer comme vrai un développement du Catholicisme qui laisserait de côté une seule des valeurs acquises pour insister sur d'autres négligées jusque-là. Une préférence exclusive, partielle, est

peut-être, comme je l'ai dit, la condition nécessaire du développement dans l'avenir. Mais elle n'en est pas moins exclusive; et quand un mouvement de ce genre, comme le Protestantisme, se fait schismatique et se sépare du Catholicisme, il devient quelque chose d'infiniment plus pauvre et plus chétif. Pourtant, les schismes même ont servi la cause du Christianisme en gardant vivants certains aspects de la Vérité qui, sans eux, auraient péri, et en préparant ainsi la voie de certaines réintégrations. Il se peut donc que la réalisation, dans son ensemble, du programme intégral du Modernisme, soit un idéal irréalisable; il se peut que ce soit seulement par une série d'efforts exclusifs dans une même direction, se complétant, se corrigeant les uns les autres, que le but un jour soit atteint! Nos voies et nos pensées ne sont pas toujours celles de Dieu et de la Nature, et l'éclat des programmes les plus fascinants vient souvent de leur simplicité illusoire.

Mais le Modernisme, tel que je le comprends, croit à l'Eglise aussi bien qu'au siècle; à la possibilité d'une synthèse pour le plus grand enrichissement des deux sans qu'il y ait appauvrissement pour aucun d'eux. Sacrifier l'un à l'autre, c'est manquer, à tort ou à raison, au programme Moderniste.

Pour être fidèle à ce programme, notre foi dans le Siècle, ses idées, ses tendances, ses institutions, doit stimuler plutôt qu'arrêter les efforts de la critique. Ici encore nous retrouvons froment et ivraie mêlés de façon inextricable, mais l'ivraie même veut être arrachée avec une prudence infinie. Ici encore, le mal revêt l'apparence du bien et le mensonge ne fait son chemin qu'en montrant un visage d'honnête homme ; impossible de déraciner en un jour des abus liés de longue date à de bons usages. Il faut que nous apprenions à regarder l'histoire du monde comme nous regardons celle de l'Eglise ; à voir là une recherche expérimentale des conditions de la vie en général ; à considérer les échecs non moins que les succès, comme nécessaires à l'œuvre de l'évolution ; à tirer un enseignement des résultats partiels aussi bien que de l'ensemble du développement grâce auquel le passé, survivant dans le présent, prépare l'avenir ; à chercher enfin notre règle de conduite dans le principe de ce développement et non pas dans une de ces phases éphémères qui se dérobent au moment même où nous les observons et nous laissent dans le doute et dans la nuit.

Une foi enthousiaste et crédule dans la pensée et les tendances modernes est peut-être ex-

cusable, et nécessaire en réaction contre la foi similaire dans la pensée et les tendances du treizième siècle. Mais c'est toujours la même chose; et ces deux philistinismes se valent.

Eminence, si la Foi est l'essence même du Modernisme, la Critique ne l'est pas moins, que dis-je, c'est une des qualités de sa Foi, une preuve de sa vigueur et de sa pureté. Foi dans une Providence divine qui gouverne et dirige d'abord le monde humain, ce monde que Dieu aime et dans lequel il habite, il travaille, il meurt, il ressuscite sans cesse; et ensuite dans l'Eglise qu'il a placée au cœur du monde pour y jeter la semence de l'Evangile et pour sauvegarder les plus grands intérêts de l'humanité; Foi si ferme, qu'elle peut se permettre de critiquer sans peur ni merci, tant elle est sûre que les vérités les plus amères sont les plus saines, qu'il n'y a pas de poison plus mortel qu'un faux optimisme qui nous endort en nous faisant respirer les vapeurs opiacées de la flatterie et de l'illusion.

Non, ce n'est point une foi vulgaire que celle qui discerne soit dans l'Eglise, soit dans le Monde, la substance toujours croissante de l'impérissable vérité sous les appa-

rences de l'illusion, du mensonge ou de l'imposture ; qui met sa confiance dans la vie en face de tant de signes de mort et de décomposition ; qui voit entre les feuilles, les fleurs et les fruits qui éclosent et se fanent sans but apparent, le sûr développement des branches cachées qui les portent. Telle est la Foi des Modernistes ; et ceux qui, comme Votre Eminence, ne peuvent la partager, lui doivent tout au moins le tribut de respect auquel a droit toute grande et noble illusion, illusion qui conduit ses victimes à s'oublier elles-mêmes, à sacrifier leur paix et leur fortune — jamais, j'espère, tout à fait en vain — à la cause qu'elles considèrent comme celle de Dieu dans l'Humanité.

## XIX

### L'agonie du Médiévalisme

Si donc, pour assurer dans l'ombre le succès de ses desseins, la bureaucratie Romaine a une fois de plus « étouffé la lumière », il ne me semble pas qu'elle ait lieu de s'en enorgueillir. Elle a un flambeau mais seulement pour allumer un incendie dont les conséquences sont incalculables. Tôt ou tard, si l'Eglise persévère dans cette voie, l'inévitable question se posera à nouveau et dans des conditions plus défavorables en raison du temps perdu. Nous recommençons la vieille histoire des Livres Sibyllins. Peut-être les présentes avances, si durement repoussées, sont-elles les dernières ; peut-être même, à l'heure qu'il est, le Royaume de Dieu vous a-t-il été retiré, a-t-il été confié à une Foi qu'on ne trouve plus dans Israël. Ce qui est arrivé une fois, peut arriver de nouveau. Vous appuyez votre certitude fataliste et énervante sur des promesses divines qui sont deux fois moins claires et moins fortes que celles dans lesquelles le Judaïsme

se confiait, et qui lui promettaient la perpétuité — promesses toujours conditionnelles et qui sont annulées par la présomption qui les viole. Il a été écrit que les anges nous soutiendront sous leurs ailes, mais ceux qui, forts de cette promesse, se jettent tête baissée dans l'abîme, oublient qu'il ne faut pas tenter Dieu.

Si vous vous trompez en voyant en moi autre chose que le représentant d'une fraction, et même d'une très petite fraction d'un mouvement aussi varié et aussi complexe qu'est le Modernisme, je ne crois pas me tromper en considérant Votre Eminence comme la personification adéquate de cette simplification scolastique du Catholicisme, qui vous paraît s'adapter si bien à des intelligences de premiers communians. En m'adressant à un Médiévaliste, je m'adresse à tous.

Laissez-moi donc, au nom de la Religion et de l'Humanité, vous supplier de regarder en face les conséquences inévitables de votre attitude. Le monde que vous avez reçu mission d'évangéliser vous a glissé entre les doigts. Vous ne savez par quoi le retenir. Ni ses idées intellectuelles, ni ses idées morales, ni ses idées sociales, ni ses idées politiques, ne sont les vôtres, S'il s'intéresse encore à vous

quelque peu, c'est comme à une belle ruine du Moyen-Age où pas un homme sensé ne songerait à chercher un refuge pendant l'orage. Le monde vous a dépassé depuis longtemps, et si, aujourd'hui, il jette un regard en arrière sur vous, c'est en raison des prétentions bruyantes du Modernisme à marcher avec le siècle, et des clameurs d'indignation qu'ont excité chez vous de pareilles prétentions.

« Qu'est-ce que c'est, demande-t-il, que tout ce tapage dans la maison de la mort ? »

Les Temps sont en travail, ils enfantent un monde nouveau dont les caractères sont difficiles à discerner d'après les signes obscurs précurseurs de sa venue. Mais, en tous cas, ce ne seront pas ceux du treizième ou du seizième siècle auxquels vous voudriez enchaîner pour toujours la cause du Christianisme Catholique.

Vous imaginez-vous que le monde nouveau prêtera l'oreille à une Eglise qui s'est identifiée, non seulement avec la philosophie et la théologie d'un passé mort, mais avec les conceptions et les idées morales que toute une lignée de casuistes, représentée par Gury, a poussées jusqu'à leurs conséquences les plus extrêmes et les plus immorales ? Les hommes

se contenteront-ils longtemps de juger les actes humains du dehors, comme autant d'atomes séparés de la personnalité une, vivante et complexe qui seule fait leur valeur ; de cette introspection morbide et personnelle qui détruit toute la fraîcheur, toute la spontanéité de l'inspiration divine dans l'homme ; qui est toujours occupée à totaliser les mérites, à disséquer les intentions, à informer très assidûment la main gauche des faits et gestes de la main droite ?

Accepteront-ils une idée métaphysique et quasi-physique d'une Grâce dont la lumière, cachée sous le boisseau, n'apparaît point aux yeux des hommes ; qui n'a pas d'influence sur le caractère moral et qui semble parfois être même en contradiction avec la morale ? Vous écouteront-ils, lorsque vous leur enseignerez implicitement à dédaigner les vertus naturelles : sincérité, courage, honnêteté, activité, fidélité, humanité ; à les considérer comme sans valeur au point de vue surnaturel, inutiles ou simplement humaines et ne venant pas à l'homme par Dieu ? Ou lorsque vous insistez sur la supériorité des vertus passives sur les vertus actives — celles qui limitent le caractère plutôt qu'elles ne le forment et qui livrent un gouvernement absolu et irresponsable à ses pires fantaisies ?

Continueront-ils à considérer comme les fruits les plus précieux du Christianisme, une sainteté qui se mesure aux extases, automatismes, stigmates, à tous les symptômes des désordres psychiques ; ou des austérités bizarres qui n'ont rien à voir avec la possession de soi-même, le sacrifice, mais qui procèdent d'un dualisme Manichéen ou de la croyance en un Dieu vindicatif que l'on ne saurait apaiser que par des souffrances et des douleurs purement rétrospectives et sans utilité ?

Consentiront-ils à rendre à une vertu conditionnelle et bornée comme l'obéissance, le suprême honneur qui n'est dû qu'à des vertus absolues comme la sincérité et la charité ; à lui faire couvrir une multitude de crimes envers les uns et les autres, à permettre aux consciences lâches de se débarrasser de leur fardeau en le posant sur les épaules des autres et de rester endormis ou paralysés ?

Resteront-ils fidèles à vos notions médiévistes de l'autorité, à vos méthodes de gouvernement qui impliquent un antagonisme régulier entre gouvernants et gouvernés, qui font appel à la crainte et à l'intérêt personnel, et qui ont pour devise : Diviser pour régner ?

Mais surtout, pensez-vous qu'en faisant

alliance contre le peuple, avec tous les soutiens vermoulus de l'absolutisme, couronnés ou découronnés, vous pourrez résister à cette révolution sociale qui s'avance avec la force paisible mais irrésistible d'un glacier en marche, détruisant sans merci les obstacles qui se trouvent sur son passage? Croyez-vous, parce que telle ou telle théorie socialiste actuelle, et même toutes les théories socialistes paraissent folles ou absurdes, qu'il ne sortira rien de ces idées imparfaites, de ces tâtonnements; que la pensée obscure qui les inspire ne prendra pas forme un jour, et ne s'établira pas parmi nous; croyez-vous que les Encycliques scolastiques de Léon XIII ont résolu le problème ou même qu'elles aient saisi même la surface du plus simple de ses termes?

Eminence, l'opposition entre ces notions médiévales (dont je n'ai donné que quelques exemples caractéristiques) et celles du monde à venir, n'est pas de celles que les plus ingénieux replâtrages et les plus habiles compromis peuvent effacer. Elle repose sur des principes contraires d'où naissent les idées opposées qui les animent et les relient entre elles. D'un côté, le mécanisme — gouvernement mécanique, vérité mécanique, prières mécaniques, grâce et salut mécaniques. De l'autre, la vie,

le développement, l'unité spirituelle. Lequel des deux est le principe Catholique, le principe Chrétien, ai-je besoin de le demander ?

Mais, si le fait d'enchaîner l'Eglise aux idées du Moyen-Age l'a réduite à l'état de spirituelle impuissance où elle se trouve à l'heure actuelle, le fait de la lier aujourd'hui, sans plus de discernement, aux idées modernes ne ferait que reculer l'époque de son effondrement. Il faut que la hache attaque la racine même de l'arbre — le mensonge initial qui a poussé des rameaux, s'est développé en un système de mensonges qui se soutiennent tous les uns les autres.

Quelle est donc ce *proto-pseudos*, cette *idée-mère*, cette *erreur fondamentale* du Médiévalisme dont on a fait l'essai pendant des siècles et qui, pesée dans la balance, a été jugée mortelle ; quelle est cette dette incessamment grossie, qui a préparé la faillite de l'Eglise ?

C'est (je suis las de le répéter), que l'on a confondu la foi avec l'orthodoxie ; la révélation avec la théologie. C'est la notion de l'Eglise, organe de la lumière intellectuelle ; maîtresse d'école chargée de nous seriner une métaphysique, une physique, une morale, une sociologie, une politique et une histoire divine-

ment révélées. Vous dites que l'Église est, au moins indirectement, intéressée en ces matières; je ne le nie pas. Seulement vous entendez par là qu'elle possède, sur toutes ces sciences, des révélations, des prémisses avec lesquelles le reste doit s'accorder. Moi, j'entends qu'elle est la gardienne de l'esprit de vérité et de sincérité, de patience, d'abnégation et de toutes les dispositions du cœur, nécessaires pour se livrer aux recherches scientifiques pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bonheur de l'humanité. J'entends que sa mission est de parler au cœur et non au cerveau; que l'Évangile est, avant tout, puissance et force et animateur de volonté; qu'il nous convainc par l'idéal, non par les idées; par la révélation d'un Royaume à venir, d'une Vie nouvelle qui s'offre à notre imagination et allume en nous le feu de l'enthousiasme.

Voilà l'éternelle et immuable valeur de la révélation Chrétienne dont l'Église, qui est chargée d'entretenir et de propager le feu sacré, est la dépositaire. C'est en cette qualité et non comme représentant un corps de doctrines, qu'elle exerce une influence spirituelle sur le développement de l'esprit humain et les progrès de la vie humaine.

Rien, comme je l'ai dit, n'est plus certain que le développement ininterrompu de la pensée et des connaissances humaines, des institutions humaines qui dépendent de la pensée et de la science. Ce qui ne se développe pas dans l'homme, ce sont les passions et les émotions primitives, les forces motrices spirituelles qui mettent en mouvement son cerveau et ses bras, qui sont stimulées par des fins et des mobiles, par les images ou la réalité du Bien.

C'est à tout cela que l'Évangile fait appel au nom de cet idéal qui s'est fait chair et qui a vécu dans la personne de Jésus-Christ. C'est de lui que la volonté humaine, corrompue et égoïste, apprendra à travailler avec désintéressement et dévouement au Royaume de Dieu sur la terre; à lutter contre l'erreur et l'ignorance où qu'elles se trouvent; à rechercher les causes des misères sociales, du vice et du crime; à nourrir ceux qui ont faim, à vêtir ceux qui sont nus, à soigner les malades, à instruire les ignorants.

Mais tout le développement doctrinal, — connaissance, compréhension plus claire des choses, — est l'œuvre propre de l'homme, il ne fait pas partie de la révélation proprement dite, uniquement donnée, celle-ci pour avancer le Royaume de Dieu dans l'homme.

Le Catholicisme représente non seulement le ferment de l'Évangile, mais le résultat de cette fermentation dans le passé, tout ce qui fermente encore à l'heure actuelle; il représente, non seulement le feu, mais tout ce que ce feu a embrasé. C'est dans l'Église où les expériences de tant de peuples et de tant de siècles se rassemblent, se fondent, s'harmonisent, que l'Esprit de l'Évangile cherche à prendre corps, à revêtir la forme la meilleure d'institution religieuse. Le Catholicisme n'est ni l'esprit immuable, ni l'organisation sans cesse en développement, il est les deux à la fois.

L'Église, à sa façon, est sans cesse occupée des intérêts de l'humanité, du développement de la pensée et de la vie humaine; elle ne peut rester indifférente à aucune espèce de vérité, théologique, morale, scientifique ou sociale. La cause du progrès est celle du royaume de Dieu. Toutefois, son devoir n'est pas de gêner, mais de protéger la liberté et l'autonomie de la science; non de dicter des prémisses ou des conclusions, mais de cultiver l'esprit de vérité et de sincérité, d'humilité intellectuelle et d'abnégation, d'assurer les dispositions morales qui sont la condition d'un labeur mental fécond. Ici encore, la question se pose entre l'autorité spirituelle et l'autorité juridique.

L'Eglise, à toutes les époques, a le droit d'avoir ses opinions, ses préférences, ses prémisses et ses conclusions comme tout le monde ; mais qu'elle ne se laisse pas entraver par elles, qu'elle reste libre, qu'elle ne les confonde pas avec cette révélation, cette parole, destinée au cœur, qui est la substance de sa mission divine ; qu'elle ne les impose pas aux consciences « sous peine de damnation éternelle », *in necessariis unitas, in dubiis libertas*. Elle s'embarrasse de beaucoup de choses, or, une seule est nécessaire.

Comment le monde peut-il penser que vous avez foi en Dieu, que vous croyez sincèrement à l'harmonie de la révélation et de la science, lorsque vous manifestez une telle épouvante devant la moindre critique, une telle peur de la lumière, de la liberté, de la franchise, du courage moral ; oui, le monde s'étonne lorsqu'il voit l'Encyclique tenter de mettre un frein à l'esprit de recherche et de travail, essayer de paralyser l'activité mentale, mettre toute son espérance dans la renaissance de ces méthodes inquisitoriales, si inhumaines et si peu chrétiennes, qui ont plus fait pour déshonorer la religion et scandaliser le monde, que tous les ennemis de l'Eglise réunis.

**Les racines morales de tout le conflit**

Eminence, le principe qui sépare le Médiévalisme du Modernisme est, au fond, moral bien plutôt qu'intellectuel ; c'est moins une question de vérité objective que de sincérité, intérieure et extérieure ; de cette rigoureuse honnêteté vis-à-vis de soi-même qui fait qu'un homme se demande continuellement : Est-ce bien ce que je pense réellement ou seulement ce que je crois penser ou pense que je devrais penser ; de cette probité, dis-je, qui lui enseigne la modestie intellectuelle, l'humilité et le détachement ; qui refrène son besoin, un peu égoïste, de certitude (naturelle ou surnaturelle), besoin qui lui donne le droit, pense-t-il, de se montrer arrogant et dogmatique vis-à-vis de ceux qui sont d'une autre opinion ?

C'est une question de respect vis-à-vis de la liberté de penser des autres, de véracité, cette véracité scrupuleuse, qui se refuse à faire la moindre concession aux exigences de l'édification, à recevoir aucune affirmation

douteuse à l'appui de ce que l'on tient pour une vérité révélée ; qui se refuse à admettre que des mensonges, même pieux, peuvent jamais être agréables à Dieu, ou méritoires.

On a beau savoir que les relations entre diplomates sont un peu celles de deux joueurs d'échecs toujours appliqués à se donner le change et à se tromper l'un l'autre, sans que cela porte atteinte au caractère des individus ; toutefois, on avouera bien que la Diplomatie n'est pas la meilleure école de sincérité, et que l'esprit et les méthodes du Gouvernement absolu et irresponsable ne sont pas favorables à la franchise. Certaines répressions justifient tous les faux-fuyants, tous les échappatoires ; la méfiance, la duplicité chez les gouvernants, provoque, chez les gouvernés, méfiance et duplicité. Ces misères, il faut bien les tolérer dans l'état laïque dont les fins sont ouvertement temporelles et terrestres. Mais nous souffrons de voir l'Eglise du Christ gouvernée par des méthodes qui sont associées pour nous aux formes les plus cyniques du despotisme oriental, et qui rendent impossible de se fier à la parole d'un prêtre. La triste chose que d'avoir toujours à nous demander, lorsqu'un prêtre nous parle, si oui ou non il dit bien ce qu'il pense, s'il n'use pas de restriction mentale,

s'il ne sert pas, par quelque mensonge diplomatique, la cause du Christ et de l'Église.

Une raison plus profonde encore et plus ancienne de cet esprit d'insincérité, c'est l'erreur initiale à laquelle j'ai déjà fait allusion, *l'idée-mère* du Médiévalisme, qui accorde l'autorité de la révélation divine à une masse de récits historiques et scientifiques inadmissibles, qui sont seulement l'expression primitive de la révélation. Chacun sait comment une seule prémisse fautive suffit à donner naissance à un vaste système de mensonges toujours plus complexe à mesure que l'on pousse plus loin l'argument vicié. Si vous liez les consciences, à toute une armée de fausses prémisses ; si vous leur interdisez de les critiquer ; si vous les obligez à faire accorder ces prémisses avec leurs observations et leurs raisonnements personnels ; si vous les forcez à défendre ces prémisses contre tous contradicteurs, en dépit de tous les textes et de tous documents qu'on peut leur apporter, le résultat est inévitable ; on aboutit à un profond scepticisme né du conflit apparent entre la vérité et la vérité ; à une absence totale de tout ce qui a droit au nom de conviction intellectuelle ; à une impossibilité de comprendre et de respecter cette conviction chez autrui ; à un grand empressement à déclarer,

sur ordre, que le noir est le blanc ; à l'habitude de la chicane, à ce manque de loyauté dans la discussion qui est destructeur de toute espèce de franchise et de sincérité.

Ajoutez à cela la casuistique énervante de la chaire et du confessionnal, qui ne se lasse jamais d'insister sur le caractère purement véniel de l'insincérité et de réléguer la vérité au rang très inférieur des vertus naturelles ou païennes, et vous aurez l'explication de ce vice, — le mensonge — qui pénètre partout et qui est le symptôme le plus inquiétant, le plus désespérant de la crise ecclésiastique actuelle.

Ces Modernistes, qui mettent tout leur espoir dans l'expansion de la vérité, travailleront en vain, s'ils ne commencent pas par travailler à développer le besoin de sincérité ; ils seraient infidèles aussi à leur « méthode de l'immanentisme », s'ils espéraient une réforme intellectuelle avant d'avoir opéré une réforme morale. A quoi servirait de balayer la poussière, d'enlever les toiles d'araignées qui se sont accumulées depuis des siècles dans la maison de Dieu ; de purger notre liturgie des fables et des légendes ; de faire un feu de joie de toutes nos inventions historiques, de toutes nos fausses décrétales, de toutes nos reliques

apocryphes ; de déblayer les amoncellements de mensonges accumulés par nos ancêtres dans un intérêt d'édification ? A quoi bon exterminer ces légions innombrables de mensonges, si nous entretenons l'esprit qui les fait naître ? Au bout de peu de temps, une génération ou deux, tout au plus, la maison balayée et assainie, sera infectée de nouveau.

L'Esprit de vérité est le seul gardien infailible de la Vérité. Ce ne sera que lorsque le monde aura appris à considérer Rome comme la citadelle de la sincérité et de la loyauté, qu'il la regardera comme la citadelle de la vérité. Il ne croira jamais que l'esprit d'artifice, l'esprit diplomatique, l'esprit machiavélique, soit l'esprit du Christ. « L'eau douce et l'eau salée jaillissent-elles d'une même source ? »

---

## CONCLUSION

Eminence, n'aurez-vous jamais le cœur et le courage d'ouvrir hardiment les portes et les fenêtres de votre grande Cathédrale Gothique afin de laisser le rayon de lumière nouvelle pénétrer ses coins les plus sombres, le vent frais du Ciel sécher les vieux murs moisissés de ses cloîtres ?

En dépit des affirmations de ma raison, des cris de mon sens commun, je ne puis me résigner à penser qu'il est trop tard ; je ne puis croire que l'œuvre des siècles, élevée au prix de tant de souffrances et de douleurs, soit vouée à la destruction. Je ne peux pas croire, tant la pensée m'en est douloureuse, qu'une si vaste et si riche expérience, en bien et en mal, l'expérience de toute une partie du genre humain, venue pour prier à l'abri de ses murs vénérables, ne laissera pas plus de trace que n'en laisse l'eau versée sur la terre, ou la fumée qui monte dans le ciel. Je ne peux pas, du moins, je ne veux pas croire, que la minorité persécutée, qui, dans chaque génération, a lutté loyalement contre les forces écrasantes et

la corruption des abus ecclésiastiques, ait travaillé en vain, et que nous ne récolterons jamais dans la joie, la moisson qui fut semée dans les larmes. Est-il possible que l'Eglise, que tant de légions de martyrs, de saints, de penseurs, de savants, ont enrichie de ce qu'il y avait de meilleur en eux, fécondée de tout le sang de leurs cœurs, de toutes les angoisses de leur esprit, devienne la proie d'une bureaucratie égoïste et impie ? que les portes de l'enfer, auxquelles elle a résisté si longtemps, prévalent enfin contre elle et la rejettent pour toujours dans les ténèbres du Moyen-Age ? Est-il possible qu'elle n'ait aucune part, aucune place dans ce monde nouveau qui demande à naître, qui veut vivre et qui a grand besoin pour cela de l'inspiration vivifiante que communique le souffle de Dieu et que l'Eglise a mission de propager ?

Est-ce que la Ville, trop petite autrefois pour contenir les foules qui s'y pressaient, sera désertée, et la Reine des Nations condamnée au veuvage, et les rues de Sion désolées, parce que personne ne viendra plus assister à ses cérémonies, parce que ses portes auront été abattues, que ses prêtres sont en larmes, que ses vierges déchirent leurs vêtements et qu'elle-même est accablée de tristesses ? Est-ce qu'elle

laissera ternir l'or de ses bijoux, faner la pourpre de ses ornements? Est-ce que les pierres de ses autels s'entasseront abandonnées au coin des rues? Et tout cela parce qu'elle a laissé ses nourrissons périr de soif et refusé le pain de la vie à ses petits — aux millions d'hommes de notre civilisation moderne qui errent harassés, épuisés comme des brebis qui n'ont plus de berger; ou parce que, pour l'amour d'un haillon écarlate, symbole d'une splendeur séculaire morte, elle a oublié sa vraie gloire, s'est barricadée derrière des murs de pierre et de fer, a rendu plus étroits les abords de sa tente, et d'une religion, grande comme le monde, aussi vaste que le cœur du Christ, s'est abaissée au point de n'être plus qu'une secte irascible s'enorgueillissant comme nulle autre de son intransigeance exclusive?

Est-ce à cela que le Catholicisme a abouti — un si beau nom pour une chose si misérable? Est-ce là, la religion de toute l'humanité et de l'homme tout entier; des hautes classes et des foules; des Grecs et des barbares; de l'université ou du faubourg; cette religion qui n'est jamais au-dessus de l'intelligence la plus bornée, jamais au-dessous de la plus haute; fardeau léger pour le faible, digne

de l'effort du plus fort ; la religion, non pas tant de tous les « hommes raisonnables », car tous ne sont pas raisonnables, mais de tous les honnêtes gens — car tous peuvent être et sont naturellement honnêtes ; une religion que n'embarrasse et n'enchevêtre aucune valeur contingente et périssable, qui, libre comme la flèche, va frapper au cœur la conscience universelle de l'humanité ?

Nous étions en droit d'attendre tout cela de l'Eglise de Rome, la mère nourrice de la civilisation européenne. Au lieu de cela, que trouvons-nous ? Ses mamelles sont-elles tariées ? Ses mains vides ? Ne peut-elle rien pour nous — rien, rien ?

Eminence, je le sais et cependant je ne veux pas le croire. Ma foi dans l'Eglise est, à sa manière, toute aussi aveugle que la vôtre. Elle fait partie de ma foi dans l'humanité dont l'avenir n'est pas moins désespéré. Le mot seul de « Catholique » résonne délicieusement à mon oreille, il évoque immédiatement devant mes yeux les bras étendus et généreux de celui qui est mort pour l'« *orbis terrarum* » tout entier. Si je reste encore attaché à l'Eglise Romaine, c'est qu'en dépit de l'esprit sectaire et étroit qui l'a si longtemps opprimée, elle ne saurait renier ses principes fondamen-

taux ; c'est, qu'en fait, elle est la plus ancienne, la plus vaste expression de la pensée collective Chrétienne ; c'est elle qui s'est approchée le plus près, hélas, ce n'est point encore beaucoup dire, de l'idéal, toujours irréalisé, d'une religion Catholique.

Les superstitions païennes elles-mêmes que l'on reproche à l'Eglise, me prouvent que tous les courants de la tradition religieuse, depuis les temps les plus reculés et les points les plus éloignés de la terre, se sont rencontrés et mêlés dans son sein, pour être purifiés aux eaux vivifiantes de l'Évangile du Christ. Quelle que profonde que soit ma vénération pour les grandes vérités et les principes que défend le Protestantisme, je me sens glacé par son peu de tendresse humaine, par sa sévérité si dure, son rationalisme implacable. S'il suffit à une moitié — peut-être la meilleure moitié de l'âme — il laisse l'autre mourir de faim. La religion de tous les hommes doit être nécessairement la religion de l'homme tout entier — Catholique en profondeur, aussi bien qu'en étendue.

Si je pouvais croire que le Concile du Vatican a réussi à séparer Rome à jamais de la vieille tradition Catholique ; à mettre sa constitution sens dessus dessous ; à empêcher que

l'influence acquise dans le passé, s'étende aux conquêtes de l'avenir, en ne laissant filtrer que les éléments les plus stérilisants de cette expérience, arrêtant ainsi et son développement et son expansion, alors, quelque regret que j'en eusse, il me faudrait bien abandonner le tronc rabougri pour me tourner vers l'héritier le plus direct de la tradition Catholique, une branche moins forte, sans doute, mais plus jeune et encore vivante, du Christianisme. Si je tiens bon, c'est parce que j'ai horreur des solutions bâtardes, des fausses simplifications, qu'elles soient ultramontaines ou schismatiques, qui obligent à une synthèse prématurée, et qui laissent intacts toutes les vraies difficultés du problème; qui préfèrent les claires solutions d'une certitude de pacotille au lent et confus travail au milieu duquel la raison immanente du monde avance faisant de l'ordre avec les éléments disparates d'un chaos riche et fécond. Le présent se dégage du passé : il doit en conserver et en perfectionner toutes les richesses.

Tant que ces idées seront miennes, je resterai attaché à l'Eglise Romaine.

Et si je veux qu'il en soit ainsi, « qui pourra nous séparer d'elle? » Ce ne serait pas vingt Papes ni cent excommunications. Je lui appar-

tiens de la seule manière où j'ai souci de lui appartenir — en esprit et en vérité ; je tiens à elle par un lien, celui de ma libre conviction, qu'aucun évêque ne peut rompre. *Multi intus sunt qui foris videntur*. Nombreux ceux qui, avec « Doellinger l'Apostat », semblent hors de l'Eglise, et qui, en vérité, sont dedans. Nombreux ceux qui, avec les persécuteurs de ce grand homme, semblent dedans et qui, en réalité, sont dehors ; car la seule chose à laquelle ils tiennent sous le nom de Catholicisme, c'est au monopole de l'individualisme, ce n'est pas seulement à la juste obéissance, mais à la servitude absolue, à l'assujettissement de *l'orbis terrarum*.

Voilà pourquoi, Eminence, jusqu'à plus ample informé, je ne veux pas renoncer à croire à la résurrection des morts ; je veux rêver mon rêve, le rêve de voir un jour — qui n'est peut-être pas très éloigné des Kalendes Grecques — où tout le Peuple Catholique, représenté par ses évêques et par son Pape, s'assemblera, non pour imposer des solutions en théologie, en morale ou en politique « sous peine de damnation éternelle », mais pour proclamer l'Évangile du Royaume de Dieu sur la terre comme il a été proclamé par Jésus-Christ ; pour prêcher « l'unité dans ce qu'il y

a d'essentiel, la liberté dans ce qui n'est pas essentiel et la charité en toutes choses ».

Eminence, j'ai appelé ceci une réponse, mais strictement parlant ce n'en est point une. Votre Lettre Pastorale ne m'était pas adressée, je n'en ai même eu connaissance que bien longtemps après que le Carême était passé, c'est le hasard qui l'a fait tomber entre mes mains. Je trouve toutefois plus respectueux et plus loyal de vous écrire à vous, plutôt que d'écrire sur vous ou à propos de vous, de m'assurer que ce que j'ai à vous dire vous parviendra, que vous me lirez avant que d'autres me lisent, et que vous aurez tout le temps d'interdire la lecture de cet opuscule aux lecteurs de votre Mandement, si vous le jugez bon.

Je n'ai pas assez de confiance en moi pour espérer que mes paroles puissent vous faire la moindre impression; cependant, d'après certains passages de votre Lettre, je croirais bien que vous n'êtes pas toujours le Cardinal mitré, le Personnage Officiel que vous voulez paraître et qu'il y a quelque part un point vulnérable qu'un archer plus habile que moi pourrait atteindre. En vérité, et en disant cela, je ne mets pas en doute votre sincérité, je soupçonne qu'au plus profond de votre sub-cons-

cience vous êtes d'accord avec moi plus que vous n'osez en convenir vis-à-vis de vous-même. Car je sais, par expérience, combien sincère et profonde peut être la conviction qui, identifiant l'opinion officielle avec l'idée de Dieu, oblige par conscience à fermer les yeux et les oreilles à toute tentative d'explication différente. Je crois que la conscience sous toutes ses formes est respectable et, comme telle, Dieu me préserve de lui refuser mon respect !

Je suis de Votre Eminence le serviteur en Jésus-Christ.

G. TYRRELL.

---



# LA

## CONDAMNATION DU MODERNISME

Lettre pastorale de S. E. le Cardinal MERCIER, au clergé et aux fidèles du diocèse de Malines, accompagnant le Mandement de carême pour l'année 1908.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

A la date du 3 juillet 1907, le Saint-Père fit dresser un catalogue d'erreurs qui, plus tard, furent globalement désignées du nom de *Modernisme* et les condamna. Le 8 septembre suivant, il donna au monde une Encyclique d'une ampleur, d'une netteté, d'une vigueur incomparables, à l'effet d'exposer les raisons qui avaient motivé la condamnation du Modernisme. Dieu merci, ces erreurs qui ont envahi surtout la France et l'Italie, ne comptent guère d'adeptes en Belgique. Vous devez d'en avoir été préservés à la vigilance de vos Pasteurs et à l'esprit d'impartialité scientifique et de soumission chrétienne qui anime les représentants du haut enseignement dans notre pays.

Néanmoins, mes Frères, je considère comme un devoir de ma charge pastorale de porter, dans une certaine mesure, à votre connaissance l'Encyclique pontificale qui désormais sera désignée dans l'histoire ecclésiastique par les premiers mots latins de ce grave document « *Pascendi Domini gregis* » ou, plus brièvement, par le mot « *Pascendi* ».

Puisque le Saint-Père adresse sa lettre à toutes les églises particulières, c'est-à-dire aux Evêques, aux prêtres et aux laïques de la catholicité, c'est que dans sa pensée, chacune d'elles peut en tirer avantage. Le document, d'ailleurs, est d'une telle importance qu'il a, dès aujourd'hui, acquis une valeur historique, et que, par suite, quiconque s'intéresse à la vie de l'Eglise, notre Mère, doit en connaître, au moins en substance, la signification.

Enfin, mes Frères, à peine le Pape avait-il parlé, ou plutôt, avant même qu'il parlât, dès le moment où les agences télégraphiques annonçaient sa parole, la presse incrédule s'attacha à la défigurer. Ni les journaux ni les revues des partis hostiles à l'Eglise dans notre pays ne publièrent, en toute loyauté, soit le texte, soit la teneur générale de l'Encyclique. Mais, avec un empressement et un ensemble que peut seul expliquer le parti pris, ils évoquèrent sur le mot *Modernisme* et firent croire, à ceux qui les lisent de confiance, que le Pape condamne la pensée moderne, ce qui, dans leur langage ambigu, signifie la science moderne et ses méthodes.

Cette impression injurieuse pour le Pape et

pour ceux qui suivent ses directions, a peut-être été, de bonne foi, partagée par quelques-uns d'entre vous.

S'il en est ainsi, nous voulons les détromper.

Nous nous proposons donc, Mes Frères, de vous entretenir du *Modernisme*, avec l'intention de vous faire comprendre *les raisons qui ont motivé sa condamnation* par la suprême autorité de l'Eglise.

### **Quelle est l'idée-mère du Modernisme ?**

Qu'est-ce donc que le Modernisme ? Ou plutôt, comme il ne s'agit pas de nous attacher à des détails, qui pour beaucoup d'entre vous seraient sans intérêt, quelle est l'idée-mère, quelle est l'âme du Modernisme ?

Le Modernisme n'est point l'expression moderne de la science, et par conséquent la condamnation du Modernisme n'est ni la condamnation de la science dont nous sommes tous si justement fiers, ni la réprobation de ses méthodes, que les savants catholiques tiennent et doivent tenir à honneur de pratiquer et d'enseigner.

Le Modernisme consiste essentiellement à affirmer que l'âme religieuse doit tirer d'elle-même, rien que d'elle-même, l'objet et le motif de sa Foi. Il rejette toute communication révélée qui, du dehors, s'imposerait à la conscience, et ainsi il devient, par une conséquence nécessaire, la négation de l'Autorité doctrinale de l'Eglise établie par Jésus-Christ, la méconnaissance de la hiéar-

chie divinement constituée pour régir la société chrétienne.

Pour mieux comprendre la signification de cette erreur fondamentale, rappelons-nous les enseignements du catéchisme sur la constitution et la mission de l'Eglise catholique.

Le Christ ne s'est pas présenté au monde à la façon d'un chef d'école de philosophie, incertain de lui-même, abandonnant à la libre discussion de ses disciples un système d'opinions réformables. Fort de sa sagesse divine et de sa puissance souveraine, il a imposé aux hommes, en même temps qu'il la leur proposait, la parole révélatrice qui leur montrait le salut éternel et l'unique voie qui y conduit.

Il a promulgué pour eux un code de morale et leur a apporté les secours sans lesquels il est impossible d'en mettre les règles en pratique. La grâce et les sacrements qui nous la confèrent ou nous la restituent lorsque, l'ayant perdue, nous consentons à la recouvrer par la pénitence, forment l'ensemble de ces secours, l'économie du salut.

Il a institué une Eglise. Comme il ne devait passer que quelques années parmi nous, il a, avant de nous quitter, confié ses pouvoirs à ses Apôtres, avec la faculté de les transmettre à leurs successeurs, le Pape et les évêques. L'épiscopat, en union avec le Souverain Pontife, a donc ainsi reçu et possède seul la mission d'exposer officiellement, de commenter authentiquement les doctrines révélées par le Christ; il a, il a seul le droit de

dénoncer avec autorité les erreurs qui sont incompatibles avec elles.

Le chrétien est celui qui, confiant dans l'autorité de l'Eglise, accepte sincèrement les doctrines qu'elle propose à sa foi. Celui qui répudie ou met en doute son autorité et rejette, en conséquence, une ou plusieurs des vérités qu'elle oblige à croire, s'exclut lui-même de la société ecclésiastique.

### **L'attitude de l'Eglise à l'égard des modernistes**

L'excommunication prononcée par le Pape contre les modernistes obstinés, et que nos adversaires voudraient faire passer pour un acte de despotisme, est la chose la plus simple, la plus naturelle du monde. Il n'y a ici en jeu, Mes Frères, qu'une question de loyauté.

Oui ou non, avez-vous foi à la divine autorité de l'Eglise? acceptez-vous, extérieurement et de cœur, ce que, au nom de Jésus-Christ, elle vous propose à croire? Oui ou non, consentez-vous à lui obéir?

Si oui, elle met à votre disposition ses sacrements et se charge de vous conduire au port du salut.

Si non, vous brisez délibérément le lien qui vous unissait à elle, dont elle avait serré le nœud, que sa grâce avait sacré. Devant Dieu et devant votre conscience, vous ne lui appartenez plus. Ne vous obstinez point à rester hypocritement dans son sein. La loyauté vous interdit de vous faire passer encore pour un de ses fils, et elle, qui ne

veut ni ne peut être complice d'une hypocrisie sacrilège, vous demande et, au besoin, vous somme de sortir de ses rangs.

Bien entendu, elle ne vous répudie qu'aussi longtemps que vous le voudrez vous-mêmes. Le jour où, déplorant votre égarement, vous reviendrez reconnaître loyalement son autorité, elle vous accueillera avec une maternelle clémence et vous traitera avec tous les égards que le père de la parabole de l'enfant prodigue témoigna à son fils repentant.

Telle est donc la constitution de l'Eglise.

L'épiscopat catholique, dont le Pape est le chef, est l'héritier du collège apostolique, il enseigne authentiquement aux fidèles la révélation chrétienne.

De même que la tête concentre la vie de l'organisme entier et dirige son action en coordonnant tous ses mouvements, de même, le Pape assure l'unité à l'Eglise enseignante, et chaque fois que parmi les fidèles ou parmi les évêques, il surgit un différend doctrinal, le Pape le tranche avec une autorité souveraine. Son pouvoir est sans appel.

En résumé, chaque fois qu'un chrétien, à un moment quelconque de son existence, s'adresse ces deux questions capitales :

Que dois-je croire en ce moment ?

Pourquoi dois-je croire ?

— la réponse qu'il a à se faire est la suivante :  
Je dois croire ce que m'enseignent les évêques

du monde catholique qui sont d'accord avec le Pape.

Je dois croire cela, parce que l'épiscopat en union avec le Pape est l'organe de transmission des enseignements révélés par J.-C.

Soit dit en passant, l'organe de transmission est ce qui s'appelle d'un mot la *tradition*, à laquelle doit répondre la foi des fidèles.

Eh bien, Mes Frères, le Modernisme, que le Pape a condamné, est la négation de ces enseignements si simples, que vous avez appris dès votre enfance lorsque vous vous prépariez à la première communion.

### **Le développement du modernisme. — Les affinités de l'esprit moderniste avec le protestantisme.**

Les idées génératrices des *doctrines modernistes* sont nées et ont germé sur la terre protestante d'Allemagne, se sont acclimatées aussitôt sur le sol d'Angleterre, et ont poussé quelques rejetons aux Etats-Unis.

L'*esprit moderniste* a passé en pays catholiques; il y a fait surgir chez quelques écrivains, oublieux de la tradition de l'Eglise, des erreurs dont l'énormité épouvante les consciences droites, simplement fidèles à la Foi de leur baptême. Cet esprit a soufflé sur la France, l'Italie en a gravement souffert, quelques catholiques d'Angleterre et d'Allemagne en ont été atteints; la Belgique est

un des pays de la catholicité qui ont le mieux résisté à son influence pernicieuse.

Vous l'entendez, mes Frères, nous établissons une distinction entre les doctrines modernistes et le souffle qui les anime.

Les doctrines, disséminées dans les écrits de philosophes, de théologiens, d'exégètes ou d'apologistes, ont été admirablement systématisées dans l'Encyclique *Pascendi*; puisque vous avez eu le bonheur d'y échapper, je ne m'attacherai pas ici à vous montrer combien elles sont en contradiction avec la Foi et avec la saine philosophie.

Mais je redoute davantage pour vos âmes la contagion de l'esprit moderniste.

Cet esprit est issu du Protestantisme.

Vous connaissez le Protestantisme. Luther conteste à l'Eglise le droit d'enseigner avec autorité à la société chrétienne la révélation de Jésus-Christ; le chrétien se suffit, prétend-il, pour connaître sa foi; il en puise les éléments dans l'Ecriture Sainte, que chacun interprète directement sous l'inspiration du Saint-Esprit. Il ne veut pas qu'il y ait, dans l'Eglise, une autorité hiérarchiquement constituée pour transmettre fidèlement au monde les enseignements révélés, pour les interpréter de plein droit et avec assurance, pour en protéger incessamment l'intégrité.

Le point essentiel du litige entre le Catholicisme et le Protestantisme est là.

Le Catholicisme dit que la foi du chrétien est communiquée aux fidèles par un organe officiel de transmission, l'épiscopat catholique, et qu'elle

est basée sur l'acceptation de l'autorité de cet organe. Le Protestantisme dit, au contraire, que la foi est exclusivement l'affaire du jugement individuel appuyé sur l'interprétation des Livres Saints.

Autorité d'une part, individualisme de l'autre. Aussi une église protestante est-elle nécessairement invisible : c'est l'accord supposé de consciences individuelles sur une même interprétation des Saintes Ecritures.

Le Protestantisme ainsi formulé a été condamné par le Concile de Trente, au XVI<sup>e</sup> siècle, et il n'est plus personne qui osât se dire protestant et se croire en même temps catholique.

Mais *l'esprit protestant* s'est infiltré deçà delà dans les milieux catholiques, il y a fait germer des conceptions où l'on trouve, à la fois, la piété d'intention, le prosélytisme d'une âme catholique, et les déviations intellectuelles propres au protestantisme.

M. Frédéric Paulsen, professeur à l'Université protestante rationaliste de Berlin, note, à propos de l'Encyclique *Pascendi*, ce fait curieux : « Il « semble bien, dit-il que toutes les doctrines con-  
« damnées par l'Encyclique soient d'origine alle-  
« mande, et cependant, il n'y a peut-être pas un  
« seul théologien qui défende le Modernisme au  
« sein des Facultés de théologie de l'Allema-  
« gne (1) ».

L'observation est significative.

(1) Internationale Wochenschrift, 7 Dez. 1907.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on trouve, en Allemagne, dans les milieux universitaires, des traces de l'esprit protestant.

Lorsque, en 1868, Pie IX décréta l'ouverture d'un Concile universel, un savant catholique, très en vue, professeur à l'Université de Munich, qui, plus tard, fit ouvertement défection, Dœllinger écrivait à propos du rôle des évêques dans les réunions conciliaires :

« Les Evêques doivent aller au Concile témoi-  
« gner de la foi de leurs diocésains; les définitions  
« qui en sortiront doivent être l'expression des  
« croyances de la collectivité ».

Vous l'entendez, Mes Frères, voilà déjà l'accord des consciences individuelles substitué à la direction de l'autorité.

### **L'esprit moderniste chez Tyrrell**

L'observateur le plus pénétrant du mouvement moderniste contemporain, le plus attentif à ses tendances, celui qui en a le mieux dégagé l'esprit et qui en est, peut-être, le plus profondément imbu, est le prêtre anglais Tyrrell.

Or, dans les nombreux écrits publiés par lui, au cours de ces dix dernières années, il y a, à côté de pages d'une piété pénétrante — que nous avons, pour notre part, lues avec édification et dont nous savons gré très fidèlement à leur auteur, — il y a souvent même, dans le souffle qui anime ces pages, l'erreur fondamentale de Dœllinger, c'est-à-dire l'idée-mère du Protestantisme.

Rien de bien étonnant d'ailleurs, car Tyrrell est un converti dont l'éducation première fut protestante.

Attentif toujours et d'une façon presque exclusive aux démarches intérieures de la conscience, peu ou point préoccupé des enseignements traditionnels du dogme et de l'histoire ecclésiastique, soucieux par-dessus tout de retenir dans le sein de l'Église ceux de nos contemporains que déconcertent les affirmations bruyantes des incrédules qui, tantôt au nom des sciences naturelles, tantôt au nom de la critique historique, veulent faire passer leurs préjugés philosophiques et leurs hypothèses conjecturales pour des conclusions acquises à la science et en conflit avec notre Foi, Tyrrell a renouvelé, à quarante ans de distance, une tentative analogue à celle de l'apostat Dœllinger.

La *Révélation*, pense-t-il, n'est pas un dépôt *doctrinal* confié à la garde de l'Église enseignante et dont les fidèles ont à recevoir, aux divers moments de l'histoire, l'interprétation authentique. Elle est la *vie* de la collectivité des âmes religieuses, ou mieux, de toutes les âmes de bonne volonté qui aspirent à réaliser un idéal supérieur au terre à terre des consciences égoïstes. Les Saints du christianisme forment l'élite de cette société invisible, de cette communion des saints. Tandis que la *vie religieuse* suit invariablement son cours dans les profondeurs de la conscience chrétienne, des *crovances « théologiques »* s'élaborent dans les intelligences, s'expriment en formules

commandées par le besoin du moment, mais d'autant moins conformes à la réalité vivante de la foi qu'elles gagnent en précision. L'autorité de l'Eglise catholique romaine — les évêques et le Pape — interprète la vie intérieure des fidèles, récapitule le produit de la conscience universelle et l'énonce en formules dogmatiques. Mais *la vie religieuse intérieure elle-même reste la règle directrice suprême des croyances et des dogmes*. Au surplus, l'effort des intelligences étant soumis à mille fluctuations, le code des croyances est variable; les dogmes de l'Eglise, à leur tour, changent de sens, si pas nécessairement d'expression, avec les générations auxquelles ils s'adressent; néanmoins, l'Eglise catholique reste une et fidèle à ses origines, parce que, depuis Jésus-Christ, un même esprit de religion, de sainteté anime les générations successives de la société chrétienne et toutes se rencontrent, au fond, en un même sentiment de piété filiale envers notre Père qui est dans les cieux, et en un même sentiment d'amour pour l'humanité, de confraternité universelle.

### **Les causes qui ont favorisé**

#### **l'éclosion du modernisme**

Telle est, Mes bien chers Frères, l'âme du Modernisme.

L'idée maîtresse du système a été puissamment influencée par la philosophie de Kant, protestant lui-même et auteur d'une théorie spéciale, où la certitude universelle de la science est mise en

opposition avec la certitude exclusivement personnelle du sentiment religieux. Elle l'a été aussi, sans doute, par cet engouement, aussi général qu'il est irréfléchi, qui entraîne tant de bons esprits à appliquer, arbitrairement et *a priori*, à l'histoire, surtout à l'histoire de nos livres saints et de nos croyances dogmatiques, une hypothèse, — l'hypothèse évolutionniste, — qui, loin d'être une loi générale de la pensée humaine, n'est même pas avérée dans le champ restreint de la formation des espèces végétales ou animales. Mais en elle-même, l'idée qui inspira, à l'origine, plusieurs champions généreux de l'apologétique catholique et les fit sombrer dans le Modernisme, n'est pas autre, au fond, que l'individualisme protestant, qui se substitue à la conception catholique d'une autorité enseignante, établie par N. S. J. C., et chargée de nous dire ce que, sous peine de damnation éternelle, nous sommes obligés de croire.

Il est partout dans l'atmosphère, cet esprit moderniste. Et c'est pour ce motif, sans doute, que le Pape, guidé spécialement par la divine Providence, adresse aux catholiques du monde entier une Encyclique dont la teneur doctrinale ne concerne guère, semble-t-il, qu'une faction catholique relativement peu nombreuse de France, d'Angleterre et d'Italie.

Les *doctrines* réprouvées par l'Encyclique épouvantent, par leur seul énoncé, les consciences chrétiennes. Mais il y a dans les *tendances* modernistes quelque chose de séduisant; elles font

impression sur certains esprits loyalement attachés, cependant, à la foi de leur baptême.

D'où cela vient-il? d'où vient au Modernisme son attrait pour la jeunesse?

Nous voyons à ce phénomène deux causes principales.

Ce sont deux équivoques, que je voudrais dissiper dans la seconde partie de cette Lettre Pastorale.

### **Première équivoque Prétendu antagonisme entre l'Eglise et le progrès**

La presse incrédule clame bruyamment que le Pape, en condamnant le Modernisme, s'est mis en travers du progrès et refuse aux catholiques le droit de marcher avec leur siècle. Trompés par ce mensonge, que certains polémistes catholiques ont imprudemment accrédité, quelques âmes droites, jusqu'ici fidèles à l'Eglise, fléchissent, se découragent, s'imaginant bien à tort qu'elles ne peuvent en même temps obéir à leur conscience chrétienne et servir la cause du progrès scientifique.

Je me ferai un devoir de répondre à cette accusation calomnieuse de la presse hostile, dans une communication plus spécialement destinée au clergé et dont il pourra, là où il le jugera à propos, utiliser à votre intention certains extraits.

Est-il bien nécessaire, d'ailleurs, de faire voir aux hommes de bonne foi, en Belgique, que

pour être avec le Pape contre le Modernisme, on n'en est pas moins avec son siècle pour promouvoir le progrès et honorer la science ?

Grâces en soient rendues à Dieu, nous vous l'avons dit, les catholiques Belges ont échappé aux hérésies modernistes. Les représentants de l'enseignement philosophique et théologique de notre université et de nos facultés libres, des séminaires, des congrégations religieuses ont unanimement et spontanément déclaré et montré, dans un document signé par chacun d'eux, que, par sa courageuse Encyclique, le Pape a sauvé la Foi et protégé la science.

Or, ces mêmes signataires n'ont-ils pas le droit de se tourner fièrement vers leurs accusateurs et, au nom des institutions catholiques qu'ils représentent, de leur demander : Quelle est donc la science que nous n'ayons servie et ne servirons aussi bien, sinon mieux que vous ? Nos maîtres redoutent-ils d'être comparés aux vôtres ? Les élèves que nous formons et que les concours publics mettent en présence de vos élèves ne dépassent-ils pas régulièrement les vôtres ?

La vigueur des convictions et la sincérité de l'amour s'éprouvent au sacrifice : vous connaissez, peut-être, Mes Frères, des largesses d'incroyants au profit de la science. Eh bien, je m'en réjouis ; mais je vous invite, sans crainte, à les mettre en parallèle avec les millions que verse la générosité des catholiques belges à l'œuvre de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur.

**Seconde équivoque. — L'assimilation inconsciente de la constitution de l'Eglise aux organisations politiques modernes.**

La seconde équivoque qui profite à la pénétration de l'esprit moderniste parmi la jeunesse et qui le rend parfois séduisant aux masses, c'est l'assimilation inconsciente de la constitution de l'Eglise catholique aux organisations politiques de nos sociétés modernes.

Sous le régime parlementaire, chaque citoyen est supposé investi d'une part d'autorité dans la direction des affaires publiques; les théories révolutionnaires mises en circulation par J.-J. Rousseau et formulées dans la Déclaration des droits de l'homme de 1789, ont répandu dans les masses cette idée irréfléchie que l'autorité directrice d'un pays est faite de la somme des volontés individuelles de la collectivité sociale. Les représentants du pouvoir sont ainsi considérés comme les délégués, dont le rôle exclusif est d'interpréter, de faire valoir la pensée et la volonté de leurs commettants.

C'est cette conception du pouvoir que Døellinger voulait appliquer aux évêques réunis en concile au Vatican. A son tour, Tyrrell l'applique aux évêques comme aux fidèles, ecclésiastiques ou laïques de la communauté chrétienne, pour ne réserver aux évêques et même à l'autorité suprême, au Pape, que le droit d'enregistrer et de proclamer authentiquement ce qu'ont pensé, aimé, senti les membres dispersés de la famille chré-

tienne, voire même de la société des âmes religieuses.

Cette assimilation est trompeuse, Mes Frères. La société civile naît, suivant une loi naturelle, de l'union et de la coopération des volontés des membres qui la constituent. Mais l'Eglise, société surnaturelle, est essentiellement d'institution positive ou externe et doit être acceptée par ses membres, avec l'organisation qu'elle a reçue de son divin Fondateur. C'est au Christ lui-même qu'il appartient de nous dicter sa volonté.

Ecoutez donc le Fils de Dieu fait homme, donnant à ses Apôtres ses instructions souveraines et imprescriptibles : « Allez, leur dit-il, dans le « monde entier, prêchez l'Évangile à toutes les « créatures. Celui qui croira la foi que vous lui « enseignerez et se fera baptiser, se sauvera; « mais celui qui refusera de croire sera con- « damné ».

L'évangéliste Saint Marc, qui cite ces paroles à la dernière page de son évangile, conclut son récit par ces mots :

« Et le Seigneur Jésus, après avoir ainsi parlé, « s'éleva dans les cieux où il est assis à la droite « de Dieu son Père; tandis que les apôtres par- « tirent dans toutes les directions pour prêcher « l'Évangile avec l'aide du Seigneur (1) ».

Eh bien, les évêques sont les continuateurs de la mission apostolique. Les fidèles doivent donc les

(1) Marc. XVI, 15-20.

écouter, croire à leur enseignement et leur obéir, sous peine de damnation éternelle.

Si quelqu'un refuse d'obéir à l'Eglise, dit encore Notre Seigneur, considérez-le comme un publicain ou un païen (1), c'est-à-dire, comme un homme qui n'a pas la foi. Car « je vous le dis « en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre « sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délie-  
« rez sur la terre sera délié dans le ciel (2) ».

## CONCLUSION

**Le chrétien doit sauvegarder sa foi en l'éclairant. — Un rayon de bibliothèque religieuse pour une famille chrétienne.**

Attachez-vous, Mes Frères, à la pierre angulaire de votre Foi. Appuyez-vous sur votre évêque, qui lui-même s'appuie sur le successeur de Pierre, l'évêque des évêques, le représentant immédiat du Fils de Dieu, Notre Seigneur Jésus-Christ.

Protégez avec vigilance le trésor de votre foi, sans laquelle aucun bien, aucune œuvre ne vous profiteraient pour l'éternité.

Perfectionnez votre instruction religieuse.

Mes Frères, n'est-ce pas chose étonnante, à mesure que le jeune homme grandit, il tient à honneur de développer ses forces physiques, d'accroître la somme de ses connaissances, d'affermir son

(1) Matth, XVIII, 17. — (2) Ibid, V, 18.

jugement, d'enrichir son expérience, de châtier son langage et d'affiner son style, de s'initier plus complètement aux usages du monde, de se renseigner davantage et mieux sur la marche des événements. L'homme fait prend à cœur sa culture professionnelle. Où est, dites-moi, l'avocat, le magistrat, le médecin, le négociant, qui ne rougirait de devoir avouer, à quarante ans, que depuis vingt ans il n'a plus rien appris ?

Or, n'est-il pas vrai que, si on les interrogeait, beaucoup de catholiques de vingt, de trente et de quarante ans seraient contraints de confesser que, depuis l'époque de leur première communion, ils n'ont plus appris leur religion, qu'ils l'ont, peut-être, désapprise ?

Je comprends que, en ce temps de désarroi, l'irréligion fasse des conquêtes et je le déplore ; mais ce qui s'explique moins, c'est qu'un homme intelligent, croyant, conscient de la faveur que Dieu lui a faite en lui accordant le privilège de la Foi, se résigne à ignorer ce qu'il croit, pourquoi il le croit, à quoi l'engagent envers Dieu et envers ses frères les solennelles promesses de son baptême.

Tout homme instruit devrait avoir dans sa bibliothèque un catéchisme, sinon pour en réapprendre la lettre, du moins pour en méditer le texte. Le catéchisme le plus recommandable est *le Catéchisme du Concile de Trente*, œuvre admirable de clarté, de précision, de méthode, où, sur l'ordre des Pères du Concile de Trente, une commission de théologiens de valeur a été chargée de

condenser la substance de la Foi, de la morale, des institutions du christianisme.

Pour se renseigner sur l'objet de leur Foi, les catholiques instruits devraient en outre, posséder un manuel des enseignements dogmatiques de l'Eglise, par exemple celui de Denzinger, et les principales Encycliques pontificales qui s'adressent à notre génération, notamment celles de Léon XIII, de glorieuse mémoire, et de Sa Sainteté Pie X.

Puis ils devraient avoir sous la main, sinon le texte intégral de la Bible, au moins *le Nouveau Testament*, c'est-à-dire les Evangiles, les Lettres des Apôtres, le récit des Actes des Apôtres. Il leur faudrait aussi une *Histoire de l'Eglise* et un *Traité apologétique*.

Pour entretenir et alimenter sa piété, chaque fidèle devrait posséder un *Missel Romain* et un *Traité liturgique* qui lui explique les cérémonies de la Messe et des principales manifestations du culte religieux dans l'Eglise.

*L'Imitation de Jésus-Christ*, les *Méditations sur l'Evangile* par Bossuet, *l'Introduction à la vie dévote* de Saint François de Sales; enfin, quelques vies de Saints, qui nous représentent l'évangile en action, formeraient dans leur ensemble, et à un prix très modique, le minimum de la bibliothèque religieuse d'une famille chrétienne.

Chaque famille, si humble soit-elle, devrait posséder quelques livres de religion et de piété. Nous précisons prochainement, à ce sujet, les informations que nous nous bornons à indiquer ici.

Il m'est arrivé de parcourir du regard la bibliothèque d'amis voués aux carrières libérales : il s'y trouvait des livres de sciences, de littérature, d'histoire profane; que de fois l'on y eût cherché vainement le rayon de la littérature religieuse !

Est-il bien surprenant que, sur des esprits si mal armés pour la résistance, une objection formulée avec audace ait aisément prise ? On s'épouvante alors et l'on appelle au secours l'apologétique.

L'apologétique a son rôle dans l'Eglise, sans doute. A l'attaque il faut opposer la défense. Quand quelqu'un est malade, il fait bien d'appeler le médecin.

Mais l'hygiène vaut mieux que la médecine !

Etudiez de préférence l'exposé et les preuves de la doctrine catholique, pénétrez-vous de ses enseignements, méditez-les; mettez-vous au courant de l'histoire de l'Eglise, renseignez-vous sur les œuvres de son apostolat.

### **Exhortation à la vigilance et à la prière**

Puis, veillez et priez. Par la droiture de votre vie, par la pureté de vos mœurs, par l'humble confession de la dépendance où vous êtes vis-à-vis de Dieu et du besoin que vous avez de sa Providence, supprimez les raisons intéressées de l'incrédulité, et vous verrez se dissiper le plus souvent, comme les nuages aux clartés du soleil, les doutes qui montaient dans votre âme et obscurcissaient

son horizon. Que si, parfois, sur un point spécial, un doute surgit en votre conscience, consultez un traité d'apologétique, ou mieux, adressez-vous à un homme éclairé : la solution que vous recevrez sera alors, pour vous, adaptée à votre mentalité et à votre état d'âme du moment; elle sera beaucoup plus efficace que les réponses qui s'adresseraient indéterminément à une masse considérable d'auditeurs ou de lecteurs à la fois.

Mes bien chers Frères, en réalité, nous n'apprécions pas assez notre bonheur d'avoir la Foi. L'homme est ainsi disposé qu'il ne remarque plus ce qui est définitivement acquis au trésor de ses habitudes. Vous avez la vue claire, l'ouïe bonne, les poumons sains, le cœur intact : remerciez-vous souvent Celui de qui vous tenez ces bienfaits? Ah! si vous étiez menacé de cécité, de surdité, de phtisie ou de paralysie, combien plus spontanée votre reconnaissance le jour où la sécurité vous serait rendue!

Mes Frères, les nations protestantes sont malades. Voilà quatre siècles que le ferment du libre examen les travaille. Ecoutez avec quelle douloureuse anxiété les âmes religieuses sont tiraillées par les mille et une sectes qui se disputent leur adhésion, sans qu'aucune ait un titre à offrir pour se faire décidément préférer aux autres.

Il me souvient d'un ministre anglican qui, vers l'année 1895, se convertit au catholicisme. Loyal de caractère, il enseignait à ses paroissiens, telle qu'il la croyait, la divinité de Jésus-Christ. Un confrère, pasteur d'une paroisse voisine, la niait

devant ses ouailles. La population pieuse, en émoi, demandait la solution du conflit. L'évêque, chef des deux paroisses, était fidèle au Christ-Dieu, mais il était notoire que son archevêque le désavouait. Comment sortir d'un pareil désarroi ? Est-il admissible qu'il y ait un Evangile auquel nous devons croire, et que, d'autre part, personne n'ait qualité pour nous dire ce qu'il contient ?

Le ministre anglican, dont je me rappelle distinctement le souvenir, ne pouvait se résigner à le penser. L'unité sociale de la foi est impossible, sans une autorité ; l'autorité en manière de foi est incomplète sans le privilège de l'infailibilité. Il se le dit, le crut, reconnut l'autorité du Pape et devint, à son tour, un apôtre de la foi catholique et romaine.

Et c'est au moment où les protestants religieux assaillis par le libéralisme, ballottés par le doute, appellent désespérément le secours de l'autorité, en disant : « Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons ! », c'est à ce moment que les Modernistes voudraient nous ravir le Chef que les âmes des sectes séparées nous envient, et qu'ils nous invitent à refaire une expérience, dont quatre lamentables siècles ont fait éclater l'échec !

Non, Mes Frères bien-aimés, nous ne referons point cette douloureuse expérience ! Plus étroitement que jamais, nous nous serrons autour de Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ. L'unité de la foi chrétienne n'est sauvée que dans l'Eglise catholique, l'Eglise catholique n'est stable que sur le

siège de Pierre. « Nous nous tournerons donc,  
« disait saint Irénée, évêque de Lyon de la fin  
« du second siècle, vers la plus ancienne des  
« églises, connue de tous, l'église fondée et cons-  
« tituée à Rome par les deux très glorieux apôtres  
« Pierre et Paul; nous montrerons que la tradi-  
« tion qu'elle tient des Apôtres et la foi qu'elle a  
« annoncée aux hommes sont parvenues jusqu'à  
« nous par des successions régulières d'évêques;  
« et ce sera un sujet de confusion pour tous ceux  
« qui, soit par vanité, soit par aveuglement et  
« par sentiment mauvais, recueillent sans discer-  
« nement toutes sortes d'opinions qui leur plai-  
« sent. Car telle est la supériorité de la préémi-  
« nence de l'Eglise de Rome, que toutes les  
« églises, c'est-à-dire les fidèles de tous les points  
« de l'univers doivent être d'accord avec elle et  
« que les fidèles, d'où qu'ils soient, trouvent in-  
« tacte en elle la tradition apostolique (1) ».

---

(1) *Adversus hæreses*, Lib III, Cap. 3



# TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
AVANT-PROPOS .....	4
ENVOI .....	5
CHAPITRE I. — De la merveilleuse préservation des catholiques belges.....	11
CHAPITRE II. — Le Modernisme.....	22
CHAPITRE III. — Essence supposée du Catholicisme .....	28
CHAPITRE IV. — Constitution supposée de l'Eglise .....	44
CHAPITRE V. — Développement de cette conception .....	64
CHAPITRE VI. — La définition du Vatican.	80
CHAPITRE VII. — Dœllinger l'apostat....	94
CHAPITRE VIII. — Essence supposée du Protestantisme .....	104
CHAPITRE IX. — Un leader supposé du Modernisme .....	116
CHAPITRE X. — Mon indifférence en matière d'histoire et de dogme.....	119
CHAPITRE XI. — De mes préoccupations kantiennes .....	123
CHAPITRE XII. — Mes préoccupations darwiniennes .....	127

	PAGES
CHAPITRE XIII. — Mes préoccupations individualistes .....	132
CHAPITRE XIV. — Le Modernisme et la liberté scientifique.....	138
CHAPITRE XV. — Le Modernisme et la démocratie .....	152
CHAPITRE XVI. — Un des aspects du Modernisme .....	171
CHAPITRE XVII. — Autres aspects du Modernisme .....	195
CHAPITRE XVIII. — Transformations possibles du Modernisme.....	200
CHAPITRE XIX. — L'agonie du Médiévalisme .....	211
CHAPITRE XX. — Les racines morales de tout le conflit.....	222
CONCLUSION .....	227
La condamnation du Modernisme : Lettre pastorale de S. E. le Cardinal Mercier.	237
TABLE .....	262

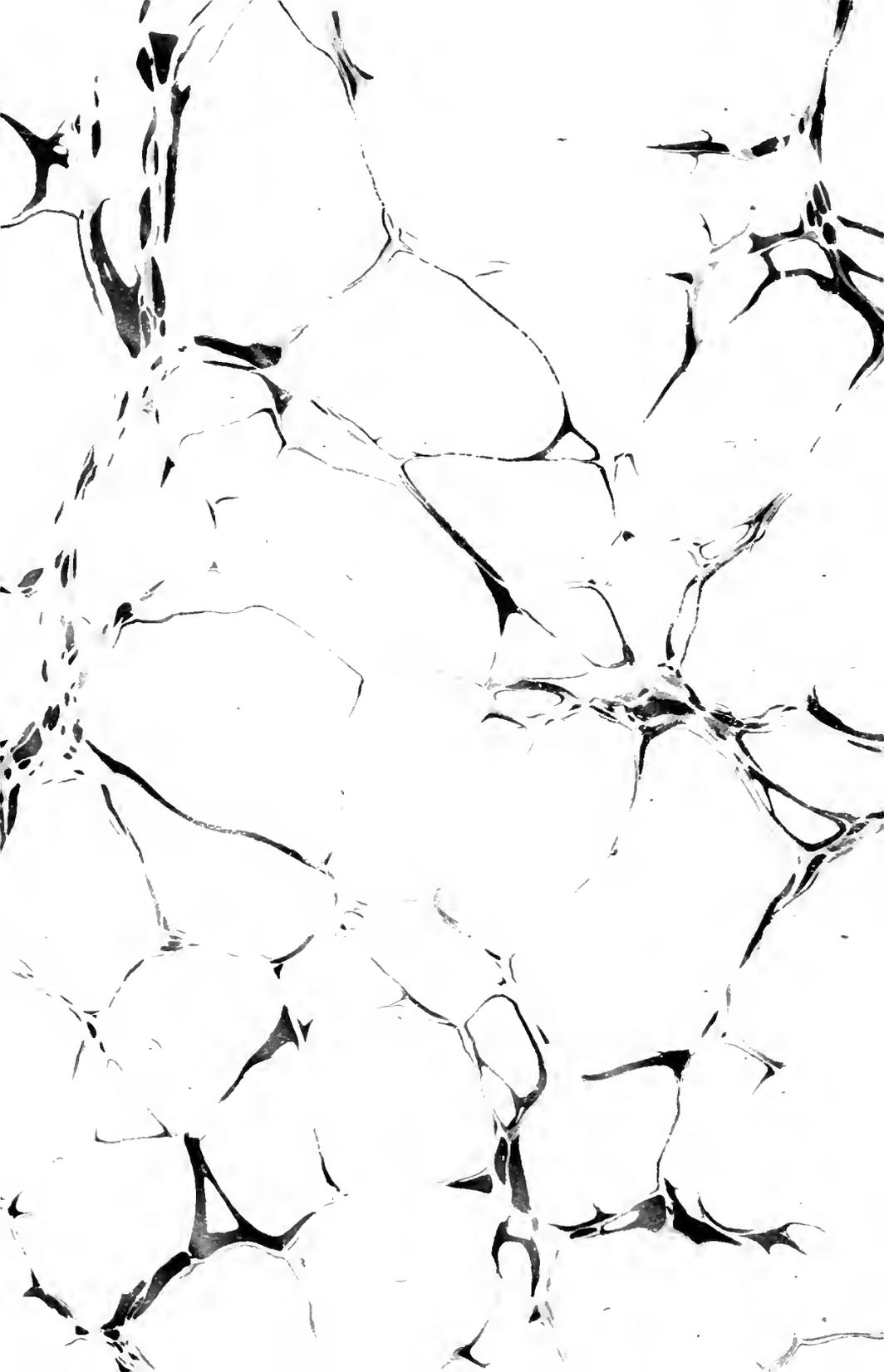
---











BX  
1396  
T85

Tyrrell, George  
Suis-je catholique?

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

